





La Bienheureuse Mère Anne  
de Saint-Barthélemy

---

IMPRIMATUR.

Mechliniæ, 17 Novembris 1919.

J. THYS, CAN., LIB. CENS.

---



1-4-166

# La Bienheureuse Mère Anne de Saint-Barthélemy

par une Fille de sainte Tère

*Honoré d'une lettre de Son Emin. le Card. Mercier*



MALINES. — IMP. V<sup>o</sup> PAUL RYCKMANS

1919



San Eminence le Cardinal MERCIER, Archevêque de Malines, qui avait daigné recevoir en communication le manuscrit de l'auteur, a fait à celui-ci l'honneur de lui adresser la lettre suivante. Au moment de l'écrire le Cardinal ne la destinait sans doute pas à la publicité mais, à notre demande, il nous a permis de la reproduire en tête de notre modeste ouvrage. Notre travail ne pourrait se réclamer d'un patronage plus éminent et plus autorisé.

MA CHÈRE FILLE,

« J'ai gardé bien longtemps votre précieux manuscrit; encore dois-je avouer que je n'ai pas tout lu. Je crois cependant en avoir parcouru les parties essentielles, et je tiens à vous dire, très simplement, que je trouve ces pages nourries de doctrine et d'un charme prenant.

La spiritualité en est solide, et le style pittoresque, coulant, la fait accepter et goûter. Je bénis le bon Dieu qui vous a aidée à fournir ce travail bien-faisant, et le public pieux vous saura gré de lui avoir procuré un portrait si attachant de la Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy qui est quasi une inconnue dans le pays où reposent ses saintes reliques.

En vous remerciant, ma fille, du plaisir que vous m'avez procuré, je vous envoie du fond du cœur ma paternelle bénédiction. »

† D. J. CARD. MERCIER, Arch. de Malines.

---

MA BIEN CHÈRE SŒUR,

Elles retentissent encore toujours à nos oreilles, elles ne cessent de remplir notre âme d'une joie bien légitime, les belles paroles qu'adressa au Carmel Réformé tout entier, Notre Très Saint Père le Pape BENOIT XV, le dimanche 25 février 1917, jour où fut lu le décret approuvant les deux miracles que devaient servir à la béatification de la Bienheureuse Mère Anne de St-Barthélemy, la compagne inséparable de notre Mère Ste Thérèse. Cette approbation, disait entre autres le Souverain Pontife, doit être considéré comme un heureux augure pour un nouvel et plus grand accroissement de la Réforme Thérésienne. Beaucoup d'âmes altérées de perfection chrétienne devront suivre les parfums de cette fleur odoriférante cultivée dans les jardins mystiques du Carmel.

Mais ne faut-il pas, à cet effet, répandre au loin ces parfums, faire connaître et admirer de tous les vertus héroïques de cette illustre Fille du Carmel, initiée dès l'âge de trois ans aux secrets du Ciel par le Divin Maître Lui-même, faire rayonner par le monde la lumière la plus éclatante de ce cher Carmel d'Anvers que Notre-Seigneur appelait d'avance « un flambeau allumé » ? C'est à quoi contribueront les si belles et si intéressantes pages que Vous voulez publier aujourd'hui, encouragée en cela par vos Supérieurs eux-mêmes. Aussi je ne puis que Vous féliciter de cette heureuse idée, former les vœux les plus sincères pour la diffusion de votre travail, implorer sur tous ceux qui le liront l'assistance spéciale de la très Ste Trinité à laquelle notre Bienheureuse Mère fut si dévote.

Avec mes félicitations et mes vœux, veuillez agréer, ma bien chère Sœur, l'expression de mes sentiments paternels et recevoir ma meilleure bénédiction.

Votre humble serviteur,

FR. CLÉMENT des SS. Faustin et Jovite  
Préposé général

Rome, en la fête de la Nativité de la très Sainte Vierge, 1919.

---

## MA CHÈRE FILLE EN J.-C.,

Notre très Révérend Père Général, dans la lettre qu'il vous a adressée, rappelle une belle parole que le Saint Père prononça lors de l'approbation des deux miracles opérés par l'intercession de la Bienheureuse<sup>1</sup> Anne de St-Barthélemy, à savoir que cette approbation devait être considérée comme un heureux augure pour un nouveau et plus grand développement de l'Ordre Carmélitain. Je me permets d'en citer ici une autre, dite à la même occasion. « Nous avons le ferme espoir, ajoute le Saint Père, que l'Ordre Thérésien étant mieux connu et répandu davantage, sera une source de bénédictions nous eulement pour quelques individus mais pour tout le peuple chrétien. » Ce qui caractérise notre saint Ordre en effet, c'est bien l'esprit d'oraison. Or cette vie d'union avec Dieu, la Bienheureuse Anne l'apprit directement de sa sainte Mère Thérèse, dont elle fut pendant quatorze ans la compagne inséparable ; mais surtout elle la pratiqua fidèlement jusqu'à son dernier soupir. J'en conclus que livrer au public l'histoire de cette âme c'est le ramener à l'esprit d'oraison.

Notre société moderne est paganisée. Les ennemis de Dieu, se concertant dans une haine commune, travaillent à faire disparaître, avec l'esprit religieux, le véritable sens moral. La terre ressemble à l'enfer ; elle se peuple d'hommes qui, à l'exemple de Satan, leur maître, injurient Dieu en face, le combattent, le poursuivent jusque dans l'âme de leurs frères ; et au lieu de leur faire du bien en les rapprochant de la source de tout bonheur réel, ils les en éloignent, en prêchant partout l'intérêt et le plaisir comme seule règle de leurs actions.

La vie de la Bienheureuse Anne de St-Barthélemy telle que vous la dépeignez, ma chère Sœur, en ramenant les âmes à Dieu, leur enseignera l'esprit d'oraison ; car l'oraison rapproche l'âme de Dieu, l'unit à Dieu, le fait contempler et aimer ; l'oraison pousse à l'oubli de soi et partant à un amour de Dieu sincère et dégagé de tout intérêt personnel ; l'oraison enseigne à modérer les satisfactions, les plaisirs humains ; elle amène l'âme à rechercher toute sa joie en Dieu seul et à trouver dans son adorable volonté une règle de conduite fixe et irréprochable.

C'est ce double espoir, exprimé par Notre Saint Père le Pape BENOIT XV lui-même, qui me porte à vous féliciter de tout cœur de l'heureuse pensée que vous avez eue de donner au public ces belles et intéressantes pages. Je les bénis cordialement, en exprimant le vœu de les voir se répandre partout, en particulier dans notre chère Belgique, patrie d'adoption de la Bienheureuse Mère et qui a l'honneur de posséder ses saintes reliques.

Veillez agréer, ma chère Fille en J.-C., l'expression de mon religieux dévouement. Je vous bénis de tout cœur.

Votre humble serviteur et frère en J.-C.

FR. BERTHOLD de Jésus

O. C. D. Prov.

Courtrai, en la fête de N. M. Ste Thérèse, 1919.

Jésus visite souvent l'homme intérieur. Il s'entretient doucement avec lui et Il le traite avec une familiarité surprenante.

*(Imit. L. II, Ch. I, 1).*

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu en fasses tant d'estime, que tu daignes appuyer ton cœur contre le sien ?

*(Job. VII, 17).*

Ce que Dieu veut en tout et par-dessus tout c'est notre cœur.

*(B. Mère Anne de St-B.)*

Allons aux intimités du Seigneur.

*(Cardinal Mercier).*







## Avant-propos

Ce serait étrangement amoindrir et fausser l'imposante et pure figure de la Bienheureuse Mère Anne de St-Barthélemy, que de voir seulement en elle l'inséparable compagne de la grande sainte Tèreèse, le réflecteur de ses pensées, en un mot, pour employer une vulgaire mais expressive comparaison, sa doubleure, annihilant ainsi sa vivante personnalité. Compagne de Tèreèse, elle passa plusieurs années dans son intimité, mais, avant tout et par-dessus tout inséparable compagne du Christ, elle passa toute sa vie dans l'intimité divine. Jésus de Tèreèse la prêta à Tèreèse de Jésus, mais Il la revendiqua et la garda toujours sienne. C'est donc en son intimité avec l'Époux divin qu'il importe de l'étudier si l'on veut la connaître ; depuis ses tendres années Dieu la prépara aux grandes œuvres que sa Providence voulait lui confier et qui ne furent que le fruit d'un commerce ininterrompu avec le Ciel.

Il en est ainsi, dira-t-on, de tous les vrais ser-

viteurs de Dieu ; oui, mais pour un grand nombre, leur vie intérieure se cache derrière un voile, elle doit être devinée, tandis que la B. Mère Anne a été heureusement contrainte par l'obéissance de découvrir à nos yeux les secrets de son cœur : attention délicate de notre Père céleste à l'affût de nos âmes. Nous la contemplerons donc, pour la suivre au moins de loin, dans l'intimité avec son Dieu.

« Allons aux intimités du Seigneur », disait Son Éminence le Cardinal Mercier à ses jeunes séminaristes, pour les exhorter à la pratique de l'oraison. Eh bien, allons voir comment notre Bienheureuse a vécu dans l'intimité du Seigneur pour nous instruire à son école ; étudions et prions Anne de St-Barthélemy intime.

---

A défaut du texte espagnol de l'autobiographie, on a fait usage de deux traductions qui se complètent, celle d'un solitaire de Marlaigne, publiée à Bruxelles (1708), et celle du Père Cyprien de la Nativité, publiée à Paris (1646) ; on s'est aussi documenté dans la vie de la B. Mère Anne par Enriquez, bernardin, traduite par M. Gaulthier, conseiller d'État, qui accompagna les Mères espagnoles dans leur voyage.

---

## LES INTIMITÉS DIVINES

Quand est passé l'âge naïf des premières illusions, c'est d'un sourire de sceptique pitié qu'on accueille les contes de jadis, relatant les amours de quelque roi séduit par le charme printanier d'une candide bergère, l'élevant à la dignité d'épouse et par là même de reine. Et pourtant cette fiction est à peine l'ombre d'une réalité qui arrachait des cris d'étonnement au psalmiste comme au patriarche de l'Idumée : « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous pensiez à lui et l'honoriez de votre visite ! Qu'est-ce que l'homme, que vous l'éleviez si haut, et pourquoi approchez-vous votre cœur tout près du sien ? » (1) Bien des siècles avant la Rédemption, Marguerite-Marie avait un précurseur. Dans un élan prophétique, Job entrevoyait le cœur-à-cœur entre Dieu, l'Infini, le Tout, et le néant qu'est l'être humain. Dans le chef-d'œuvre de sa création, l'Artiste éternel, le Père suprême, vit sa propre image et Il en fut épris. Dieu est amour et à sa ressemblance Il créa le cœur de l'homme capable d'amour, (2) et cet amour dut avec diverses formes prendre divers noms.

(1) Quid est homo quod memor es ejus aut filius hominis quia visitas eum. Ps. viii, 5. — Quid est homo quia magnificas eum aut quid apponis erga eum cor tuum. Job, vii, 17.

(2) Deus caritas est. I Joann. iv, 6.

et tous ces amours étaient beaux et Dieu en fut ambitieux. L'amour filial, Il y avait droit naturellement; n'est-il pas Père par le fait même qu'Il est créateur? Mais il est un amour qui lui paraît être plus désirable encore, c'est celui de l'épouse pour l'époux; celui-là unit et unifie, c'est le plus intime, le cœur-à-cœur par excellence; si le devoir filial s'impose, l'amour d'une épouse doit être conquis, son cœur doit être gagné. Dieu devait descendre du ciel à la terre, et Angèle de Foligno a sondé avec un saint tremblement l'abîme de la descente.... et comme l'amour exige une égalité au moins relative, Dieu se fit homme pour épouser l'humanité. Pour gagner le cœur humain, pour rendre le cœur-à-cœur de l'intimité possible, Il a pris un cœur semblable à celui de l'homme, et ce Cœur a voulu les folies du Calvaire et du Cénacle, pour prouver qu'il nous aimait éperdument et gagner ainsi le cœur de l'homme qu'il veut en tout et par-dessus tout, dit la Bienheureuse Anne.

Ce qui est vrai pour tous les élus appelés, au moins dans l'éternité, à goûter l'union divine à condition d'en avoir possédé, en quittant la vie, ce degré rudimentaire qu'est la grâce sanctifiante, s'opère d'une manière incomparable chez les âmes pleinement livrées à l'action du Seigneur. Il en est qui sont invitées à pénétrer profondément dans l'intimité de l'Éternel amant, et notre Bienheureuse Mère Anne est du nombre de ces épouses privilégiées; en cette bien-aimée du Christ s'est réalisée la touchante parole de l'Imitation : « Il (Jésus) visite souvent l'homme intérieur, Il s'entretient doucement avec lui et il le traite avec une familiarité surprenante. » C'est

dire que la vie d'Anne fut dans la pleine acception du mot une vie d'oraison, une vie contemplative, l'oraison n'étant au fond que l'intimité avec Dieu.

Jésus commence par se présenter chez l'âme aimée. « Il frappe à la porte, et si elle veut bien ouvrir, Il entre et on soupe ensemble. » (1) Et il ne s'agit pas d'une hospitalité passagère, l'amant ne demande qu'à rester : « Si quelqu'un m'aime, dit-Il, il observera mes commandements, et le Père l'aimera et nous viendrons à lui, et chez lui nous établirons notre demeure. » (2)

Or quel est ce chez-soi sinon la partie intime de l'âme, le cœur, là où l'homme est autrement chez lui que dans la fragile maison qu'est son corps. C'est par le cœur qu'on vit, car c'est lui qui aime et c'est là que l'homme, selon l'amour qui le meut, veut, agit, décide; là il est le maître, quels que soient ceux qui prétendent le régenter; n'entre et ne reste que qui il veut : on peut forcer l'homme à mourir, mais on ne peut le contraindre à aimer, et Dieu même ne force pas la porte. Mais quand on lui ouvre, Il s'installe et le cœur fidèle devient un temple et un sanctuaire, car Dieu étant le Saint des Saints, ne peut avoir qu'un sanctuaire pour résidence. Or Jésus ne vient, dit le texte sacré, qu'avec son Père, et ainsi la Sainte Trinité habite dans le sanctuaire du cœur livré à son amour.

Le « rappel de la Trinité » (3) se retrouve dans l'ar-

(1) Ego sto ad ostium et pulso; si quis audit vocem meam, intrabo ad illum, cenabo cum illo et ipse mecum. Apoc. iii, 20.

(2) Si quis diligit me sermonem meum servabit et Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. Joann. xiv, 23.

(3) J.-K. Huysmans.

chitecture des basiliques par la triple nef, les trois portes et mille autres détails; c'est un Gloria Patri en pierre, et certes il convient qu'il se trouve plus encore dans le sanctuaire qu'est le cœur du chrétien; et ainsi en est-il, car c'est au nom de la Sainte Trinité que l'homme est fait chrétien, et au nom de cette même Trinité qu'il trace sur lui-même ou sur les personnes et les choses qu'il doit bénir, le signe du chrétien, le signe de la Croix.

Toutefois il faut convenir qu'il est beaucoup de sanctuaires qui, soit par suite de l'exiguité, soit par suite de l'indifférence des constructeurs, n'ont ni trois nefs ni trois portes, et n'offrent pour tout rappel de la Trinité, que le bénitier où l'on prend l'eau sainte pour se signer au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Et de même toutes les âmes, même saintes, ne sont pas marquées d'une manière également saillante par l'estampille de la Trinité. Il en est cependant qui forment de vivants sanctuaires, construits et décorés selon le style le plus pur de l'architecture divine; des âmes qui chantent et représentent un incessant Gloria Patri et préludent dès ici-bas à l'éternel trisagion.

Telle fut Anne, chef-d'œuvre animé et réussi de la grâce dont elle porte le nom (1). Anne qui honora la Sainte Trinité d'un culte spécial, Anne qui désira et obtint de mourir au jour de sa fête comme pour résumer, à l'instant du passage d'une vie à l'autre, et la vie qui finissait, vie d'adoration de la Trinité dans la nuit de la foi et la vie

(1) On sait que le nom d'Anne signifie " grâce. „

qui commençait, vie d'adoration de la Trinité dans l'illumination de la claire vision.

D'après une vision de la sœur Catherine du Christ, l'une couronne qu'est la béatitude céleste fut aussi trine (1) pour l'adoratrice de la Trinité; car elle monta au ciel le front ceint de la triple auréole de vierge, de pénitente et de martyr. Sans doute, à toutes les phases de sa vie on peut voir rayonner le triple reflet dont les nuances se fondent et s'harmonisent; toutefois on peut diviser l'histoire d'Anne en trois cycles, et à chacun des cycles correspond chacune des trois auréoles s'intensifiant sans éclipser les autres.

Le premier cycle, celui de la Genèse, comprend les années qui s'écoulèrent depuis l'entrée dans la vie jusqu'à l'entrée au Carmel. En cette période de création et de marche vers la terre promise, Dieu le Père donne ses soins à la croissance du lis des champs; c'est d'un amour jaloux qu'il semble aimer celle qu'Il destine à devenir l'épouse de son Fils bien-aimé, et qu'Il veut lui amener au jour des noces comme une vierge sans tache. (2) Le second cycle, que l'on pourrait appeler le séjour dans la terre promise, comprend la période qui s'étend de l'entrée en religion à l'adieu sans retour à la patrie. En l'épouse du Fils de Dieu crucifié, la pénitente se superpose à la vierge; cachée dans le secret de sa Face adorable, baignée dans des rayons lumineux et sanglants, à l'ombre du cloître, la Carmélite fait monter en silence vers le ciel, comme un

(1) " Uni trinoque Domino ,, dit la S<sup>l</sup>o Liturgie.

(2) *Aemulor enim vos Dei æmulatione. — Despondi enim vos virginem castam exhibere Christo. 2 Cor. II, 2.*

parfum de violette, ses oraisons et son obscure mais incessante immolation.

Le troisième cycle est une sorte de Pentecôte, où le règne du Fils est développé et dilaté par une sublime effusion de l'Esprit-Saint. Anne, sous son impulsion, devient apôtre, c'est-à-dire docteur et martyr; c'est la rose épanouie par les feux du Paraclet, qui répand la bonne odeur du Christ et s'empourpre de son propre sang; mais ce sang est fécond en fruits de salut et la triple couronne s'achève.





*Cycle de la Genèse. — Le lis du Père céleste*

*Considerate Illia.*

Luc. XII, 27.

L'ÉLECTION DIVINE

« Celui qui habite dans les hauteurs, dit le psalmiste, jette de là-haut ses regards sur ce qui est bas. » (1) La petitesse a donc le pouvoir exclusif d'attirer l'attention divine; l'orgueil qui naît ordinairement des prétendues grandeurs humaines n'étant qu'illusion et mensonge, répugne à la Vérité infinie; l'humilité lui plaît parce qu'elle seule est vraie; les humbles sont donc les privilégiés, c'est dans leurs rangs que Dieu choisit les princes de son peuple, c'est-à-dire ses élus; ce sont eux qui sont choisis comme instruments de ses œuvres les plus importantes. Il est vrai que bien des fois le Seigneur trouve son compte à remporter une éclatante victoire de la grâce sur la nature, en invitant les grands du monde à tout quitter pour marcher à sa suite; mais le premier sacrifice qu'il leur demande c'est l'abaissement et l'oubli de leur grandeur. Cependant

(1) Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra. Ps. cxii, 5.

le Très-Haut procède généralement à la mode évangélique et tient à choisir ses instruments très bas, préférant ce que le monde compte pour rien, afin de bien prouver au monde qu'au regard divin les idées du monde ne sont rien.

Or il entrait dans les desseins de Dieu le Père de choisir pour son divin Fils, comme épouse favorite et comme coadjutrice en de grandes œuvres, une humble et obscure villageoise, tout à fait dans le style des pêcheurs de Galilée, serviteurs élevés au rang d'amis. Dans les fabliaux le prince rencontre d'aventure une fille des champs, dont les attraits le séduisent au point qu'il ne songe pas à s'inquiéter si l'éducation est chez elle en rapport avec la dignité royale. Dieu, lui, ne laisse rien au hasard : de toute éternité les âmes choisies lui sont fiancées, Il les prépare au splendide avenir qu'Il leur destine.

Le divin Maître nous invite à considérer les lis des champs cultivés avec un soin paternel par le Seigneur; Anne fut une fiancée de l'Éternel Amant, un lis champêtre cultivé pour lui par le Père éternel; la culture suppose un fonds à cultiver; étudions donc le fonds naturel d'Anne que l'éducation, vraie culture de l'âme, avait à développer pour assurer à cette plante virginale sa pleine croissance dans la plus pure des blancheurs.

Il serait difficile d'évaluer exactement la somme et la nature des virtualités que le Créateur a déposées au fond de chaque être humain; les anges, aussi bien les mauvais que les bons, peuvent, pour une bonne part du moins, s'en rendre compte; mais notre vue bornée n'en voit souvent que la superficie en autrui, et, il faut bien en convenir, en nous-même. Il est telles virtualités qui demeurent

cachées dans les profondeurs de l'être comme l'étincelle dans le froid caillou (1), et qui, sans les frottements n'apparaîtraient jamais : le frottement, c'est l'éducation, c'est le danger, c'est la joie ou la douleur, c'est la suggestion du milieu, une circonstance quelconque, c'est surtout l'action surnaturelle. Si Anne était demeurée dans son village, si elle eût suivi les sentiers ordinaires de la vie chrétienne, c'eût été une paysanne d'un bon sens parfait, une vaillante travailleuse, une femme dévouée et charitable comme sa mère, et nul ne se fût douté des trésors d'intelligence et de l'aptitude à l'héroïsme renfermés dans une nature bien douée, mais fruste. Jeanne d'Arc, d'après une savante étude publiée par un officier, avait de réelles aptitudes pour la stratégie; sans la mission surnaturelle de la Pucelle, qui aurait soupçonné dans la pastourelle l'étoffe d'un général d'armée? Personne et elle-même moins encore que personne; sa réponse au premier appel de ses voix le prouve bien. Or où trouverons-nous la manifestation des qualités d'esprit et de cœur de la bergerette castillane? Cette enfant qui ne savait pas lire, cette converse qui ne connaissait que la cuisine devint par obéissance secrétaire d'une sainte, puis prieure, puis fondatrice, puis enfin écrivain.

Voyons donc cette belle âme se refléter dans son autobiographie et dans ses instructions, avec une sincérité d'autant plus limpide que rien dans l'éducation première ne l'avait préparée à l'art d'écrire. Alors, et longtemps encore après, en Espagne, toute culture intellectuelle était interdite, à peu d'exceptions près, aux femmes, même dans

(1) Il est dans les cimetières de villages plus d'un Milton ignoré, plus d'un Cromwell qui n'a jamais versé de sang, disait un penseur.

la plus haute société : un prêtre fut invité dans la famille d'Anne, à enseigner la doctrine chrétienne à tous les enfants, mais la doctrine et l'écriture aux garçons seulement (1).

C'est donc le naturel dans toute sa simplicité que nous trouvons sous la plume de la sainte religieuse; nul ornement, mais des qualités maîtresses dans ce style, quelque chose d'évangélique; les faits sont cités sobrement, mais avec quel relief et quelle netteté : chaque mot porte, pas d'amplification superflue. Le bon sens règne en maître dans cette diction; on n'a qu'à voir comment elle entend la formation des novices et le gouvernement des monastères. Le bon sens est nécessairement suivi de la logique; la déduction part du principe pour arriver au but, sans broncher.

Veut-elle enseigner la façon de bien fêter sainte Térése : « Celui qui ne portait pas de robe nuptiale dans la salle du banquet choqua le Maître, dit-elle (2); deux qui en furent revêtus lui firent honneur; de même, si nous paraissons à la fête de notre Ste Mère déchirées par les difformités de nos mœurs, nous ne lui ferons pas honneur; mais si nous y paraissons avec les ornements dont je viens de parler, elle nous reconnaîtra pour ses enfants ». Pour définir une situation en quelques traits de plume, sa précision revêt une rondeur presque militaire. Appelée à donner son avis sur la manière de fêter sainte Térése, elle répond en guise d'exorde : « Une ignorante comme je le suis

(1) En plein XIX<sup>e</sup> siècle, c'est à peine si les femmes de haut rang savaient lire et écrire; on a vu des autographes de la reine Isabelle II qu'un écolier des dernières classes eût désavoués; à partir de 1870 cet état de choses tend à se modifier. Dans les œuvres de sainte Térése, ce n'est pas sans motif qu'on trouve de nombreuses allusions à l'ignorance des femmes (espagnoles).

(2) Math. xxii, 12.

devrait se taire, mais une parfaite obéissante comme je le veux être, ne peut s'en dispenser. Je dirai donc... » etc. Quelle haute raison pour mettre les choses au point; l'antithèse est nette et, sans autre façon, elle exprime son opinion. Militaire est aussi l'entrée en matière de son autobiographie : « J'écris ceci au nom de Jésus, Marie, Joseph et de notre sainte Mère Térése. On me l'a commandé par obéissance. » Comme préambule c'est court et bon.

S'agit-il de peindre une situation pénible et complexe : sans exclamations, sans jérémiades, c'est fait d'un coup de crayon discret, mais énergique et expressif. Les uns la poussent à prendre le voile noir, les autres cherchent à l'en détourner : « Mes peines, dit-elle, à la vérité, étaient bien grandes, vu tant de sentiments divers. » Comme l'écartèlement de l'âme se lit entre ces lignes si calmes pourtant ! Le même crayon est apte à esquisser un portrait en quelques traits nets, accentués et très finement dessinés; c'est un croquis fait par quelqu'un qui sait regarder et dire ce qu'il a vu. « On ne doit pas s'étonner, écrit-elle, si les novices sont tentées; mais il est bien plus à craindre pour celles qui ne souffrent point de peines, qui sont d'un esprit léger, curieuses d'apprendre ce qui se passe et d'ouïr parler même des vertus et ne le pratiquent en rien. »

La villageoise illettrée n'est pas de ceux qui, pour n'avoir jamais pointé leur regard au delà de leur petit horizon, veulent tout mesurer à leur petite aune et condamnent à priori tout ce qui n'est pas à la mode de chez eux. Point d'ahurissement ni de stupeur devant les mœurs

d'une autre nation. La différence des langues ne permettait pas aux Mères espagnoles de beaucoup causer avec les Français pendant le voyage d'Espagne en France. « Il a été bon, dit-elle, pour nous, de ne pas parler beaucoup; chaque nation a ses coutumes. » Sous cette réflexion exprimée avec tant de réserve et de retenue, on entrevoit mille difficultés; mais comme la solution est donnée avec justesse! Anne a vu dès l'abord que les affaires n'iraient pas sans encombre, et du même coup d'œil elle a saisi la source de tous les tracas et de tous les heurts; c'est la différence des nationalités : on peut également vouloir le bien en France et en Espagne, mais on le veut différemment.

Le Mère Isabelle des Anges, l'une des six fondatrices venues d'Espagne, lui paraît montrer de la douceur envers les novices françaises : « c'est que, ainsi qu'elle le fait observer, l'humeur des gens de ce pays l'exige, étant fort portés à la vertu et d'un esprit docile; on les élève mieux par la douceur que par toute autre voie; la correction même de leurs fautes leur est agréable quand on la fait avec amour. J'approuve cette méthode; elle est conforme aux maximes de Jésus-Christ; cet aimable Dieu agissait avec ses disciples en frère et en ami. » Une rare sagacité, à défaut d'études, lui a fait saisir le caractère d'une nation si différente de la sienne, son bon sens lui a fait comprendre que plus d'un chemin mène à Rome et que, pour devenir fille de sainte Térèse, point n'est vraiment nécessaire d'entrer dans un moule espagnol.

Comme le Seigneur lui-même n'a pas dédaigné de le faire dans l'Écriture, et en particulier dans le Saint Évan-

gile, comme l'ont fait sainte Térése et saint Jean de la Croix, l'enfant de la nature recourt souvent à la comparaison pour donner plus de clarté et de relief à l'expression de sa pensée; rien d'alambiqué, point de préciosité dans ses comparaisons; c'est limpide et simple, mais cela tombe si juste qu'on ne l'oublie pas : « Vous vous souvenez sans doute, mes filles, dit-elle, qu'il n'est aucune de vous qui n'eût de miroir dans le monde, vous vous faisiez un plaisir d'y regarder si le tout était en ordre. Ce désir de la propreté doit vous être bien plus à cœur à présent que votre conversation doit être dans le ciel. » (1) Admirons ici, en passant, comment la Bienheureuse sait citer à propos la Sainte Ecriture et fondre la citation avec le texte. « Or, le miroir, c'est-à-dire le modèle qui doit faire connaître les défauts à éviter et les vertus à pratiquer, c'est Jésus-Christ. »

Un esprit observateur se révèle dans la comparaison suivante : « Il se trouve des sources qui ne savent pas sourdre leur eau dans un seul tuyau, mais par plusieurs endroits comme par plusieurs tuyaux, comme s'il était dans un mouvement perpétuel; l'eau ne perd rien de sa pureté : au contraire, elle en paraît plus claire. » Et de là elle part pour expliquer l'action de Dieu sur son âme, l'agitant et l'inquiétant saintement et rendant ses puissances doucement actives.

On croirait entendre un docteur quand elle dit : « L'amour triomphe même de la mort. Quoiqu'il ne soit rien de plus terrible, l'amour fait qu'on ne la sent point du tout, comme

(1) *Nostra conversatio in cœlis est. Philip. III, 20.*

il arrive à ceux qu'une saignée enlève de ce monde. L'amour pique la veine, il s'abandonne à un doux écoulement vers son objet. »

La comparaison entre l'amour divin et l'amour profane est aussi d'une rigoureuse logique. « L'amour divin n'a pas moins d'efficace que l'amour terrestre et déréglé. Or celui qui convoite quelque bon morceau, tout incommodé qu'il prévoit en devoir être, se laisse entraîner à le prendre sur la table. L'amour divin en agit de même, il prive l'âme de cette discrétion humaine qui ne s'attache qu'à se chercher soi-même. » Au fond, l'humble villageoise comprend la théorie de l'amour divin comme saint Augustin, c'est-à-dire allant jusqu'au mépris de soi, (1) et le Fiat, c'est-à-dire le renoncement à la propre volonté, ne lui semble possible au cœur humain, si attaché à lui-même, que s'il est inspiré par un ardent amour pour Dieu. Quelle connaissance vraie du cœur humain! Les effets de l'amour divin qui l'arrachent à son égoïsme lui inspirent un cri d'étonnement : « Que l'amour est surprenant ! » Parfois une pointe sérieusement malicieuse vient assaisonner sans trivialité ces hautes considérations. Les bavardes sont comparées à « ces mauvais ménagers qui, faute de boucher le tonneau, laissent éventer le vin ; car le bon vin du divin Amour ne conserve sa force que par le silence. » Anne fut bonne ménagère au spirituel comme au temporel.

La servante de Dieu agrmente ses exhortations de traits choisis à propos dans l'Écriture et dans la vie des saints, preuve d'une mémoire facile et intelligente ; elle savait

(1) Amor Dei usque ad contemptum sui.



emmagasiner, pour s'en servir à point, ce qu'elle lisait et ce qu'elle entendait. Et, pour elle, connaître les saints n'est pas seulement savoir par cœur les traits de leur histoire, mais en saisir la psychologie. Le caractère de saint Paul est tracé de main de maître; c'est par le texte même du grand Apôtre : « Je ne vis plus (1), mais Jésus vit en moi » qu'elle en fait la synthèse; car c'est à la vie du Christ en saint Paul qu'elle attribue « l'élévation de ses pensées et la sainteté de sa conduite. » « Ses actions étaient nobles; elles ne ressentaient rien de la faiblesse humaine, elles exprimaient le caractère de celui qui se dit le bras du Tout-Puissant. » (2) « Ses paroles, moulées sur le Verbe incarné, portaient le feu jusque dans l'âme. Ses pensées n'avaient rien qui ne fût conforme à l'origine qu'elles tiraient de la sagesse éternelle. Ses désirs, ne respirant que le salut des hommes, n'avaient que des tendresses de mère pour les fidèles. Il était tout à tous (3), enseignant la vérité aux ignorants et l'humilité aux plus savants. » Pourrait-on mieux résumer l'enseignement de l'Apôtre sachant se mettre à portée des plus petits et imposer, à force de lumière, l'abaissement à ceux qui se croyaient grands?

La pensée chez Anne, sans l'ombre de prétention, s'élève d'un coup d'aile jusqu'aux sommets. Parle-t-elle de la pauvreté, c'est avec une sagesse qu'un philosophe antique ne désavouerait pas, en même temps que cette sagesse s'enflamme d'amour comme celle du Poverello d'Assise :

(1) Vivo jam non ego. Gal. II. 20.

(2) Sans doute allusion à Joann. XII, 38 : Brachium Domini cui revelatum est.

(3) Omnibus omnia factus sum. 1 Cor. IX, 22.

« La véritable pauvreté procède d'un esprit détrompé des illusions du monde qui fait son bonheur des faux biens qui l'inquiètent. » Voilà bien la peinture du monde aveuglé; la plupart de ses peines viennent de l'attache aux biens d'ici-bas, et pourtant il y tient comme si c'était le vrai bonheur. « Le plus pauvre fait son plaisir, ce qui est de trop lui pèse et l'embarrasse comme un fâcheux fardeau. » Du point de vue lumineux où elle se place, la pauvreté n'est plus un sacrifice, c'est un débarras. Pour caractériser la vraie pauvreté, elle met le doigt sur le nœud de la question; les vertus ne lui apparaissent pas isolées; au contraire, son esprit large les synthétise : « L'obéissance d'un religieux est une marque de sa pauvreté; quiconque préfère la sujétion à la liberté, le bonheur d'obéir à l'honneur de commander, jouit d'un si grand dégagement qu'il lui paraît très facile de renoncer à des biens extérieurs, ayant déjà renoncé à ce qu'il a de plus cher. » (1)

On voit que des vues très hautes inspiraient les avis de la Bienheureuse alors même qu'elle devait entrer dans des détails pratiques; rien d'étonnant que cette âme si élevée ait pris parfois les ailes de la poésie; ce n'est pas alors une imagination exaltée qui parle et s'écoute parler : c'est un cœur aimant et souffrant qui épanche sa douleur. En une plaintive élégie, l'amante se lamente de l'absence de son Époux; le gémissement semble parfois s'exacerber jusqu'au reproche, mais ce reproche n'est que l'expression de l'amour; puis on sent la langueur et la défaillance de

(1) On sait que dans plusieurs ordres religieux, chez les dominicains par exemple, on ne prononce nommément que le vœu d'obéissance, les deux autres étant implicitement compris dans celui-là.

l'âme qui n'en peut plus : c'est la vague qui se brise avec fracas contre le rocher de l'absence, puis retombe sur elle-même et se retire pour revenir à la charge, jusqu'au moment où soudain la tempête se calme : c'est que l'absence se révèle comme un jeu de l'amour : le Bien-Aimé est plus près qu'Il ne le veut sembler.

Le cœur apparaît donc, non moins que l'intelligence, dans la limpide autobiographie de la Bienheureuse. Ce cœur, prédestiné à l'incendie du divin amour, était de nature inflammable. L'amour filial et l'amour fraternel se révèlent discrètement au début de sa vie ; en religion elle sera l'infirmière par excellence, et, dans la suite, la plus maternelle des prieures. Mais c'est surtout dans son dévouement à sainte Tèreise que les qualités à la fois héroïques et charmantes de son cœur auront franc jeu ; c'est toujours l'oubli de soi : point de souci de ses privations personnelles ; mais sa sainte Mère manque-t-elle de quelque chose, aussitôt son cœur est comme percé et la vaillante ne sait plus retenir ses larmes. La simple villageoise sait trouver le secret des plus délicates attentions. La sainte aime la propreté, et pour la contenter la bonne infirmière met tout en œuvre et lave au besoin son linge la nuit. A l'occasion l'affection a de petites ruses qui font sourire, mais les larmes ne sont pas loin d'un tel sourire : Anne donne ses deux couvertures à la sainte Mère transie, mais à son insu, sans quoi elle ne l'eût pas permis ; elle veille pour être prête au moindre appel, mais alors elle fait semblant de se lever, et la sainte malade qui ne se doute de rien, admire comme elle est prompte à venir ; et plusieurs nuits passées sans repos ne causent pas de peine à

l'intrépide infirmière parce qu'elle sert la sainte avec le plus grand plaisir.

Ce cœur si tendre est donc fort, mais d'une force calme et sans bravade; la difficulté apparaît dans toute sa réalité à cet esprit positif, mais elle sait la regarder en face, sans sourciller. Dans ses jeunes années, l'idée du désert hante son imagination : « Quoique l'exécution me parût difficile, je me sentais assez de cœur, dit-elle tranquillement, pour en vaincre tous les obstacles. » Et plus tard le récit des périls courus, et ils furent grands, est fait avec une bonhomie qui voile une force d'âme vraiment indéconcertable; la petite Castillane a des allures de soldat : point de vertiges, point de peur nerveuse, mais une audace faite d'agileté et d'énergie; car ainsi qu'un écureuil, elle préfère à l'escalier, pour sortir de chez elle, un arbre tout voisin de sa fenêtre.

La note comique n'est pas absolument absente de l'autobiographie de la pieuse mystique. Anne et sa jeune cousine ont fait le projet de partir ensemble la nuit pour le désert; mais l'une ne peut ouvrir la porte pour sortir, impossible à l'autre d'atteindre son arbre, et le matin on se rencontre à l'église en riant de l'expédition manquée.

La haute intelligence et les grandes et saintes pensées n'excluaient donc pas une pointe de gaieté chez Anne, on voit qu'elle savait rire. Ne sent-on pas un éclat de rire étouffé sous le récit de ses petites ruses pour dégoûter les prétendants : « Je faisais, dit-elle, une si vilaine mine que la vue d'un spectre ne pouvait leur être plus désagréable. » Partout ailleurs, quand le danger d'une demande en mariage n'était pas à craindre, elle se montrait affable,

polie de cette politesse faite de dignité et de charité, qui peut ignorer l'étiquette mais qui ne blessa jamais personne; conciliante et douce, sachant faire au besoin une juste réclamation, mais la faisant avec délicatesse et modération; enfin, bonne, au point de gagner les hérétiques eux-mêmes. Tel était le lis que la grâce avait à développer.



## L'ÉDUCATION

Vigoureux et riche en sève était donc le lis virginal, que l'éducation devait cultiver selon le rang à lui destiné de toute éternité par la prédilection divine. Certes, jamais le vrai sens du mot « élever » ne pouvait mieux avoir son application : ne s'agissait-il pas de faire monter une fille d'Adam au rang d'épouse d'un Dieu? Le Père céleste se devait à lui-même de donner à son divin Fils une épouse bien élevée; grandement Il fit les choses; car Il y pourvut par la double éducation de la famille et de la grâce.

Il n'entre pas dans les desseins du Seigneur de faire tout dans la formation d'une jeune âme, et c'est un lieu commun que la nécessité d'une première éducation chrétienne. Sans doute, Dieu, dans sa miséricordieuse providence, a des ressources pour attirer à Lui des âmes à qui ce bienfait a manqué; mais il reste presque toujours des lacunes et parfois, comme l'avouait en soupirant Louis Veillot (1), de douloureuses cicatrices chez ceux qui n'ont pas sucé la foi avec le lait. Plus heureuse fut Anne. Dieu plaça son berceau dans la catholique Espagne et au sein de cette race castillane qu'on peut appeler une race de chrétiens et de héros.

(1) Voir Rome et Lorette.

Toutefois, n'attachons pas une portée exagérée aux expressions de « pays de foi — époque de foi » ; les précautions des parents d'Anne pour garantir leurs fils de la société des « petits libertins » prouvent amplement, qu'en ces beaux temps les œuvres étaient loin de répondre toujours à la foi. Heureusement est-ce dans une famille vraiment patriarcale que la Bienheureuse vit le jour. En effet, les parents vivaient simplement, quoique fort à l'aise, dans un village écarté, loin du bruit et du luxe des villes. Leurs biens consistaient en terres et en troupeaux ; donc il fallait travailler ferme, mais non fiévreusement ; le labeur, s'il était rude, était sain, s'il n'enrichissait pas, au moins fournissait-il de quoi vivre sans tracas, à des gens sages et laborieux, qui se contentaient de peu et ne connaissaient pas l'ambition de monter si ce n'est au ciel. Vivre chrétiennement, apprendre à leurs enfants à en faire autant et mériter à la fin de leurs jours une place en Paradis, tel était l'horizon de ces paysans, et nul n'osera dire qu'un tel horizon fût étroit. D'ailleurs, ces vrais chrétiens n'étaient pas de ceux qui ne donnent à Dieu que l'essentiel ; ils avaient grande crainte du Seigneur, dit leur fille, et se portaient ardemment à la vertu ; la foi profonde, le respect du Maître, l'horreur du péché et la vie réglée conformément à la croyance se révèlent dans ce peu de mots.

Quelle piété solide et fervente se manifeste dans l'assistance quotidienne à la sainte Messe, et ce nonobstant les affaires les plus importantes, car les fermiers ont assez de besogne pour trouver fréquemment de bonnes raisons de s'en dispenser. Le père célébrait avec dévotion les fêtes de Notre-Seigneur ; c'est dire qu'il aimait le Christ, qu'il

étudiait ses mystères et que sa piété s'alimentait dans la vie liturgique; le paysan illettré, en parcourant ainsi sous la direction de la Sainte Église, sa Mère, le cycle de l'année chrétienne, possède une sorte de tableau vivant, à la fois un et varié, qui supplée à la lecture. La mère avait une prédilection féminine bien légitime pour les fêtes de la Ste Vierge : la femme chrétienne ne trouve-t-elle pas près de Marie, non seulement le secours et la consolation, le modèle de sa vie et le code de ses devoirs humbles et austères, mais si grands dans leur simplicité?

Si les parents de la Bienheureuse ne connaissaient guère ici-bas que les habitants de leur village, un autre monde que notre monde éphémère leur était familier : c'était la vaste société des élus. La vie des saints était certainement lue en famille chez eux, car où leur enfant aurait-elle appris à connaître les onze mille vierges et plusieurs autres saints qu'elle invoquait fréquemment?

Au foyer de ces vrais chrétiens l'amour de Dieu s'épanouissait dans l'amour du prochain : on faisait l'aumône à la façon de Tobie, selon ses moyens et toujours de bon cœur. (1) Les fêtes de l'Église ne perdent pas à être rehaussées par un petit régal; aussi ne manquait-on pas de célébrer chaque fête par un repas offert à Jésus-Christ en la personne d'un pauvre.

Chose à noter : le prêtre chargé d'instruire les frères d'Anne enseignait la doctrine chrétienne à toute la famille; par la même les enfants furent préservés des idées étroites, de la dévotionnette et des superstitions qui, chez les pay-

(1) Si exiguum tibi fuerit etiam exiguum libenter impertiri stude. Tob. iv, 9.



sans, altèrent et faussent trop souvent la piété. Anne n'eut pas, comme bien des jeunes campagnardes, un incohérent amalgame d'habitudes dévotes, mais un fond solide de doctrine; l'édifice de sa spiritualité s'éleva sur la base de la vérité.

Cependant le grand Apôtre l'a dit : « Apollon doit arroser, (1) mais Dieu seul peut donner la croissance aux plantes spirituelles comme à la végétation naturelle. La grâce doit féconder l'œuvre de l'éducation chrétienne, surtout quand les âmes sont appelées à dépasser les rudiments élémentaires et indispensables de la religion, et plus encore quand une haute sainteté leur est destinée. Il faut bien le reconnaître, une éducation pieuse dans un milieu très religieux, tout en étant un incomparable bienfait de la Providence, a cependant ses écueils : le danger de la routine, celui même d'une sorte de satiété, sont à craindre. Sous le pseudonyme de Jean, Raymond Brucker (2) nous fait la peinture de l'état d'âme d'un enfant élevé dans un foyer intensivement pieux; il se sentait encerclé, étouffé de formules, sans pourtant que l'intime de son cœur fût pénétré; il sentait le besoin d'une conversion, il attendait que Dieu se manifestât lui-même à son cœur.

Cette touche de la grâce est plus ou moins directe, plus ou moins lumineuse selon les desseins de Dieu sur les âmes. Pour la Bienheureuse Dieu daigna agir lui-même : n'était-elle pas la fiancée de son divin Fils? « Bienheureux

(1) Apollo rigavit... sed Deus incrementum dedit. 1 Cor. III, 6.

(2) Voir les Étapes d'une conversion, par Paul Féval, Tome III — Ma 1<sup>re</sup> Communion.

celui que vous instruisez Seigneur, » dit le psalmiste. (1) Bienheureux, certes, celui qui est à l'école de la Vérité même. Ce bonheur fut celui de l'humble villageoise, et nous verrons le Seigneur se faire son maître en la vie spirituelle dès le début, le rester jusqu'à la fin de sa vie, en même temps qu'il ne dédaigna pas d'être à l'occasion son professeur d'écriture et de rubriques.

Si « le lis des champs est mieux vêtu que Salomon dans toute sa gloire, » (2) la fille des champs à l'école de l'éternelle Sapience fut de bonne heure instruite d'une science autrement lumineuse que le bagage de connaissances péniblement acquis dans les plus célèbres universités, par les savants du siècle. La science humaine a des tâtonnements et des incertitudes, elle s'égare dans l'erreur ou dans les vaines discussions; mais le rayon droit et pur qui alla du Dieu des sciences à l'âme de l'enfant privilégiée, l'initia sans effort et sans tergiversation à l'unique nécessaire. Craindre Dieu, c'est là tout l'homme (3) et ce tout, Anne l'apprit avant même de savoir parler.

« Je t'épouserai dans la foi, » (4) dit le Seigneur à l'élue de son amour, par la bouche du prophète; or, c'est dans la solidité de la foi et non dans une dévotion sentimentale et enfantine que la fiancée d'un Dieu apprit à le connaître.

Simple fut le prélude de la solennelle initiation; c'était

(1) *Beatus homo quem tu erudieris. Ps. xciii, 12.*

(2) *Nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis liliis. Matt. vi, 29.*

(3) *Deum time, hoc est enim omnis homo. Eccl. xii, 13.*

(4) *Sponsabo me tibi in fide. Os. ii, 20.*

une conversation de famille, mais comme l'on n'en peut entendre que dans les foyers chrétiens. Heureuses les demeures où les premières paroles saisies par les enfants, — et l'exemple d'Anne prouve que les enfants comprennent souvent plus tôt qu'on ne le pense — sont des paroles dictées par la foi. La petite avait failli tomber, et ses sœurs devisaient sur les suites qu'aurait pu avoir un tel accident; l'une assurait que l'enfant en grandissant pourrait devenir une grande sainte, l'autre, petit docteur, soutenait sa thèse des avantages d'une mort prématurée, par l'argument, irréfragable à son sens, que la sainteté future était chose douteuse, l'enfant pouvant dans la suite offenser Dieu.

Offenser Dieu : ce mot frappa la petite. Quel était donc ce malheur si redouté? Et la voilà qui d'instinct lève vers le ciel ses yeux que la terre désormais ne devait plus attirer. Et voilà que le ciel s'ouvre comme au mystique exilé de Pathmos, et à celle qui plus tard gravira le Calvaire dans l'intimité du Christ, se présente la vision de l'Horeb et du Sinaï. Notre-Seigneur « lui apparut avec une grande majesté, et cette vue lui inspira, en l'effrayant, un saint respect, se disant qu'Il était son Dieu et qu'Il devait être son juge. » Ce n'est pas en des livres de théologie, en de volumineux in-folio non plus qu'en de laborieuses méditations que la jeune enfant a appris à connaître Celui qui est (1), à se faire une idée de son essence et de ses attributs. Comme Moïse, au milieu des flammes du buisson qu'il ne pouvait approcher qu'en tremblant, ou parmi l'éclat fulgurant des éclairs, elle avait

(1) Ego sum qui sum. Ex. III, 14.

entrevu la sainteté et l'auguste majesté de Jéhovah; le nom sacré de Dieu n'était plus un mot offrant à son esprit un sens plus ou moins vague; la grande pensée de Dieu pénétrait et dominait désormais son âme; Jésus se révélait comme Dieu et par là comme juge; le vrai sens de la vie était compris: il fallait vivre de manière à paraître en sécurité au tribunal d'un tel juge. De là une crainte indicible de l'offense de Dieu, toujours possible en cette vie; la conversation de ses sœurs le lui avait appris.

A l'âge où les enfants se forgent mille peurs imaginaires, la petite Anne était occupée de la seule vraie crainte, cette crainte que les grandes personnes oublient trop souvent; et quand l'enfant acheva sa septième année, ses larmes coulèrent à la pensée qu'elle avait atteint l'âge où, d'après la théologie de ses sœurs, on pouvait commencer à pécher. A vrai dire, l'âge d'une raison inconnue à bien des personnes soi-disant raisonnables, avait lui bien longtemps avant pour celle à qui Dieu même avait fait le catéchisme. Rien pourtant dans cette crainte salutaire qui eût quelque ressemblance avec l'agitation malade du scrupule ou la terreur servile qui affole certaines âmes; cette crainte était la suite d'un don du Saint-Esprit et ne pouvait produire aucun effet nuisible. Au contraire, le premier fruit de cette lumière surnaturelle fut l'horreur du péché poussée au point qu'elle lui eût préféré la mort; voilà une crainte qui, au lieu de l'abattre et de le débilitier, faisait de ce petit cœur d'enfant, un cœur de martyr et de héros.

Un autre fruit fut une dévotion intelligente et sérieuse aux saints, à ces amis de Dieu qu'on invoque volontiers

pour être préservé des maux temporels. La petite fille, précocement mûrie, demandait la préservation du péché, le seul vrai mal. Or dans la céleste cour elle avait ses prédilections : les anges, ces purs gardiens de la pureté, saint Joseph, le patron des vierges, l'austère et chaste Jean-Baptiste, l'héroïque et virginale phalange de sainte Ursule et surtout la sainte Mère de Dieu, étaient l'objet de ses préférences ; et puis, ni caprice ni négligence dans ses dévotions, ou si quelque négligence était commise, vite, en enfant bien élevée, Anne faisait ses excuses. Ne voit-on pas dans cette ponctualité la manifestation d'une âme disciplinée, habituée à se suivre et à ne se passer rien ?

Ainsi enracinée dans la crainte de Dieu, la fiancée du Christ pouvait entrer dans les intimités divines, sans être exposée à tomber dans cette inconvenante familiarité si justement blâmée par saint Jean de la Croix (1), non plus que dans une imprudente présomption. Vers la fin de sa vie, comblée de grâces et consommée en sainteté, elle garde encore la trace de l'impression reçue au jour où, sortant à peine du berceau, elle avait connu la possibilité de perdre Dieu par le péché. Malgré tant de motifs d'espérer, une sorte de crainte lui reste, dit-elle ; mais quelle utile crainte ! « C'est une crainte qui pousse l'âme à veiller sur soi-même, comme un petit chien enfermé dans la maison aboie au moindre bruit, pas moins que s'il craignait qu'on vînt enlever le trésor confié à sa garde ; aussi ne sait-il pas se taire jusqu'au retour de son maître. Ainsi, malgré le calme intime dont elle jouit, l'âme éprouve une certaine crainte

(1) Nuit obscure. 1, 12.

de perdre son unique bien, crainte qui la pousse à redoubler de soins pour le conserver en son cœur : je prie donc sans cesse le Seigneur de me préserver du malheur de perdre sa grâce. Il ne faut pas s'en étonner ; plus l'âme connaît son Dieu, plus elle appréhende d'en être privée, et la vie lui cause de l'ennui parce qu'on y court risque de le perdre. » La comparaison n'est-elle pas charmante, et peut-on trouver une notion plus exacte de la crainte de Dieu ? Remarquons-le bien, elle se concilie avec le calme ; point donc d'agitation stérile, mais un redoublement de zèle pour la pratique de la vertu, et une humilité vraie fondée sur la défiance de soi et la confiance en Dieu.

La crainte naît de l'amour, c'est-à-dire de l'estime du souverain bien et non d'une fausse idée de Dieu, en qui plusieurs, ainsi que le disait un saint prêtre, voient non un père mais un gendarme. Puis, si la vie lui pèse, ce n'est pas la suite de la mélancolie ou même de l'excès de la souffrance, l'amante du Christ en faisant ses délices ; mais c'est la possibilité de perdre son unique trésor qui la chagrine ; la vérité resplendit en tous les sentiments de la disciple du Saint-Esprit.

Si elle avait allumé le flambeau de la crainte, la révélation de la divinité avait en même temps jeté en ce cœur l'étincelle de l'amour ; la confiance dans les saints consolait la jeune enfant ; ce n'étaient donc pas seulement pour elle des princes de la cour céleste, c'étaient des amis, et, à leur exemple, elle ne vivait que pour Jésus. « Je me sentais, dit-elle, embrasée de l'amour de Jésus, je ne faisais rien qu'en vue de lui plaire, je n'avais ni d'autre pensée ni d'autre désir. » Même en sa naïveté d'enfant qui

surnageait gracieusement au-dessus de l'abîme des révélations divines, elle ouvrait les fenêtres quand elle était seule au logis : la petite fille était discrète (1); ses intimités avec le Bien-Aimé ne regardaient pas tout le monde; donc par la fenêtre elle regardait si elle n'apercevrait pas son Jésus dans la campagne : un mystérieux instinct ne lui disait-il pas que le grand Dieu, entrevu dans les hauteurs des cieux, était aussi l'Emmanuel (2), le compagnon de notre pèlerinage terrestre, et que cet Amant divin pour l'avoir à Lui tout seul, venait tourner autour de la demeure de son cœur dans le calme mystérieux de la nature?

Toutefois, rien de guindé ni de solennel dans cette enfant déjà empoignée par les pensées de l'au-delà; elle savait encore jouer. Parfois au milieu d'une oraison où la divine présence se faisait sentir, le bruit lui arrivait des ébats des petites compagnes, et voyant en ce grand Dieu qui l'entretenait, non un être sévère mais un adorable Ami, elle lui demandait permission d'aller prendre part à leur innocent amusement en promettant de revenir bientôt, et l'Amant divin condescendait doucement à ce naïf désir. N'a-t-Il pas promis la première place dans son royaume à la simplicité enfantine?

Cependant le Père céleste voulait un rapprochement plus intime entre l'Amant et l'amante, et c'est par la Croix qu'Il prépara les voies. Les parents de la jeune vierge, ces serviteurs fidèles, furent appelés à entrer dans

(1) Moins bien avisée, Catherine Emmerich encore enfant parlait naïvement de ses révélations à l'entourage; mais quelques troublantes questions de ses auditeurs lui firent comprendre la nécessité d'une plus grande réserve.

(2) Emmanuel quod est interpretatum Nobiscum Deus. Matt. 1, 23.

la joie de leur Seigneur (1) et Anne, demeurée orpheline à dix ans, pleura longtemps. Sans doute elle ne tarit pas d'éloges sur le dévouement de ses frères et sœurs qui remplacèrent ses parents.... Mais, les parents ne se remplacent pas complètement; on le voit bien à la tendance que l'on constate chez les aînés d'Anne, à faire quelque peu d'elle leur domestique; malgré sa répugnance, la garde des troupeaux dans la campagne solitaire lui fut imposée : la douce vie d'autrefois était terminée, mais derrière la volonté de ceux qui assumaient l'autorité des parents sans en avoir la tendresse, se cachait une amoureuse ruse de l'Amant qui conduisait (2) la bien-aimée dans cette solitude pour lui parler au cœur; le miséricordieux dessein du Père céleste s'y révéla bientôt.

(1) *Intra in gaudium Domini tui. Matt. xxv, 21.*

(2) *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. Osée II, 14.*





## L'IDYLLE SACRÉE

La Providence avait donc tout disposé pour l'idylle sacrée de l'amour divin, la seule vraie; l'idylle, c'est une histoire d'amour dans le cadre harmonieux de la belle nature; dans la campagne telle que Dieu l'a faite, tout est paix, sérénité, vie et beauté; là sont donc tous les éléments de l'amour pur, et c'est là que le Seigneur aime à se communiquer à ses privilégiés. Il semble, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, choisir ses intimes parmi les bergers, ces enfants des champs dont le travail laborieux, mais non surmenant et absorbant, laisse au cœur la liberté d'écouter sa voix; moins fixés à la terre, moins courbés vers elle que les laboureurs, les bergers ont encore l'avantage d'être éloignés, non seulement du tumulte du monde, mais de ces petites villes qui, à la campagne, ne remplacent que trop souvent les affaires qui agitent les grandes villes.

Ici la vie d'Anne entre dans une phase qui rappelle à la fois la Genèse et les Fioretti; elle avait eu son Sinaï et, comme le Séraphin d'Assise, elle devait avoir un jour son Calvaire; en attendant, va sans crainte, pauvre nina; tu ne t'ennuieras pas toute seule; Celui que tu appelais en ouvrant la fenêtre est là-bas qui t'attend... Bientôt, en

effet, la petite bergère prit goût à sa nouvelle vie, un peu trop peut-être au gré de ses tuteurs alarmés et fâchés de la voir parfois arriver tard au logis. Ah! c'est qu'on était si bien dans les champs; là, dans l'austère et grandiose paysage des Sierra que dorait de ses feux le soleil d'Espagne, on apprenait à lire dans un livre tel qu'il n'en est pas à l'école; ce livre est celui de la nature; car il rend visible, dit Saint Paul, ce qui est invisible en Dieu, (1) sa puissance et sa divinité; et, d'après saint Jean de la Croix, l'âme voyant toutes les choses de l'univers créées par la main de Dieu, dit qu'elles sont plantées par la main du Bien-Aimé. En répandant mille grâces, Il a passé par ces forêts, et, en les regardant de sa seule figure, Il les a laissées revêtues de sa beauté, et l'âme est ainsi blessée d'amour par les traits que la beauté infinie de son Époux a imprimés sur les créatures.

C'est à cette recherche des traces de Dieu dans ses œuvres que la petite bergère put employer ses loisirs, et ainsi ses pensées s'élargirent et s'élevèrent, en même temps que son cœur s'embrasait tandis qu'elle apprenait à connaître Dieu dans ses ouvrages avec une satisfaction admirable. « Le chant des oiseaux » que saint Jean de la Croix ne dédaignait pas, — ne parle-t-il pas du doux chant du rossignol? — avait un charme puissant sur cette âme d'artiste; plus loin allait sa pensée que les notes harmonieuses des chœurs ailés; car elle s'envolait jusqu'au grand Dieu que célèbrent leurs concerts aériens, et ce *Sursum corda* de la nature lui donnait du recueillement et la faisait entrer pour

(1) *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt cognoscuntur.* Rom. 1, 20.

longtemps dans un doux calme intérieur. Parvenue à la vieillesse, alors que les douleurs de la vie avaient meurtri sans l'aigrir son cœur de sainte, il restait encore assez de fraîcheur en son âme, toujours limpide et pure, pour goûter ces mélodies des choristes aériens; car quand elle choisit un peu hors ville l'emplacement du béni Carmel d'Anvers, l'artiste, qui vivait encore dans la fondatrice entreprenante et pratique, avait ses raisons. « Ici, disait-elle à ses filles, le chant des oiseaux vous recueillera. » Par ces paroles, hâtons-nous de le dire, il est aisé de conclure, que le sentiment du beau n'était pas pour la sainte une simple satisfaction de dilettantisme, mais une forme de l'oraison, un moyen de s'élever à Dieu; elle montait au lieu, comme on le fait trop souvent, de s'arrêter en chemin à la jouissance. (1)

Le Bien-aimé ne se borna pas à envoyer des messagers; en personne Il vint la visiter; plus n'est besoin de solliciter du grand Dieu qui daigne l'entretenir, la permission d'aller jouer avec ses petites amies : elle possède un incomparable compagnon, le vrai Dieu de vrai Dieu (2) qui s'est mis à sa taille. Comme Isaïe, elle peut dire : « Un fils nous a été donné » (3) car le Père éternel lui a donné son divin Fils pour inséparable ami, on peut l'affirmer, pour frère jumeau; Il daigne se montrer sous la forme d'un enfant

(1) A Anvers, ses filles la surprenaient parfois contemplant, au lever du jour, les beautés de la nature, et de son cœur embrasé par ce spectacle s'échappait un cri d'amour : " Que toutes les créatures vous louent, Seigneur, qu'au ciel et sur la terre tous Vous aiment; mais que je Vous aime plus que tous! „

(2) Deum verum de Deo vero. Symbole de Nicée.

(3) Filius datus est nobis. Is. ix, 4.

de son âge et va jusqu'à grandir progressivement avec elle. Ce que le Verbe a voulu être pour tout fidèle, Il veut le paraître à un degré plus intime et plus sensible pour sa privilégiée; c'est l'Emmanuel, le Dieu qui, pour être mieux avec nous, se fait semblable à nous en devenant homme et même enfant. Comme pour l'Éternel le temps n'est pas, tous peuvent être ses contemporains et vivre en sa douce compagnie; mais l'heureuse bergère le verra, non seulement des yeux de la foi, mais d'une vue sensible. « Il était, dit-elle, d'une beauté à ravir et ses yeux divins avaient tant de charmes qu'on n'eût pu les regarder sans être transporté hors de soi-même. » Voilà donc la fascination exercée par le divin Séducteur! Jésus, les Juifs avaient raison de vous appeler séducteur (1) et de vous craindre comme tel jusque dans votre tombeau; vous avez enlevé la petite bergère, car vos yeux l'ont fait sortir d'elle-même (2), « sans le savoir, elle était élevée à une haute oraison »; la grande science qui consiste à pouvoir converser avec Jésus, la prudence qui consiste à le savoir retenir, Anne l'avait apprise de Lui-même, et comme, loin de chercher à se répandre au dehors, elle n'aspirait qu'à la solitude pour jouir de sa présence, elle n'avait pas la maladresse de le faire fuir.

Tout se passait avec une familiarité surprenante. C'est un grand art que la conversation avec Jésus; mais garder le Christ demande une grande prudence. (Imit. II, 8.) Quand le chant des oiseaux avait endormi la bergère, le

(1) Seducator iste. Matt. xxvii, 63.

(2) Ipsi (oculi) me avolare fecerunt. Cant. vi. — Ne suscitatis neque evigilare faciatis dilectam. Cant. II, 7.

Bien-aimé se gardait de la réveiller, mais quand elle revenait doucement à elle, Il était à l'attendre tout près. On demeurerait confondu en pensant à l'immensité infinie du bel enfant assis comme un égal sur la robe de la petite paysanne, si l'on ne se rappelait qu'infini est aussi son amour.

Rien d'étonnant si, à l'exemple de plus d'un saint épris de la Beauté suprême, Anne rêva la solitude pour n'être point distraite de son idéal par les vulgarités de la vie; naïvement elle fit part de ses projets à son divin compagnon, en ajoutant avec tendresse mais aussi avec un grand bon sens : « Je ne manquerai de rien si je suis avec vous. » Le Séraphin d'Assise était du même avis quand il s'écriait : « Deus meus et omnia! » L'adorable Fiancé avait d'autres projets, et comme son doux sourire, fort significatif pourtant, ne suffit pas à la détourner de son aventureuse escapade, la manière tragi-comique dont Il fit avorter son entreprise finit par lui faire comprendre que l'Époux avait d'autres vues à Lui connues.

D'ailleurs, l'amie intime du Créateur devait avoir sur les créatures inanimées l'empire que l'infidélité seule a fait perdre à l'homme. Les bœufs, ces auxiliaires du travailleur, si facilement prêts à devenir ses ennemis révoltés, semblaient à sa voix se transformer en agneaux; ceux qu'on osait à peine approcher, tant ils étaient redoutables, subissaient la céleste magie de la douce enchanteresse; bien plus, un jour qu'elle allait être la proie d'un chien enragé, l'un de ces animaux sembla presque doué de raison non seulement pour mettre l'agresseur en fuite, mais pour la remettre de sa frayeur par des caresses et des prévenan-

ces; car il la lécha et il l'invita par signe à s'appuyer sur lui; ainsi la reconduisit-il fort courtoisement jusqu'au logis. On ne voit ces choses-là que dans les contes féeriques, dira quelque rationaliste; mais Dieu serait-Il par hasard inférieur en puissance aux êtres fantastiques créés par l'imagination humaine, et ne voit-on pas, derrière l'animal sans raison, l'action de Celui qui a fait les animaux pour l'homme?

Or, à l'exemple de son divin Amant et en sa compagnie, la petite bergère avait crû en âge et en sagesse (1); l'époque était arrivée de prendre un parti et son Père céleste ne l'oubliait pas. « Je te fis croître comme la fleur des champs, semble-t-il lui dire comme autrefois à sa nation choisie par l'organe d'Ezéchiel, (2) tu grandis et tu arrivas à l'âge où les jeunes filles aiment à se parer; j'étendis sur toi mon manteau: je te pris pour épouse; je répandis sur toi l'huile et les parfums précieux; je te revêtis d'une robe sans tache; je te donnai de brillantes chaussures; je mis un collier à ton cou, des bracelets à tes bras, une couronne sur ta tête et, toute reluisante d'or et d'argent, je te fis asseoir comme une reine sur mon trône de gloire. »

Certes, sans connaître les grâces surnaturelles dont le fond intime de son âme était orné par l'éternel Artiste, tous pouvaient constater les reflets extérieurs de cette parure intérieure, c'est-à-dire la précoce sagesse, la solide vertu et la cordiale charité de la pieuse jeune fille. On comprend que des partis avantageux se soient présentés et

(1) *Jesus proficiebat etate et sapientia. Luc, 11, 52.*

(2) *Ezéchiel, xvi, v.9 et suiv.*

que les aînés aient pressé leur sœur de faire un choix parmi eux. Ils ignoraient les secrets de son âme, car la fiancée du Christ avait été discrète; on pouvait la gronder quand, après des entrevues trop prolongées, elle revenait tard au logis, mais elle se taisait, sentant d'instinct qu'il ne faut pas révéler les secrets du divin Roi (1); son unique confidente avait été Françoise, sa parente par le sang, sa jumelle par la réception du saint baptême en une même cérémonie, plus tard sa sœur en religion. » (2)

Les premières ouvertures sur son projet de renoncer au mariage furent très mal accueillies par ces caractères bons et aimants, mais autoritaires et absolus, voulant le bien des êtres aimés, mais le voulant exclusivement à leur façon. Devant la volonté déclarée de sa famille, Anne comprit que la lutte allait commencer; mais si ses aînés avaient leur tête, n'était-elle pas leur sœur pour avoir aussi la sienne? Au reste, elle avait une famille et des appuis là-haut; ses saints favoris ne la délaisseraient pas et puis, la pieuse orpheline avait pris la Sainte Vierge pour remplacer la mère absente; à ses pieds, dans une chapelle dédiée à

(1) Sacramentum regis abscondere bonum est. Tob. XII, 7.

(2) Après avoir été la confidente de la Bienheureuse Anne et la compagne de ses bonnes œuvres, Françoise devint sa sœur en religion au Carmel d'Avila; mais au bout de quelque temps elle fut appelée à la fondation de Médina del Campo, où elle se sanctifia par la pratique des plus héroïques vertus. Les pensées les plus hautes, les aspirations les plus sublimes, sanctifiaient et surélevaient l'accomplissement ponctuel de ses humbles fonctions de converse; séparée en apparence de sa sainte cousine, mais toujours unie en Dieu avec elle, Françoise de Jésus, à l'instant de monter au ciel, lui apparut et, l'invitant à la suivre bientôt, lui donna la consolante nouvelle de son prochain départ.

sa Conception, elle épancha ses désirs et ses craintes; puis elle s'arma en guerre par de rudes pénitences.

Jusqu'alors le bon Dieu s'était borné à l'attirer sans dire le dernier mot de ses intentions; un sourire négatif avait été sa seule réponse quand, disposée à faire sa tente sur le Thabor (1) l'amante lui avait proposé de fuir au désert pour jouir, sans diversion importune, de sa douce présence; comme les apôtres elle ne savait pas bien ce qu'elle disait, (2) car Jésus ne lui avait pas encore appris par quels sentiers, fort différents du versant du Thabor, Il devait la mener à sa suite.

Alors que des rivaux se présentaient, l'éternel prétendant crut l'heure venue de se déclarer ouvertement, ce qu'il fit d'abord nuitamment; la bien-aimée reposait charmante sur un bel oreiller qui la rehaussait; car c'était une pierre aiguë, l'oreiller de la pénitence, inspirée par l'amour et, dans ses mains entrelacées étaient suspendues les perles du rosaire qui captive et attire la Reine du ciel. Et la Sainte Vierge, tenant son Enfant divin entre ses bras, s'assit sur le lit et le petit Jésus se mit à jouer avec le chapelet qu'il aime tant, laissant la parole à sa Mère. « Ne t'inquiète de rien, dit-elle, je te mènerai dans un lieu où tu seras religieuse et où tu porteras mon habit. » L'habit de la Reine des cieux! En vérité, l'assurance était flatteuse et Anne se sentit armée d'espoir.

Après ces préliminaires, le Christ crut opportun de parler Lui-même. Un jour il advint que la jeune fille était

(1) *Faciamus hic tria tabernacula. Marc, ix, 4.*

(2) *Non enim sciebat quid diceret. Marc, ix, 5.*



livrée à des réflexions sérieuses, pas mal ambitieuses à vrai dire. La pensée du mariage dont on la tracassait n'aurait autrement jamais hanté son esprit; mais enfin, le tableau de deux vies fondues en une seule dans la communauté des mêmes nobles et saintes aspirations, n'offrait-il pas de séduisantes perspectives? Mais cette union, ce devait être celle des âmes, pareille à l'affection des êtres angéliques; car tout amour rendant l'âme moins pure était au-dessous de ce cœur virginal; elle visait haut, elle avait des pensées élevées la petite villageoise; le lis des champs entendait rester lis. Elle avait bon goût et Celui qui est à la fois l'idéal et la réalité, lui vint offrir sa main; non plus enfant, mais jeune homme de son âge, beau d'une beauté comme il n'en fleurit qu'aux cieux, le Fils de Dieu, celui dont l'amour rend le cœur plus vierge, celui dont le contact épure (1) dit à sa préférée: « Je suis celui que tu désires et je serai ton époux. » Anne avait trouvé celui que son cœur aimait et son âme était résolue à ne s'en plus séparer (2). Et la preuve qu'un intime lien s'était formé entre l'éternel Amant et la virginale amante, c'est que leurs goûts s'étaient unifiés; car, non seulement les forces naturelles de l'heureuse fiancée défailaient sous la véhémence du feu de son amour (3), mais un seul désir l'occupait nuit et jour, celui de contenter l'Amant divin, de la manière qui le contente vraiment, par la souffrance et, remarquons-le bien, par

(1) *Quem cum amavero casta sum, cum tetigero munda sum.* (Office de Ste Agnès.)

(2) *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* Cant. III, 4.

(3) *Defeci ferre non sustinens.* Jer. xx, 9.

l'humiliation ; comme cela est loin de la piété d'imagination de ces bonnes âmes qui appellent Jésus leur Bien-aimé à condition de le suivre à la Cène et non au Calvaire.

Cependant le divin Fiancé n'avait pas dit son dernier mot. Anne ignorait encore en quel lieu devait s'opérer la consommation de l'union et parfois encore l'idée du désert hantait son esprit. Dans ces moments intimes, alors qu'à l'ombre lénitive et protectrice des arbres Il venait s'asseoir auprès d'elle, elle exprimait ses désirs et, goûtant le plaisir de se faire prier, Il tardait à se prononcer ; enfin, cédant à ses importunités, le Seigneur, en un songe mystérieux, lui montra avec une admirable précision de détails, comme devant être le lieu de son repos, le monastère naissant d'Avila.

Désormais la voie se dessinait ; plus de rêves inquiets, et, pour la renseigner et compléter son œuvre, celui qui avait d'abord parlé à sa servante, trouva bon de lui envoyer un Ananie en la personne d'un nouveau curé. La Bienheureuse n'aurait pu blesser la charité ; mais, sous le bien qu'elle dit du remplaçant un contraste se devine. A tout le moins l'ancien n'était-il pas directeur, et c'est avec son successeur que la jeune fille connut pour la première fois ce qu'est la direction spirituelle. Il était docteur et serviteur de Dieu, réunissant ainsi les deux qualités requises pour guider les âmes ; la piété, sans laquelle un théologien risque de n'être qu'un airain sonnant (1), et la doctrine qui règle et éclaire la piété. La villageoise illettrée mais sensée appréciait l'avantage de

(1) *Aes sonans*. Cor. XIII, 1.

trouver un directeur instruit. La preuve qu'il voyait clair dans les âmes et qu'il possédait le discernement des esprits, c'est qu'il constata, même avant qu'elle lui en eût rien dit, la vocation religieuse de sa pénitente; si bien avait-il saisi ses aspirations et ses attrait, qu'il lui désigna le nouveau monastère de Saint-Joseph d'Avila, et se chargea des premières démarches nécessaires.

Une entrevue ménagée par ce confesseur dévoué eut plein succès. Anne agréa aux religieuses, et elle reconnut trait pour trait le monastère que le divin Fiancé lui avait montré en songe; la colombe savait où trouver son nid (1) et l'Époux qui l'attendait était prêt à lui donner des ailes pour voler vers cette solitude (2); mais l'ennemi allait tendre ses filets pour retenir l'envolée.

(1) Invenit turtur nidum sibi. Ps. LXXXIII, 4.

(2) Quis mihi dabit pennas sicut columbæ. Ps. LIV, 7.



## LES LACS DE L'ENNEMI

« Sache que Satan met tout en œuvre pour empêcher ton ascension vers le bien. » (Imit.) Le félon par excellence, dans sa jalouse bassesse, ne pouvait manquer de tendre ses lacs et ses filets pour entraver l'union de l'épouse avec l'éternel Amant. Certes, en la petite villageoise, en l'aspirante converse, le physiologiste infernal avait déchiffré des linéaments d'héroïsme peu rassurants pour son ténébreux empire; c'était un antagoniste redoutable qui s'équipait; ce n'était certainement pas pour rien que l'Éternel courtisait la bergère en qui était cachée l'étoffe d'une guerrière; il n'y avait pas de temps à perdre pour dresser ses batteries; mais il devait trouver à qui parler.

Dans la Divine Comédie qu'est la vie de toute âme, surtout celle d'une âme privilégiée comme Anne, messire Satan jugea à propos d'entrer en scène en soulevant cet aiguillon de la concupiscence (1) qui, toujours vivant dans les héritiers d'Adam, vibre si facilement sous sa pernicieuse pression. Mais à son assaut furibond, la vierge forte, sans broncher, organisa la défense : disciplines, coucher sur la dure, cilices, privations au profit des pauvres. Devant cette riposte imprévue, il fallut recourir à d'autres expédients

(1) Stimulus carnis. 2 Cor. xii, 7.

et figurer en personne sur le champ de bataille, tout en se ménageant des alliés dans le monde.

Le Seigneur le laissait attaquer sa fiancée pour qu'elle eût l'occasion de prouver sa fidélité, mais non pas de triompher du coup; elle assure qu'il la fortifiait par le secours de sa grâce, et c'était nécessaire, car l'ennemi et ses suppôts tentèrent plus d'une fois de la bouleverser par l'étalage de leur laideur. C'était pendant une halte, au retour du premier voyage à Avila. Fort mécontents sans doute de la tournure que prenaient les choses, mais comptant bien avoir leur revanche, ils s'imaginèrent de dissimuler leur dépit sous une bravade, et de célébrer d'avance la victoire attendue par un bal de leur façon. Les sarabandes des nains et des poulpiquets aux formes grotesques et disproportionnées, sont moins des créations de l'imagination humaine que la réminiscence de faits réels; car les esprits malins, en si grand nombre qu'ils obscurcissaient l'air « comme une volée d'étourneaux », (1) se présentèrent sous l'aspect d'êtres pourvus seulement d'une grosse tête et d'une paire de pieds, et exécutèrent avec de bruyantes démonstrations de joie grossière une farandole infernale; et toutes ces simagrées eussent encore été peu de chose sans les peines intérieures dont ils assaillaient la vaillante lutteuse sans arriver à la désarçonner.

En présence de cette invincible constance à soutenir le choc (2), l'ennemi jugea que son explosion de gaieté avait été prématurée; il changea de style et de ton. Tandis

(1) Le Dante compare aussi les sarabandes des damnés à un vol d'étourneaux.

(2) Le diable fut "escorné", en cette circonstance, dit Enríquez.

qu'un soir, au clair de lune, la jeune fille accompagnait une parente dans un petit voyage, l'éternel captif, qui est aussi l'éternel désespéré, fit entendre un bruit de chaînes, ces chaînes rivées pour ne se relâcher plus, et des gémissements, échos d'une peine comme il n'en est point ici-bas, celle du malheur sans remède; sans doute il voulait effrayer son adversaire en lui donnant une idée du sort affreux qu'il entendait lui préparer. En vain la compagne de la jeune vierge, moins visée d'ailleurs par l'ennemi, s'efforçait-elle de faire bonne contenance et de la rassurer : bientôt apparut le fantôme, si horrible qu'Anne s'évanouit; mais elle garda assez de tête pour user d'une arme bien redoutable à Satan; elle s'écria : « Que la Sainte Trinité m'assiste ! » Cette prière fut exaucée; car à l'affreuse vision succéda la rassurante et divine apparition de trois mystérieux personnages vêtus du blanc de l'infinie pureté. Anne le comprit : c'étaient les trois Personnes de la Trinité très sainte qui avaient répondu à son appel; Dieu était avec elle : que craindre donc des batteries sataniques? (1)

Toutefois il entra dans les desseins du Seigneur de laisser à l'un de ses favoris l'honneur d'achever son œuvre; car il se plaît à établir de saintes liaisons entre ses amis par-dessus les frontières de l'éternité; outre le lien général de la communion des saints, qui unit l'Eglise militante à l'Eglise triomphante, des similitudes d'âme engendrent des amitiés particulières. Or, ce fut à son héroïque apôtre Barthélemy qu'était destinée la mission de remettre la jeune vierge des suites de la rencontre avec l'esprit

(1) Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo. Ps. xxvi, 11.

malfaisant; car, depuis la troublante vision, une étrange terreur l'avait envahie au point de mettre l'organisme à mal. Il est si faible l'organisme humain en présence des épouvantes venues de la région du malheur sans remède et sans fin !

Or il y avait d'intimes affinités entre l'apôtre ardent, le martyr qui souffrit ce qu'on ose à peine concevoir, et la vierge qui, ne vivant que pour le salut des âmes, n'avait d'autre ambition que de verser son sang pour la foi. Aussi quand la villageoise, en devenant chevalier du Christ au Carmel, dut recevoir un titre de noblesse, c'est le nom avec le patronage de ce héros qui lui fut assigné. On lui devait une grande reconnaissance d'ailleurs; car Anne, ayant confié à ses frères le secret de ses lancinantes frayeurs, ces paysans, plus sensés que bien des docteurs actuels, au lieu de mettre en avant la nervosité, les névrosismes ou la névropathie, cherchèrent à un mal surnaturel un remède surnaturel; ils firent dire des messes pour sa guérison. Puis on conduisit Anne à un pèlerinage de Saint-Barthélemy qui était fort vénéré dans le pays. Toujours vaillante, elle voulut faire une partie de la route à pied, ce qui sans doute agaça le diable qui se vengea en l'affligeant d'une subite paralysie; mais il en fut pour ses frais, car, à l'intervention victorieuse du saint apôtre, il dut s'enfuir, laissant sa victime non seulement guérie, mais pleinement rassurée sur l'issue de ses saintes ambitions pour la vie religieuse. (1)

Le monde, l'officieux valet de Satan, voulut aussi se

(1) Cette guérison instantanée fit sensation; car la dévotion à saint Barthélemy s'accrut beaucoup dans le pays.

mettre de la partie : Anne se trouva par surprise engagée dans un bal et n'osa pas éconduire un cavalier qui l'invitait à danser. Mais vite elle en eut son goût; car le divin Fiancé survint pour la rappeler à l'ordre et ce, en l'équipage qui convenait; car c'est couvert de plaies et empourpré de sang qu'il apparut. Sans qu'il parlât, elle eut l'intelligence de la leçon : « Ce n'était pas par ces sots amusements qu'il convenait de payer tout ce que le Sauveteur a enduré pour nous. » D'un mot, la fille des champs avait qualifié ce que valent les plaisirs qui passionnent tant de gens même distingués.

La famille devait plus fortement que le monde, et à vrai dire inconsciemment, se faire l'alliée de l'ennemi pour mettre obstacle à la réalisation des vues célestes. On aimait la petite sœur et l'on voulait, sans penser plus loin, lui procurer le bonheur qu'on avait voulu pour soi-même, celui d'un honnête établissement; en conséquence, on ménagea des entrevues; mais Anne se fit tacticienne et stratéliste, évitant les rencontres ou déconcertant les prétendants par son attitude désespérante. Enfin, par un comble de ruse de guerre, ne pouvant éluder la lutte, et pensant qu'une mine ne produirait peut-être pas un effet suffisant, elle en rehaussa les avantages par une toilette appropriée; elle s'improvisa une parure formée avec des torchons de cuisine. C'était réussi : l'entrevue n'eut pas lieu, et le qualificatif d'insensée que lui décocha l'une de ses sœurs (1) ne fut qu'un succès de plus pour cette âme saintement éprise de la folie de la Croix.

(1) Sa sœur en pensa " crever de dépit ", dit Enriquez.



Au milieu des oppositions de ses frères et de ses sœurs, la foi, si profonde en leur âme, imposait parfois des armistices; ainsi, peu volontiers il est vrai mais parce qu'ils craignaient Dieu, ses frères avaient consenti à la conduire pour une première entrevue à Saint-Joseph d'Avila; mais cette austérité qui avait séduit la fiancée du divin Crucifié, effaroucha ces braves gens, et la guerre recommença à outrance. Sous prétexte de l'éprouver, on lui imposa les plus pénibles travaux; ce qu'on exigeait d'elle était certainement au-dessus de ses forces, mais non des forces du Tout-Puissant qui était avec elle; car vraie parut alors la parole de l'Imitation que « l'amour porte allègrement son fardeau. » Travailler comme quatre, porter des poids insoutenables pour deux hommes vigoureux n'était qu'un jeu pour l'Amante du Christ, au grand ébahissement des garçons de ferme qui se faisaient un divertissement de provoquer ces tours de force; puis ces gens ignorants, mais à sens droit, comprenant enfin qu'une telle vigueur ne pouvait venir de la nature, se demandaient si c'était miracle ou maléfice. Ce dont ils auraient été bien plus étonnés, s'ils l'avaient su, c'est que ces exercices violents étaient un soulagement aux assauts impétueux du divin amour qui terrassait les forces de la jeune fille; mais le monde ne connaît de pareilles fatigues ni a l'idée de pareils soulagements.

Tour à tour on employa les vieux clichés des caresses et des menaces, et l'éternelle rengaine qu'en la tourmentant ainsi on n'avait en vue que son bien. Et puis arrivaient les sages conseils et les spécieux sermons; les amis et les voisins faisaient chorus pour renforcer ces lassantes

ritournelles : la vie du Carmel réformé était trop austère, sa santé n'y pourrait tenir, il faudrait revenir dans le monde au grand déshonneur de la famille ; pour couronner le tout, des théologiens improvisés cherchaient à démontrer à l'aspirante comme quoi, en refusant de se soumettre au jugement de ses frères, elle n'agissait pas selon Dieu. Anne laissait dire et cherchait du renfort dans le pays de l'au-delà en faisant célébrer des messes pour les âmes du purgatoire. Cependant l'affaire traînait en longueur, le camp adverse ayant adopté une stratégie que les grands capitaines ne dédaignent pas toujours, celle de la temporisation. Grâce à cette manœuvre on crut un jour avoir trouvé de quoi tout concilier ; chacun y mettrait du sien... Justement quelques religieuses de passage (1) avaient été accueillies sous le toit hospitalier des pieux fermiers : si la jeune fille voulait absolument entrer au couvent, eh bien, soit, mais qu'elle consente à entendre raison, qu'elle suive ces bonnes sœurs si providentiellement survenues ; leur règle n'est pas aussi austère que celle du Carmel réformé ; puis leur monastère n'est pas si éloigné et la chère petite sœur ne sera pas tout à fait perdue pour les siens. De plus, n'est-on pas disposé à l'accueillir à bras ouverts ? Ne lui fait-on pas les propositions les plus honorables et les plus avantageuses ? Oui, mais on avait apprécié la valeur d'un tel sujet, et pourtant on la connaissait bien peu au fond si l'on pensait la gagner par l'appât des honneurs.

(1) Des religieuses de l'Ordre de Saint-Jérôme alors florissant en Espagne, en route pour une fondation à Tolavera. Elles comprirent que la Bienheureuse était animée de l'esprit de Dieu, et tout en la regrettant, loin de se formaliser de son refus, elles la quittèrent affectueusement.

Ce qu'on lui suggérait lui faisait horreur : sa parole était donnée, elle ne pouvait renoncer à l'Ordre que Dieu même lui avait désigné. Le coup était manqué et, de guerre lasse, ses frères cédèrent et promirent de la conduire au couvent.

Or l'ennemi ne prétendait pas rendre les armes sans tenter un dernier assaut. L'heure de la bataille décisive avait sonné; le choc fut terrible. A l'heure du repas de famille, Anne rappela simplement aux siens leur promesse, et voilà que son frère préféré, bon comme un ange, assure-t-elle, se prend, à la pensée d'accomplir le sacrifice promis, d'une colère aussi espagnole que peu angélique. Espérons avec la Bienheureuse que le Mauvais avait troublé et fait sortir de son naturel d'ange, le frère un peu trop véhément dans ses affections; car, sans l'intervention d'une de ses sœurs, il eût porté à la jeune fille un coup d'épée; mais cette sœur, en qui la foi d'Anne voyait l'instrument de son ange gardien, ne se montra pas plus aimable, car elle mit la pauvre enfant à la porte avec quelque mauvais compliment. Anne se réfugia à la cave et se mit à lutter par les armes de la prière et de l'humilité, contre l'enfer cette fois vraiment déchaîné. Non contents de surexciter les esprits en les portant à des colères insensées, Satan et sa milice avaient jugé à propos de se mettre de la partie. De là, dans toute la maison un vacarme qu'on pouvait appeler « de tous les diables, » (1) à faire mourir de

(1) Les expressions « vacarme infernal — vacarme de tous les diables, » sont, n'en déplaise aux esprits forts qui les emploient sans en connaître l'origine, une allusion aux bruits formidables entendus parfois, en des lieux hantés par les esprits infernaux. Voir « De la Stigmatisation, » par le docteur Imbert Gourbeyre.

peur ; la lutte faisait rage ; mais comme résultat de tout ce fracas plus de bruit que de besogne. Quant à l'âme à qui l'enfer faisait l'honneur de tout ce déploiement de forces, l'ennemi ne réussit pas à la troubler. La mort qu'elle avait vue de si près, loin de faire trembler la Bienheureuse lui avait inspiré une sorte de joie. « Mon Dieu, disait-elle, je meurs avec joie pour la justice ! » Preuve que son désir du martyre était autre chose qu'un rêve de l'imagination. Elle ne fut nullement intimidée, et telle était sa présence d'esprit que, loin de s'irriter contre les violences des siens, elle en attribuait la cause, avec la perspicacité intelligente et calme d'un magistrat, à leur véritable auteur, l'éternel rageur. C'était vraiment le sang-froid d'un philosophe, mais d'un philosophe formé à l'école du Maître doux et humble de cœur ; car, malgré l'assurance donnée par son confesseur qu'elle n'y était pas obligée, Anne ne voulut pas communier sans avoir demandé pardon aux siens, et elle supporta sans amertume la rebuffade qui accueillit ses excuses, forte pour s'abaisser comme pour résister, quand la grâce le demandait : « Je viens, avait-elle dit à son directeur, pour me confesser et non pour me plaindre. » Ce n'était pas elle qui croyait nécessaire de déclarer les péchés des autres au saint tribunal.

Un doux recueillement accompagna à la Table sainte pour recevoir l'auteur de sa patience, (1) celle que tant d'orages n'avaient pu abattre. Celui qui tient entre ses mains les cœurs des hommes et les incline à son gré, était dans l'Eucharistie prêt à ouvrir.... et au bout de peu

(1) Ab ipso patientia mea. Ps. LXI, 6.

d'instant, le cœur du frère aîné s'inclinait et capitulait. Pâle des émotions de la nuit et sans doute aussi de remords, car il comprenait probablement de qui son obstination l'avait rendu complice, le brave homme venait rendre les armes. La victoire était complète : le Seigneur avait été le refuge, la force et l'auxiliaire de son épouse dans la tribulation. Au milieu du fracas et des cataclysmes, elle n'avait point connu la frayeur; Dieu avait été au centre de son âme pour l'empêcher d'être ébranlée, et enfin, Il avait, par un prodige de sa grâce, mis en pièces les armes des adversaires (1), puisque le frère, hier si violemment opposé au départ de sa sœur pour le cloître, venait lui-même, tous les préparatifs étant faits, s'offrir pour la conduire. Le Seigneur délivrait haut la main sa fiancée captive (2) et le cortège nuptial se mit en marche.

A vrai dire, on aurait pu croire au premier coup d'œil, que la jeune fille conduisait son propre convoi funèbre; car ses parents et amis l'escortaient en pleurant.

Messire Satan jugea à propos d'être aussi du voyage. Il s'évertua à troubler l'heureuse fugitive du monde par d'importunes tentations; mais comprenant, avec son bon sens accoutumé, combien toute confiance à ce sujet avec son escorte eût été intempestive, la vaillante lutteuse sut concentrer ses impressions et laissa le roquet aboyer à son aise.

Pendant on était parvenu au terme. Avila se dressait avec son air catholique et son aspect guerrier, avec les

(1) Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus, propterea non timebimus.... Deus in medio ejus non commovebitur.... confringet arma. Ps. XLV, passim.

(2) Educis victos in fortitudine. Ps. LXVII, 7.

clochers de ses églises et les créneaux de ses remparts, au milieu de l'austère paysage castillan, sous le ciel brumeux d'une matinée d'automne. En cette aube mélancolique du 2 novembre, pareille à un nuage gris percé en maint endroit par les rayons du soleil de l'espérance, une sereine tristesse projetait un voile de deuil sur la grave cité; les glas sonnaient au campanile des antiques églises pour porter aux vivants, les morts de demain peut-être, l'écho des plaintes des disparus; de tous les sanctuaires parés de tentures funèbres s'élevaient, avec la fumée de l'encens, de gémissantes supplications....

C'était un jour bien choisi pour quitter le monde sans pouvoir encore entrer au ciel, et pour s'ensevelir en une captivité sainte où les vains bruits d'ici-bas ne sont plus entendus. Familiarisée avec l'au-delà, Anne, loin d'éprouver aucune impression de crainte superstitieuse à la pensée de débiter en sa nouvelle vie le jour des Trépassés, voyait dans cette circonstance une attention délicate de ses connaissances de l'autre monde, qui étaient pour sa foi non des épouvantails, mais d'intimes amies. N'existe-t-il pas une attraction sympathique, entre les captives du feu purificateur et les captives de feu de l'amour également vouées à la contemplation obscure et à la souffrance ?



*Cycle de la Terre promise. — La Violette du Christ,  
Dieu le Fils*

*« Votre vie est cachée en  
Dieu avec Jésus-Christ. »  
COL. III, 3.*

LA FIANCÉE DEVENUE ÉPOUSE

Le Christ Jésus étant le Dieu de toute sainteté, exige une pureté liliale chez ses élus. Il ne les pourrait admettre en son intimité, Lui qui se proclame doux et humble de cœur, si elles n'offraient aussi l'aspect modeste de la violette. Pourtant il en est que son amour prédestine plus spécialement à une vie cachée, à une immolation obscure comme le fut la majeure partie de son existence ici-bas. Voilées aux regards du monde et cependant fécondes pour le monde, oubliées de lui et pourtant jamais oubliées de son salut, elles demeurent cachées en Dieu avec le Christ, et abritées dans le secret de sa face, comme la violette à l'ombre des bois; et leur double parfum de prière et d'immolation monte vers le ciel et embaume la terre qui les ignore.

Telle est surtout le lot des vierges cloîtrées et en particulier des sœurs converses; telle fut la vie de la Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, depuis son entrée au

Carmel jusqu'à son départ pour la France. C'est alors surtout que la couronne de pénitente commença à se superposer pour elle à la couronne de vierge, non que le souffle du mal eût jamais terni en son cœur le lis de la pureté, non qu'elle eût aucune infidélité à pleurer; mais, pour pénétrer dans l'intimité du saint des saints, il convient d'obéir à l'invitation du Psalmiste : « Que celui qui est saint se sanctifie encore et que celui qui est juste se justifie encore. » (1) Disons-le aussi, ce n'est pas pour elle seule que l'épouse du Rédempteur est pénitente.

Une vision, datant des premières années de sa vie religieuse, peut nous donner une idée de cette purification progressive qu'est une sainteté toujours croissante, purification qui ne se borne pas à effacer les taches, mais qui donne peu à peu au lustre ce qui manque à la splendeur de son éclat. En une nuit lumineuse, la vierge voit en songe l'Époux se montrer à elle en qualité de juge; juge Il l'est toujours, non seulement à l'heure suprême où Il décide sans appel sur l'admission de l'âme à la claire vision ou sur son rejet, mais toutes les fois qu'Il prononce sur son aptitude à entrer plus profondément dans son intimité ici-bas. Or, appelée à pénétrer avant dans cette intimité, Anne devait subir d'une manière intensive les rigueurs du creuset. Et la voilà qui fait l'expérience du Purgatoire au point d'en pouvoir donner, sans littérature, une description émouvante et plus sereine, plus vraie par là, que les conceptions du génie tourmenté du Dante.

C'était un fleuve et non un abîme d'où l'on ne sort

(1) Qui justus est justificetur adhuc. Apoc. xxii, 11.



plus; le fleuve passe et coule comme le temps de l'expiation qui conduit l'âme à l'océan de l'éternité bienheureuse; mais au lieu d'eau, le courant purificateur roulait des flots embrasés de flammes torturantes.... Les taches des âmes pécheresses doivent être lavées, non par l'eau doucement purifiante, mais par l'action corrosive et douloureuse du feu; d'ailleurs le feu, c'est l'amour jaloux qui ne pardonne rien dans l'être aimé.... Toutes les âmes n'étaient pas également plongées dans l'onde brûlante; Anne n'y baignait que jusqu'à la ceinture; son regard pouvait s'élever vers le ciel, son cœur était libre. Quelques démons rôdaient sur le rivage du fleuve mais ils n'avaient rien à faire. Leur flamme à eux s'alimente à la souillure et ne l'enlève pas; tout au plus firent-ils quelques menaces sans effet, en agitant leurs crocs inutiles, exhalant par ces bravades leur rage impuissante contre les âmes à jamais à l'abri de leurs pernicieuses tentatives; encore les anges les eurent-ils vite mis en fuite.

— « Souffrez-vous beaucoup du feu, » interrogea l'ange gardien de la vierge? — « Oui, dit-elle, mais je ne m'en soucie pas, espérant voir bientôt Dieu. » Voilà la souffrance sentie mais surmontée, (1) submergée en quelque sorte par une suprême espérance qui envisage moins encore la délivrance du mal que l'union au souverain Bien. Anne croyait presque le toucher quand le réveil la rendit, un peu déçue, aux vulgarités de la vie; mais cette vie d'immolation volontaire dans le feu de l'amour devait la con-

(1) \* Tu verras, dit Virgile à Dante, ceux qui sont contents dans les flammes parce qu'ils espèrent un jour monter parmi les esprits bienheureux. »

duire pure et toute resplendissante au Dieu tant désiré, sans avoir à passer par les délais de la flamme expiatoire. En effet, au Carmel, l'existence doit être un purgatoire où le cœur, détaché de tout le créé, aspire uniquement à Dieu et bénit la souffrance qui le rapproche de l'objet de ses désirs.

Qu'on ne l'oublie pas : la Terre promise n'est nullement le Paradis terrestre; pour y entrer, il a fallu combattre; pour y demeurer, il faut combattre encore. Rien n'est plus grand ici-bas que la retraite dans le secret de la face de Dieu; (1) mais cette face divine est sanglante et défigurée; sous cette humiliation se cachent des secrets de gloire et de bonheur; pas moins n'est vrai que ces secrets restent très obscurs pour les sens et même souvent pour la partie inférieure de l'âme. La nouvelle épouse en fit bientôt l'expérience; le Christ n'était plus le fiancé qui tâche d'agréer, mais l'époux qui initie l'épouse à sa vie intime et à ses labeurs. Anne devait être crucifiée avec Jésus pour être rédemptrice avec lui. Le noviciat se passa dans la privation des consolations sensibles, et Anne ne put s'empêcher d'en faire d'amoureux reproches à l'Époux, reproches tempérés cependant par l'expression d'un bon sens et d'une foi qui, malgré les apparences contraires, ne doutent jamais de la Sagesse éternelle. « Si je ne connaissais pas votre sage conduite, s'écriait-elle, je croirais que vous m'avez trompée... » Certes, elle était sage, la divine conduite; Anne le vit après l'avoir cru sans le voir.

(1) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ. Ps. xxx, 21.

Dans un ermitage où se trouvait une image de Jésus lié à la colonne, la vierge affligée était allée se consoler, selon le conseil de sainte Térése (1), près de l'Époux souffrant et bien s'en trouva-t-elle. La réalité remplaça l'image : Jésus attaché à la croix se montra à l'épouse qui profita de l'entrevue pour solliciter une confiance. Jésus expirant avait crié : *Sitio*; sans doute, et Anne donna à entendre qu'Il n'a pas dit le contraire; le Verbe fait chair, épuisé de sang, brûlé de fièvre a senti, selon le cours de la nature, le tourment de la soif s'ajouter à ses autres tourments. Mais l'instinct de sa foi lui disait, que toutes les paroles d'un Homme-Dieu ont une portée dépassant de beaucoup les limites du sens littéral. Saintement curieuse, elle interrogea donc et l'Époux répondit : « J'ai eu soif du salut des âmes, il faut qu'à l'avenir tu y réfléchisses et que tu marches par une autre voie. » C'était toute une révélation. On demeure abîmé dans une sorte de stupeur... et les expressions manquent à la pensée de la possibilité de la soif, c'est-à-dire d'une indigence douloureuse en Celui qui est le souverain bien et possède la plénitude de l'être et de la félicité... mais sa Croix explique le mystère, Il a soif des âmes rachetées à si haut prix et libres cependant de se refuser à Lui..... Anne avait compris : l'heure n'était plus aux tendresses et aux consolations sensibles de son enfance; elle avait à monter à l'autel sanglant du Dieu qui avait réjoui sa jeunesse. (2)

(1) Voir Chemin de perfection. 26.

(2) *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam. Ps. XLII, 4.*

En même temps les vertus lui furent montrées dans l'état le plus parfait; éblouissante apparut à ses yeux cette parure des âmes qui fera leur beauté dans l'éternité. Anne avait le premier des maîtres : l'éternelle Vérité venait de lui en apprendre plus que toute une bibliothèque de spiritualité, (1) et la leçon divine faisait d'une pierre deux coups; l'écolière, à jamais préservée de cette sainteté de dévote si facilement contente d'elle-même, était obligée de se voir, non sans confusion, fort loin de l'idéal et, non point découragée mais au contraire piquée, comme une vaillante qu'elle était, d'une sainte émulation pour l'atteindre. Or, pour compléter l'instruction, il lui fut enseigné que ces vertus ne s'acquièrent que par la croix, ce qui n'était pas fait pour intimider un caractère de sa trempe. Remarquons-le en passant : ces lumières qui humilient ne peuvent venir de l'esprit superbe déguisé en ange de lumière.

Désormais la double soif du Christ se rendit contagieuse au cœur de son épouse, la soif du salut des âmes et la soif de la perfection de ses privilégiées; car, si le Sauveur veut le salut de tous, il est des cœurs à qui Il demande une beauté plus accomplie. Anne était de ce nombre et elle comprit qu'au zèle de l'apostolat devait se joindre celui de sa propre perfection.

(1) On peut voir dans les œuvres de sainte Térèse, l'incommensurable supériorité des connaissances communiquées directement par Dieu, en moins d'un instant, sur celles qu'on acquiert par de longues et laborieuses réflexions ou par la lecture. Saint Jean de la Croix exprime plusieurs fois cette même doctrine en termes différents.

## L'ÂME D'ORAISON

Avec la fermeté de sa foi et la rectitude de son jugement, la novice dans les voies de Dieu ne s'était pas en vain confiée à la sage conduite du Seigneur; malgré l'obscurité de la tempête, rien à craindre avec un tel pilote. Saint Jean de la Croix consacre bien des pages à démontrer les avantages que l'âme reçoit de la terrible nuit obscure; car elle sort de ce creuset plus dégagée d'elle-même, plus épurée et apte à une oraison moins suave peut-être, mais certainement plus substantielle et plus haute. (1) Ainsi en fut-il de l'épouse du Christ; son âme entra dans une intimité plus profonde avec le Bien-Aimé. « Mon cœur, dit-elle, était toujours en Dieu et Dieu était partout en mon cœur »; et qu'on ne voie pas ici une simple redondance, une manière de dire deux fois la même chose; Dieu était dans son cœur, Il faisait donc sentir sa présence à sa bien-aimée et de ses grâces Il la comblait; mais aussi son cœur était en Dieu, c'est-à-dire attentif à cette divine présence, fidèle à ces grâces de choix et par conséquent désoccupé de lui-même et des bagatelles de la terre.

(1) Nuit obscure, 1, 12 et 13.

De là cette paix céleste que saint Jean de la Croix nous peint si bien, par la gracieuse comparaison de la tranquille colombe portant en son bec le rameau du pacifique olivier. (1) Le souffle qui faisait vibrer la harpe du Roi-prophète, l'ancien berger devenu roi et favori du Roi des rois, semble animer la plume de la bergère devenue l'épouse d'un Dieu, quand elle veut exprimer la paix et l'imperturbable calme de son cœur étroitement uni au Bien-Aimé; elle est une personne « retirée dans une forteresse et par conséquent à l'abri des commotions de la tempête, » (2) « un arbre planté sur le bord des eaux et capable de braver tous les orages. » (3) Les vents furieux pouvaient faire rage; le Fort par excellence était son appui; de là, dans sa force, cette sérénité exempte de surexcitation.

La bien-aimée du Seigneur avoue qu'il lui serait impossible de raconter en détail toutes les faveurs reçues; mais c'est bien les résumer que de dire que le Seigneur lui « était toujours présent et agissait familièrement à son égard, » et qu'elle jouissait d'un tel silence intérieur qu'il lui semblait être seule dans le monastère. Sa forteresse n'était-elle pas un nid d'aigle? Les petites nouvelles, les petits événements, les petits soucis de couvent ne savaient pas lui parvenir. Là-haut on a d'autres occupations, et si la Bienheureuse n'a pas tout dit, du moins ce qu'elle a relaté nous prouve qu'à l'exemple de Moïse sur le Sinaï et d'Élie

(1) Voir Cantique spirituel. xxxiv, 3.

(2) Sonuerunt et turbatae sunt aquae. Ps. xlv, 4.

(3) Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum. Ps. i, 3.

sur le mont Carmel, son âme a été jusqu'aux frontières de la claire vision.

En effet, un jour pendant l'oraison, la Sainte Trinité lui apparut avec son éternité, et si pleine de gloire qu'il était impossible de l'exprimer; la vision ne dura que l'espace d'un clin d'œil, mais « c'était au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir. » Saint Paul ne sut pas dire plus ni mieux; il s'agit de ce que l'œil humain n'a pas vu; les mots manquent, le langage humain n'en a pas pour rendre l'infini; se taire en pareil cas est la plus expressive des louanges. (1)

A l'heure du danger les trois personnes de la Sainte Trinité s'étaient montrées sous la forme de trois hommes vêtus de blanc; cette couleur pure et immaculée exprimait la simplicité lumineuse de l'unité divine. Cette forme sensible convenait pour manifester la condescendance de Dieu s'inclinant vers un être humain et l'assistant dans ses besoins; mais quand Dieu soulève cet être au-dessus des luttes et des nécessités de la vie terrestre, oh! alors, plus de formes sensibles; c'est comme l'Inexprimable qu'Il se manifeste,

Le psalmiste ne se lasse pas de rappeler le mystère dont le Seigneur est enveloppé : le Dieu d'Israël est un Dieu caché, une obscure nuée l'environne... (2) ce voile sera levé dans l'éternité bienheureuse; mais, ici-bas, c'est déjà une grâce d'être admis en présence du voile et

(1) *Silentium tibi laus.* Traduction d'après l'hébreu du v. 2 du Ps. LXIV. — Habacuc, II, 20, et Zacharie, II, 13.

(2) *Vere tu es Deus absconditus.* Isaïe, XLV, 15. *Nubes et caligo in circuitu ejus.* Ps. xcvi, 2.

d'entrevoir le nuage sombre qui cache la divinité, sombre non parce qu'il est ténébreux en lui-même, mais parce qu'il aveugle, à force de l'éblouir, le regard de l'entendement humain (1).

N'est-ce pas déjà une grande connaissance que de comprendre à quel point Dieu est au-dessus de toute connaissance? Cette lumière fut accordée à la Bienheureuse. « L'essence divine se montra à son âme, sans nom et sans figure; il ne se peut qu'on se l'explique ou qu'on la médite comme elle est en soi-même; je ne pourrais mieux la représenter que sous la figure d'un sombre nuage, impénétrable à nos esprits; l'esprit est étonné qu'en si peu de temps l'on puisse connaître des merveilles aussi surprenantes. » Métaphysicienne sans connaître même le nom de la métaphysique, la vierge unit la précision d'un philosophe à la haute poésie des voyants bibliques.

Le Dieu qui se révélait si grand à son humble épouse, ne se montrait pas moins accessible et tendre. Un jour que la Bienheureuse travaillait près du tour, Jésus, sans attendre l'heure de l'oraison, se montra sous la forme de son humanité sainte, « arrivant par derrière à petit bruit comme un tendre époux qui, par forme de caresses, voudrait surprendre son épouse. » Il approcha, lui mit la main sur le cœur et lui fit une blessure d'amour si profonde qu'un gémissement lui échappa; « d'ailleurs, dit-elle, Jésus était si admirablement beau, qu'Il eût charmé

(1) Voir à ce sujet la doctrine de saint Jean de la Croix, surtout les ch. 8 et 9 du 2<sup>e</sup> livre de la Montée du Carmel.



tous les cœurs et Il charma le mien au point qu'il paraissait à chaque moment vouloir sortir du corps. » Le cœur, objet de ces tendresses, resta blessé sans retour; la main du Tout-Puissant l'avait touché et le feu allumé par le contact de l'amour éternel était trop intense, quoique délicieux, pour l'étroite capacité d'un cœur encore soumis aux lois de la mortalité, et par conséquent trop faible pour soutenir la violence même de ces délices. (1) Qu'elle en gémit, tout en étant ravie, rien d'étonnant; car celui qui lui avait montré sa divinité sous le symbole d'un sombre nuage, se révélait à ses yeux sous l'aspect ravissant mais accessible du plus beau des enfants des hommes. (2) Sous la pression d'un feu véhément, le cœur soulevé éclatait dans la prison de la poitrine et semblait prêt à en franchir d'un bond l'enceinte. Ce frêle organe serait malade à moins; de là un état morbide dont l'amante éperdue se mettait peu en peine; car son mal n'était autre que ce cautère agréable, cette plaie délicieuse, si bien décrite par saint Jean de la Croix, un blessé du même genre : « C'est, dit-il, la nature de cette divine maladie, que celui qui est le plus blessé est le plus sain. O heureuse plaie ! puisque la même main qui te fait te guérit. » (3)

(1) Jusque dans sa vieillesse, il lui fallut user de nourriture rafraîchissante, et appliquer des linges mouillés sur sa poitrine pour tempérer les ardeurs du divin amour; la saignée fut parfois nécessaire, et le feu sacré allumait en elle une telle soif qu'elle avait peine à demeurer à jeun pour communier.

(2) *Speciosus forma præ filiis hominum. Ps. XLIV, 3.*

(3) Ste Tèrese, au ch. 29, de sa Vie, décrit admirablement le mélange de délices et de tortures causé par les blessures du divin amour. — Job exprime aussi la mystérieuse douleur causée par le contact de la main divine : *Manus Domini tetigit me. Job. XIX, 21.*

Et la malade d'amour comparait son état à celui d'un grand mangeur qui voudrait se régaler à l'aise d'un mets à son goût, tout en sachant que cette satisfaction lui pourrait donner la mort : « Plus on l'empêche d'y goûter, plus il s'y sent porté. »

Ceci est un fait d'expérience et l'intelligente observatrice, pour dépeindre les délices et l'attrait du martyre de l'amour, ne pouvait trouver une plus vivante image que cette passion poussée jusqu'au sacrifice de la vie, cette attraction irrésistible jusqu'à la folie et cependant pour quel vil objet ! On finit par consulter les médecins qui, faute de comprendre la thérapeutique à la mode de saint Jean de la Croix, (1) voulurent appliquer à la maladie surnaturelle des remèdes naturels ; parfait contresens, à vrai dire ; aussi médecins et médecines ne firent qu'empirer le mal jusqu'au jour où sainte Térèse, spécialiste en mal d'amour divin, remit la malade sur pied par un miracle. Mieux avisés, les praticiens d'Anvers qui la soignèrent dans sa vieillesse, constatèrent chez leur sainte cliente une maladie du divin amour qui n'était pas de leur compétence.

Le cœur blessé de l'amante était donc tout au Bien-Aimé, qui de son côté ne la délaissait pas, et nous aurons l'occasion de le voir tour à tour l'assistant dans ses offices, la reprenant de ses fautes et la consolant dans ses peines, comme ferait l'époux le plus intelligemment dévoué et le maître le plus sage ; les plus délicates attentions de l'amitié

(1) La maladie d'amour ne se guérit que par la présence et la figure de l'être aimé. Cant. spir. 11.

n'étaient pas oubliées. Quand elle éprouvait, sans en rien dire à personne, quelque petit désir de malade, oranges et confitures arrivaient à point sans qu'on sût comment. « Dieu, disait-elle, à ce sujet, prend soin lui-même des âmes qui espèrent en Lui. Oh! qu'il est avantageux de se priver de quelques bagatelles pour son amour; Il paie au double. » Ces paroles sont à méditer; car si, aux jérémiades et à l'exigence irritée, ou même aux préoccupations et aux calculs humains, on substituait l'abandon et la confiance en Celui qui peut tout, on aurait plus d'une agréable surprise.

Le divin Époux qui entourait ainsi sa bien-aimée, ne pouvait manquer de lui donner cette marque d'intimité plus profonde et plus intime peut-être que les cadeaux et les prévenances, que sont les confidences des douleurs; car Il se montra plus d'une fois, à celle qui savait le comprendre, sous la forme de l'Ecce Homo. Elle n'était pas de celles qui ne se soucient que de recevoir et de se faire consoler; elle savait donner du sien et s'approprier les peines du Bien-aimé, et il sera intéressant d'étudier à fond, dans l'illumination d'une sublime Pentecôte, l'âme de la Bienheureuse compatiente et amante du Dieu crucifié.

Rien d'étonnant si la prière de cette contemplative avait une efficacité rappelant celle de son père saint Élie, le contemplatif par excellence. Sur l'ordre de son confesseur, elle demanda et obtint de Dieu la cessation d'une sécheresse qui désolait le pays; ce qui prouve que, même dans les affaires temporelles, les contemplatifs sont plus utiles que ne pense le monde. Il faisait bon aussi de lui confier ses peines intérieures. Telle religieuse avait l'âme

si brouillée que le confesseur n'y pouvait rien démêler : bien inspiré fut-on de s'adresser à celle qui possédait les bonnes grâces de Celui pour qui tout est clair. (1) Jésus mit le doigt sur la plaie ; tout le mal venait d'une omission à réparer dans les confessions passées. On profita d'un avis venu de si haut, et bientôt l'âme purifiée fut montrée à la Bienheureuse sous la forme d'un cristal transparent, traversé seulement par quelques minces filets ; son confesseur dut lui expliquer le sens de ces filets, qui signifiaient les passions et les inclinations moins pures de l'âme ; cela prouve que les âmes, même les plus favorisées des lumières surnaturelles, doivent parfois recourir aux clartés de la sainte obéissance et s'instruire près de leurs guides spirituels. (2) — Une autre sœur, également affligée, pria la Bienheureuse de la recommander à sainte Térèse alors en possession de la gloire ; sainte Térèse vint porter elle-même l'assurance de la délivrance et, le diable, sous la forme d'un chien noir, sortit du corps de sa victime désormais affranchie de toute inquiétude.

Les intérêts de son monastère, comme ceux de l'ordre et de la patrie, ne pouvaient être indifférents au grand cœur de la Bienheureuse, et son divin Époux la mettait au courant des affaires, mais au point de vue uniquement réel. Car tandis que les hommes se démènent pour arranger et trop souvent pour déranger les affaires d'ici-bas,

(1) *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* Hebr. iv, 13.

(2) Voir dans la *Montée du Carmel* (L. II, 22) comment les âmes, les plus favorisées de communications spirituelles, doivent néanmoins consulter leurs guides spirituels ; car il est rare que Dieu leur fasse connaître directement tout ce qui est nécessaire pour tirer bon parti de ces lumières surnaturelles.

elles sont traitées en haut lieu par la Sagesse éternelle, à la demande parfois de ses saints. Ainsi de grands troubles agitaient l'ordre, et les pêcheurs en eau trouble couraient sur les murs du couvent d'Avila avec un empressement significatif; mais quatre adversaires plus forts qu'eux survinrent qui mirent à néant leurs beaux projets. Revêtus de l'armure puissante de riches ornements sacerdotaux, saint Joseph, saint Jean l'Évangéliste, saint Jacques et saint Barthélemy les mirent en déroute; et, armé d'un sceptre d'or, saint Jean qui n'était pas le moins puissant des alliés, chassa par une forte aspersion d'eau bénite la cohue infernale. La victoire fut complète, le monastère d'Avila tint bon contre tous les assauts.

Plus douce était la vision du chapitre provincial réuni à Valladolid. La Bienheureuse aperçut dans une nuée lumineuse, le saint prophète Élie étendant son manteau sur ses fils assemblés, comme sur autant de nouveaux Élisées. « Il agit, dit-elle, en véritable père »; on ne pouvait mieux exprimer l'action surnaturelle qui éclairait et guidait dans la paix et l'amour. Aussi le Père provincial résuma-t-il tout le résultat du chapitre en cette, parole qui vaut un long rapport : « En vérité Dieu y a présidé. » « Ce fut, disaient les témoins, un vrai chapitre du ciel. »

Hélas ! les confidences de Celui qui est la Justice éternelle étaient parfois terribles; ce n'est pas en vain qu'Il faisait dire aux faux prophètes, par ses voyants : « Vous avez dit : Le Seigneur a parlé alors qu'il n'en est rien. » (1)

(1) Dicitis : Ait Dominus cum non sim locutus. Ez. XIII, 7.

C'est ainsi que l'Espagne reçut une bonne leçon; elle pourrait servir d'exemple, à l'appui des sages conseils de saint Jean de la Croix, sur la prudence à garder touchant de prétendues grâces extraordinaires (Montée du Carmel L. III 27 et suiv.) Trop souvent le roi et la cour avaient cru à la sainteté et aux révélations d'une religieuse trompée par le diable déguisé en ange de lumière, lequel, par une rouée tactique, inspirait dans le même sens plusieurs admiratrices de sa cabotine. Le mélodrame eut plein succès; sur les conseils de la soi-disant voyante, on arme une flotte pour attaquer l'hérétique Albion; la voyante bénit dramatiquement les vaisseaux et on part voiles déployées. Bientôt après une dévote s'écrie en pleine église : « Victoire, victoire, quel triomphe ! » (1)

Entretiens l'humble amie du Seigneur contemplait un autre tableau, le vrai. Un vent impétueux renversait tout et soulevait des tourbillons de poussière : tout le monde en était aveuglé, excepté quelques gens résolus qui s'appuyaient contre les arbres; ceux-là étaient les esprits sensés « suspendant leur jugement et attendant celui de Dieu. » Il fut terrible.... la poussière de l'exaltation soulevée par le cyclone infernal remplit l'air mais tombe vite, et alors la réalité apparaît. Dans le ciel, la Bienheureuse vit le Seigneur tenant en main un calice couvert d'un

(1) *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta.... viderunt tibi assumptiones falsas. Thren. II. 14.*

L'histoire a enregistré le désastre de l'« Invincible Armada » équipée par Philippe II en 1588 contre l'Angleterre, pour « venger la mort de Marie Stuart et les persécutions de la reine Élisabeth contre les catholiques, » en réalité dans un but politique : les catholiques anglais ne s'y méprirent pas.

voile noir avec des instruments de châtement aux quatre coins... C'est que le Saint Sacrement, exposé pour la circonstance sur les conseils de la fausse voyante, n'avait pas été honoré avec le respect voulu; probablement avait-on plus pensé à la victoire promise qu'au Dieu qui seul la donne. Pour adoucir la vision de deuil et de menace, la Sainte Vierge demandait grâce : « Vos vœux sont exaucés, Dieu a apaisé son courroux, » dit la Mère de miséricorde, messagère de paix, comme plus tard à Pontmain; mais hélas! dans les deux cas de terribles désastres avaient précédé le pardon promis. Pendant qu'on criait victoire, Jésus crucifié dit à sa confidente avec la sublime ironie biblique : « Voilà quelle est la victoire. » Et, détachant son bras de la Croix, Il tirait de la mer les cadavres de quelques-unes des victimes,... car la flotte était détruite par une tempête effroyable et l'équipage presque entier avait péri. Longtemps la confidente des vengeances divines conserva une douloureuse impression de cette terrifiante vision, sans laisser pourtant d'en tirer une sage conclusion, que « Dieu était mécontent, qu'à la persuasion de cette fille, on eut entrepris une affaire de si grosse conséquence. » Son importance exigeait un examen attentif et sérieux et non un emballement.

Est-il surprenant qu'une âme favorisée de grâces à la fois si hautes et si vraies excitât la jalousie rageuse du mauvais? Les défaites jadis essuyées lui avaient laissé un irritant souvenir; mais les attaques subséquentes ne devaient pas tourner davantage à son honneur. Jadis son ennemie avait triomphé, mais non sans quelque peur; à présent plus de crainte dans l'âme aguerrie; les soldats de Satan

sont appréciés à leur juste valeur et qualifiés en conséquence; ce sont des « mouches, » les voilà peints : bruit, importunités agaçantes, mais sans résultat sérieux.

Un matin, pour lui préparer un réveil désagréable, ils envahissent la cellule de la Bienheureuse. C'était un spectacle déplaisant que celui de ces êtres qui n'avaient qu'une grosse tête pour concevoir des méchancetés et des pattes difformes pour les exécuter (1); point de place pour un cœur, et c'est à tort qu'on a blâmé les portraits grotesques du démon, car ils sont faits d'après nature; ils sont les esprits du mal, ces anges déchus; ils ne sont donc plus que laideur discordante et disproportionnée; l'harmonie et l'ordre sont perdus pour eux avec la beauté et, n'en déplaît à leur vanité, leur adversaire eut bien sujet de rire et de s'égayer aux dépens de leur sottise et surtout de leur débandade. Car ce fut à ceux qui voulaient faire peur d'avoir peur; (2) leur antagoniste n'eut pas plus tôt levé la tête que, pris de panique, ils se sauvèrent dans un trou en se bousculant à qui fuirait le plus vite.

Le succès fut pareil, à l'exception seulement qu'au lieu de rire, la vaillante se fâcha quand le diable sous la forme d'un vilain matou sauta sur sa lanterne et l'éteignit. Le malappris, n'était l'obscurité, l'aurait reçue à la tête; car dans un temps où l'on n'avait pas d'allumettes, l'aventure

(1) On peut constater combien grande est la ressemblance entre les démons qui se montrèrent à la Bienheureuse et les diables conçus par l'imagination de Dante.

(2) *Paveant illi et non paveam ego.* Jérémie, XVII, 18.



était fâcheuse, et l'on n'est pas obligé d'être patient avec le diable.

Or, il fallait commencer une fondation à Burgos. (1) Il s'agissait d'abord de trouver une maison; on chercha longtemps sans rien découvrir, sinon, à la fin, une habitation à bon marché, il est vrai, mais pour cause. Le bon marché, dit-on, est cher. Or, il fallait être l'intrépide Tèreze pour acquérir, même à vil prix, une maison où le diable avait élu domicile et se croyait chez lui. D'horribles choses s'étaient passées à l'abri de ses murs, et l'on se tenait à distance du mystérieux théâtre d'un affreux drame. Il est des hommes qui affronteraient la mitraille et qui n'oseraient affronter les indicibles terreurs d'un lieu hanté; la foi seule affermit la faiblesse humaine contre la force mal-faisante de ses pires ennemis. Des bruits, que les oreilles ne sont pas faites pour entendre, troublaient le morne silence de la vaste maison déserte; d'effroyables spectres la parcouraient; des apparitions y circulaient comme les yeux des habitants de la terre ne sont pas accoutumés à en voir.

C'est que là s'était passé un crime surpassant en horreur l'horreur même de ces visions. Un riche, un de ces riches que Dieu maudit, (2) s'était voué en ce lieu à l'éternelle géhenne; mort en refusant, avec la confession, le pardon de ses fautes, tournant le dos au Dieu de miséricorde qui aurait voulu laver les souillures et les turpitudes de sa conscience fangeuse, il avait été enseveli dans les enfers par les démons. Il eût pu dire : « L'enfer est

(1) Dernier Carmel fondé par sainte Tèreze en 1582.

(2) *Vae vobis divitibus.* Luc, vi, 24.

ma maison » (1); et, chose atroce, on n'avait pas eu besoin de refuser à sa dépouille maudite la sépulture en terre sainte : les démons, ses propriétaires, l'avaient emportée. On comprend qu'ils aimaient, comme les assassins, à fréquenter le lieu où ils avaient à ce point assassiné une âme. Térèse et ses filles avaient des cœurs de soldats, mais de soldats du Tout-Puissant; elles s'installèrent sans tenir compte des horribles locataires qui les tracassaient à cœur joie sans parvenir à les intimider; comme toujours force bruit et peu de besogne; un fracas à tout casser et quand on allait voir le résultat, on ne trouvait rien.

Un soir, la sainte qui avait besoin de lumière, pria sa digne aide d'en aller chercher à la cuisine, si elle n'avait pas peur, car toutes les sœurs dormaient; mais Dieu et ses anges étaient attentifs à la prière d'Anne; sans peur, elle traversa à tâtons les ténèbres de la triste maison que noircissait encore le voisinage mystérieux des esprits des ténèbres. Sans sourciller, elle accomplissait le manège primitif de remuer les cendres du foyer pour trouver quelque étincelle, quand, à la première lueur, le diable, sous la forme d'un mâtin, s'échappa sottement de la cheminée, fuyant et craignant l'épouse du Christ qui ne le craignait pas.

Toutefois cette cohabitation infernale ne pouvait durer; le Saint Sacrement fut exposé et cette canaille damnée (2) dut battre en retraite devant son éternel vainqueur; la succursale d'enfer était désormais changée en un vestibule du ciel.

(1) *Infernus domus mea est. Job, xvii, 13.*

(2) Ce mot naïvement expressif est tiré de l'antique traduction de la vie de la Bienheureuse par un solitaire.

En terminant ce qui concerne l'éminente oraison de la Bienheureuse, il est bon de remarquer que cette oraison déplaisait particulièrement à l'ennemi et pour cause. Un jour, en particulier, à sa prieure qui aurait voulu la soulager dans un moment d'excessive fatigue, elle demanda un peu de solitude, sûre d'y trouver Celui qui est l'éternel repos. Son attente fut si bien comblée, que le diable agacé vint faire mille singeries et s'écria : « Maudite soit la personne qui t'a procuré tant de faveurs. » Quelle bénédiction qu'une telle malédiction ! Puissent les supérieurs la mériter souvent en favorisant l'attrait de leurs inférieurs pour l'oraison. Mais l'Époux n'entend pas qu'on trouble le repos de sa bien-aimée : « Ne la trouble pas, dit-il, elle a besoin de ce délassement d'esprit et de ces onctions intérieures. »



## LA PIÉTÉ DE LA CONTEMPLATIVE

Les sublimes envolées de la contemplation n'empêchaient pas la voyante, revenue à elle-même, de se livrer aux plus simples pratiques de la piété que l'orgueil et non l'union à Dieu fait seul dédaigner. Celle qui sortait de l'entretien avec le Très-Haut, le visage lumineux comme un nouveau Moïse, au point que les rides de la vieillesse s'effaçaient momentanément sur ses traits rajeunis, celle qui disait à Notre-Seigneur avec une humble simplicité : « Quoiqu'il s'en faille que je sois un saint Paul, si est-ce que j'ai vu comme lui des secrets au-dessus de la portée de mon esprit, » ne dédaignait pas la méditation ; elle ne la considérait pas comme au-dessous d'elle ; à son gré, c'étaient les communications divines qui étaient au-dessus d'elle. Quand Dieu se taisait, humblement elle cherchait force et consolation dans la méditation ; ceci ressort clairement d'un passage où elle parle d'un temps d'épreuves intérieures : « J'eusse été consolée dans ma peine, si j'avais su méditer selon ma coutume ». Le divin Maître ne l'avait-Il pas instruite à ce sujet par cette agréable parabole : « Tu es comme ceux qui séparent les grains d'avec les épis ; la méditation de mes mystères étant plus utile à l'âme que les contemplations les plus élevées. »

Certes, les mystères de la vie de Celui qui est notre modèle sont si admirables, que, dès le premier abord, ils nous apparaissent avec l'opulent éclat d'une moisson d'épis dorés; mais pour tirer profit du froment, un travail s'impose autre que de regarder; il s'agit de sortir le grain substantiel de son enveloppe de paille; or ainsi fait l'âme qui approfondit le sens intime des paroles et des actes du Verbe Incarné pour s'en nourrir et vivre de sa vie. (1)

Rien donc qui sente l'oisiveté spirituelle en la vraie contemplative; tout est réglé pour s'occuper saintement quand le Maître ne l'enlève pas au-dessus d'elle-même. Comme les plus humbles chrétiens, désireuse de s'unir à Dieu par de simples moyens, Anne assignait une dévotion spéciale à chacun des jours de la semaine; si c'était simple, c'était haut et large.

Le jour du Seigneur était pour elle une anticipation de l'éternel sabbat; car, selon l'esprit de la sainte liturgie, la contemplative le consacrait à l'adoration de la Sainte Trinité qui fait l'occupation et le bonheur des élus dans la patrie; au jour consacré aux grandeurs de Dieu, la prière pour ses plus hauts représentants, le pape et les princes chrétiens. Elle est fille de l'Église et n'oublie pas les affaires de l'État: pour les princes elle demande l'affermissement dans la foi et le zèle pour sa défense. Voilà de la bonne politique; si toutes les majestés avaient été très chrétiennes et très catholiques d'effet comme de nom, plus d'une révolution eût été épargnée.

Les jours de la semaine destinés au travail exigent

(1) Voir, à ce sujet, les sages explications de sainte Térése. Vie, 18.

qu'on redescende mais en bonne compagnie. C'est Jésus, le Fils de Dieu descendu sur terre qui est honoré le lundi dans son Incarnation et son voyage en Égypte; et la pensée du divin Exilé conduit cette âme réfléchie, par une émouvante association d'idées, au souvenir des exilés de l'au-delà qui soupirent en Purgatoire après la patrie céleste. Sa charité n'oublie pas non plus le prochain d'ici-bas, ce prochain pour qui Jésus s'est incarné, et la voilà disposée à tout faire, même au prix de sa vie, pour son salut.

Le mardi est consacré à adorer l'Esprit-Saint; remarquons-le : la Bienheureuse ne se borne pas à L'invoquer, ce que la dévotion intéressée fait encore fréquemment, mais elle adore, ce que la susdite dévotion oublie facilement. Formée à l'école de sainte Térèse, elle n'a garde d'oublier les prédicateurs de la parole de Dieu, et c'est au Saint-Esprit qu'elle demande en leur faveur cette intime Pentecôte qui fait les vrais apôtres; une langue de feu et un cœur pénétré d'amour, voilà ce qu'elle sollicite pour eux avec sa vraie intelligence de l'éloquence chrétienne. Toujours pratique, elle comprend l'important devoir de ne pas s'opposer aux mouvements de l'Esprit, et, par conséquent, d'écarter les obstacles, les passions et la volonté propre.

Le mercredi, c'est Jésus qui de nouveau attire ses regards : toutes ses pensées sont concentrées sur la vie cachée « d'un Dieu qui supporta pendant trente-trois ans le mépris de sa divine personne. » Cette grande âme est assez initiée aux mystères infinis de la divinité, pour comprendre l'abaissement d'une « telle majesté demeurant

inconnue au milieu des hommes. » Et elle prie, en joignant à sa prière l'offrande de ses souffrances, pour les captifs et pour les agonisants. Cachée et puissante avec le Dieu caché et puissant, elle s'occupe sans bruit à régler des éternités.

Le jeudi, le souvenir de l'Eucharistie se présente tout naturellement à un esprit surnaturel; et l'amour que Jésus nous témoigne en instituant l'Eucharistie pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles (1), l'émeut et lui inspire la demande d'une foi de plus en plus vive. Comme le grand docteur (2), l'humble fille, parce qu'elle croyait, sentait le besoin de croire plus fortement. Et son désir s'exacerbait de recevoir tous les jours, jusqu'à la fin, Celui qui voulait rester avec elle. Puis, toujours aussi avertie qu'ardente en son amour, elle voit en l'Eucharistie le « Sacrement de notre perfection. » Ne perfectionne-t-il pas en nous l'œuvre sanctifiante de tous les sacrements, en nous unissant à l'infiniment Parfait? Et elle tire la conclusion pratique, qu'il faut, au jour à Lui consacré, prier le Seigneur de rétablir les religieux voués par état à la perfection, dans leur ferveur primitive.

Le vendredi, la mémoire de la Passion s'impose, et l'amante du Crucifié jette un double et profond regard sur son Époux sanglant, considérant à la fois « et l'horreur de ses peines et la perfection des vertus qu'il pratiqua dans les souffrances. » Ce n'est pas une fille

(1) Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. Math. xxviii, 20.

(2) St Thomas d'Aquin a dit au Dieu caché dans l'Hostie : Fac me tibi semper magis credere.

de Sion qui se borne à pleurer le long de la Via crucis (1); c'est une Véronique en qui s'impriment les traits du divin Modèle; car de toutes ses forces elle tâche de l'imiter. Et nul jour ne peut être mieux choisi pour demander le salut des hérétiques, des pécheurs et des infidèles que celui de la Rédemption; ainsi nous invite à faire l'Église au jour du grand vendredi, ainsi faisait cette vraie fille de l'Église chaque vendredi qui, pour sa ferveur, était un Vendredi-Saint.

Enfin, avec toute la chrétienté, avec son ordre du Carmel en particulier, la fervente carmélite consacre le samedi à la Sainte Vierge, A sa maternelle sollicitude elle recommandait, afin de leur obtenir les grâces nécessaires à leur vocation, toutes les religieuses de la réforme et, quand cette forteresse sacrée fut fondée, ses filles d'Anvers. (2) O vierge sage, vous confiez la cause de vos filles à une puissante avocate; si de cette vallée de larmes votre prière montait vers le trône de la Reine, gloire du Carmel, (3) à présent que vous êtes près d'elle dans la gloire, votre intercession ne peut être ni moins ardente ni moins persévérante; maintenant que vous êtes dans le royaume de votre Époux divin, souvenez-vous de nous près de sa Mère. (4)

La piété de cette vraie enfant de Marie ne se bornait

(1) *Turba populi et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum.* Luc, xxiii, 27.

(2) « Ses filles d'Anvers » : c'est donc vers la fin de sa vie, alors que sa sainteté était consommée, que la grande contemplative observait encore ces simples et pieuses pratiques.

(3) *Regina decor Carmeli.* Office de N.-D. du Mont Carmel.

(4) *Memento mei cum veneris in regnum tuum.* Luc xxiii, 42.



pas à la facile pratique de l'invoquer; mais elle méditait ses vertus « pour les imiter et, entre toutes, sa pureté sans tache et cette innocence si parfaite qu'au temps où son divin Fils souffrit la mort la plus cruelle, son cœur ne conçut aucun ressentiment contre ses injustes bourreaux. » La contemplative a étudié le cœur de la Mère des douleurs, pour relever, non seulement l'immensité de sa peine mais l'héroïsme de son pardon. Cette âme exempte d'égoïsme et si vive dans ses affections, savait ce qu'il en coûte de souffrir sans révolte l'injustice commise envers ceux qu'on aime.

Dans la grande mystique c'est un vrai ciel intérieur, un sanctuaire où Dieu et ses saints étaient honorés d'un culte perpétuel et, dans ce sanctuaire, la sainte Eucharistie, qui relie la terre au ciel, occupait la place d'honneur. Dans un temple vraiment liturgique partout le rappel de la Trinité, mais au point culminant, l'autel où la Sainte Trinité reçoit l'hommage par excellence. Non contente de l'honorer spécialement le jeudi, Anne allait passer à ses pieds tout le temps libre que lui laissaient ses occupations, et c'était fête dans son âme quand il lui était permis de devancer l'heure du réveil, afin d'avancer sa besogne pour avoir plus de temps à passer près du Bien-aimé.

Alors elle se préparait à l'aise à la sainte Communion, et son âme débordait d'ardeur, quand, une fois en possession du pain divin, elle sentait l'anéantissement d'un profond respect succéder à ses véhéments transports. Un jour, une lénitive apocalypse se manifesta aux regards de cette disciple bien aimée : quatre animaux, mais des animaux suaves comme des agneaux, lui furent montrés

prosternés et la bouche collée en terre. « Tes respects ressemblent à ceux-ci » lui dit le divin Maître. Quatre majestueux animaux adoraient le grand Dieu dont l'apôtre de Pathmos entrevit le trône en la céleste Jérusalem (1), mais quatre agneaux convenaient pour rendre hommage à l'Agneau de Dieu voilé dans l'humble hostie et caché dans le tabernacle d'un cœur humain. Les anges voilent (2) leur face de purs esprits devant le Très-Haut, mais c'est avec leurs célestes ailes; et l'homme tiré par Dieu du limon de la terre Lui rend hommage en se prosternant dans cette même terre. « L'adoration, dit son Éminence le Cardinal Mercier, n'est pas un acte transitoire, mais l'état habituel d'une créature qui a conscience de son origine. » Ainsi la fervente contemplative adorait son Créateur, en s'anéantissant devant sa Majesté anéantie et, remarquons-le, l'amante du Dieu immolé recevait pour modèle, non pas l'ange incapable de souffrir, mais l'agneau, victime pure et blanche vouée à l'holocauste.

Le pain divin excitait dans cette âme surnaturelle une avidité toujours croissante, le vin eucharistique l'enivrait littéralement; si véhément était le feu par lui allumé en l'intime de son être, qu'elle défaillait, n'en pouvant soutenir les ardeurs. Force était de recourir au plus tôt à quelque occupation pour faire diversion; de là des jugements peu favorables de l'entourage, dont son humilité s'accommodait si bien qu'elle en riait de bon cœur; mais on finit par deviner ce qu'il en était.

(1) Apocalypse. iv, 7.

(2) Seraphim velabant faciem. Is. vi, 2.

La voyante qui avait eu sa consolante Apocalypse pour la sainte Communion, ne fut pas moins favorisée pour le divin Sacrifice. Un jour qu'un excès d'humilité rendait sa conscience inquiète, l'Ami divin la rassura en l'invitant à une messe comme on n'en voit pas sur la terre, une grand'messe dans toute la force du terme; car ce fut le Christ, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (1), qui la célébra avec diacre et sous-diacre, revêtu d'ornements sacerdotaux tels qu'on n'en tisse pas dans les ateliers d'ici-bas.

La Passion, l'Eucharistie, la Vierge et les saints remplissaient les intervalles des sublimes envolées vers la divinité; non seulement son esprit était occupé de pieuses méditations, mais elle s'appliquait au devoir sacré de la prière vocale, du Rosaire en particulier. Et un ancien auteur de sa vie a soin de faire remarquer, que la prière des lèvres était pour elle autre chose qu'une dévotion machinale : les lèvres parlaient de l'abondance d'un cœur où l'amour abondait. (2)

(1) Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. Ps. cix, 4.

(2) Ex abundantia cordis os loquitur. Matt. xii, 34.



## *Les vertus de la Contemplative*

### L'HUMILITÉ

D'accord en ce point avec tous les maîtres de la vie spirituelle, sainte Térèse nous rappelle souvent que c'est aux fruits que l'on connaît la vraie oraison. Or, en sa fille préférée, le don de contemplation porte le contrôle indiscutable de la pratique des vertus. Son esprit juste et son cœur délicat avaient d'instinct compris, qu'aux dons du souverain Bienfaiteur doit répondre cette action de grâces qu'est la reconnaissance en action. « Les grâces signalées dont j'étais redevable au Seigneur exigeaient, dit-elle, une pureté et une fidélité singulières. » De là ce soin jaloux de garder tout son cœur pour Dieu, alors qu'elle était encore dans le monde; de là dans le cloître cette ferveur inlassable et ce désir incessant de progresser dans la perfection.

Mais la perfection, comment la comprenait-elle?

Elle réfléchissait un jour aux mérites acquis sans doute par une religieuse dont elle venait d'apprendre la sainte mort. Avait-elle enduré autant de fatigues dans le service de Dieu? Une sainte jalousie envahit son cœur; cette avare de sainteté n'était jamais contente de son propre trésor; mais le divin Maître lui fit ce petit cours de sainteté : « La perfection ne consiste pas à être fort active pour

des personnes appelées à un état plus sublime, mais bien à mourir à ses inclinations naturelles et à soi-même. » Celui qui scrute les cœurs ne s'arrête pas à l'écorce, Il examine la moelle et la sève, la vie intérieure, et le secret de cette vie, la seule vraie, c'est la mort à soi-même.

Or la Bienheureuse excellait dans l'art de cette mort mystique dont le fondement est l'humilité. Priant sainte Térése déjà en possession de la gloire, de lui apprendre quelle était la vertu la plus agréable à Dieu, elle obtint pour réponse : « L'humilité. » Au reste, cette parole venue d'en haut résumait ce que la Sainte lui avait toujours enseigné « verbo et exemplo. » Aussi remarque-t-on chez la Bienheureuse une ardente ambition d'humilité; toujours elle la demande au Seigneur, et comme il est bon de se ménager des protections pour appuyer une requête, elle s'adresse à saint François d'Assise, que l'auteur de l'Imitation appelle l'humble saint François (1). La Bienheureuse savait non seulement honorer les saints mais saisir la note dominante de leur sainteté et en faire à propos son profit; et la preuve qu'elle avait bien choisi son avocat, c'est qu'elle fut pleinement exaucée; car, « si humble qu'elle fût, dit un ancien auteur de sa vie, elle ne croyait jamais l'être. » (2)

(1) Saint François apparut à l'un de ses fils, et lui révéla que son humilité lui avait mérité au ciel le trône dont l'orgueil avait fait tomber Lucifer.

(2) La Bienheureuse se croyait dépourvue d'humilité au point de dire que son orgueil l'avait empêchée de profiter des exemples de sainte Térése. Est-il besoin d'ajouter que c'est le contraire qui est vrai? Souvent elle se croyait cause par ses péchés des calamités qui affligeaient le monde. Lui dit-on qu'il y a sur terre de plus grands pécheurs qu'elle : « Nous portons tous, répond-elle, nos péchés comme un fagot pour être brûlés au tribunal de Dieu, et il se peut que les nôtres Lui déplaisent plus que ceux des autres. » — Non cogitationes meæ cogitationes vestræ. Is. LV, 8.

On serait souvent porté à croire qu'une âme favorisée de grâces extraordinaires est exposée à l'orgueil; mais, ainsi que l'explique si bien sainte Tèreſe, tout autre en est l'effet quand ces grâces sont réelles. La Bienheureuse en fit l'expérience. Quand Jésus crucifié, après lui avoir révélé le secret de sa soif divine, lui donna la notion de toutes les vertus dans leur plus haut degré, quelle impression cette vue produisit-elle dans l'âme de la voyante? Tout simplement la confusion de se voir si éloignée de la perfection. Et pourtant rien de déprimant dans cette humilité enseignée du haut de la chaire de l'éternelle Vérité; c'est un Magnificat, un chant sublime de l'âme qui s'anéantit parce que la vue de l'infini l'éblouit.

Avant la douce apparition des quatre agneaux prosternés dans l'adoration, Anne se sent saisie par un profond recueillement : « Je conçus un tel respect du Saint Sacrement que je me croyais un pur néant devant Dieu, et toutes mes puissances paraissaient converties en langues qui célébraient ses grandeurs. » Quelle élévation de pensées, quel sage lyrisme en cette humble ! Humble, la favorite du Seigneur l'était au point de voir dans ces faveurs même un motif de plus de se mépriser. « Le Seigneur, dit-elle saintement ingénieuse, m'accordait ces faveurs, non que je les méritasse en aucune manière, mais pour donner des marques de sa bonté en notre endroit qui est toujours au-dessus de notre mérite; Il me cherche, même quand j'y songe le moins, craignant que je m'é gare, et pour qu'on connaisse l'excès de ses miséricordes. » Les grâces extraordinaires ne lui tournaient pas la tête.

Pour maintenir sa privilégiée dans l'humilité, le Seigneur, à ces lumières générales sur son néant, joignait des leçons plus précises. Une nuit la Bienheureuse s'était assoupie en veillant une sœur (1) atteinte d'un mal très grave à l'œil; les médecins avaient déclaré le mal désespéré; mais les cures désespérées sont justement la spécialité du Médecin de là-haut, lequel envoya un de ses aides avec un infirmier émérite, saint Élie et son inséparable Élisée, qui se mirent à opérer le pansement: du coup le mal fut guéri. Tandis qu'Anne s'émerveillait sur l'aide prompte donnée par Élisée à Élie, elle reçut ce compliment peu flatteur: « Voilà comment il faut assister les malades et non négligemment comme vous faites. » Or la Bienheureuse avoue en toute simplicité, qu'elle avait cru jusque-là s'acquitter bien de son office d'infirmière, « mais, ajoute-t-elle, cela me fit réfléchir que Dieu pèse nos actions à une autre balance que celle des hommes, et je vis que tout ce qu'il y avait de meilleur en moi était imparfait à ses yeux. » Voilà l'humilité comme Dieu l'entend. Le bien qui est en elle, la Bienheureuse ne le nie pas; mais elle le réduit à sa juste proportion, elle en constate l'imperfection; un autre jugement que le superficiel jugement humain lui a été manifesté; les balances des hommes sont mal équilibrées et trompent souvent (2); celle du souverain juge au contraire est terriblement juste...

Surnaturellement humble, la Bienheureuse pouvait affron-

(1) Sœur Pétronille-Baptiste, âme conquise par un assaut de la grâce. Toujours sa nature ardente lui suscita des luttes dont sa générosité fit autant de victoires.

(2) Mendaces filii hominum in stateris. Ps. LXI, 10.

ter la scabreuse grâce des miracles. Toujours elle trouvait de bonnes raisons pour en esquiver la gloriole. Si elle obtient, par l'efficacité de ses prières, la fin d'une sécheresse qui désole le pays, c'est « que Dieu voulait lui faire connaître la force de l'obéissance, puisqu'elle n'avait demandé cette grâce que pour obéir à son confesseur. » Si, dans un périlleux voyage, elle est préservée miraculeusement des accidents qui éprouvent ses compagnes, c'est que celles-ci sont traitées en âmes fortes tandis qu'elle est indigne d'une telle croix.

Quand sainte Térése lui assure que le purgatoire, dont la vision l'a terrifiée, lui sera épargné, elle prend cette prophétie pour une plaisanterie, tant elle est convaincue qu'elle y restera longtemps et que, sans une grande miséricorde du Seigneur, ses imperfections pourraient bien lui mériter pire.

Un jour elle dit simplement à son confesseur qu'elle eût été volontiers disposée à mourir pour le salut de deux criminels condamnés à mort; celui-ci feint, pour l'humilier, de la croire incapable d'un tel acte de générosité et la met au défi de tenir son doigt dans le feu, le temps d'un Credo. Parlait-il sérieusement? La Bienheureuse le crut, et, ainsi fut dit, ainsi fut fait. Ce n'est probablement pas sans une secrète stupeur qu'il vit ainsi qu'il l'avait ordonné, sa pénitente venir pour rendre compte du résultat de l'épreuve, lequel était tout simplement un éclatant miracle : le doigt exposé n'avait reçu aucune atteinte du feu dont l'odeur même n'était pas restée (1). Néanmoins

(1) *Odor ignis non erit in te. Répons de l'office de saint Laurent qui est le développement d'un texte concernant les trois Hébreux préservés dans la fournaise : Odor ignis non transisset per eos. Dan. III, 94.*



il eut la sagesse de dissimuler son admiration sous une apparence d'insouciant dédain, et ainsi l'humiliation sauvegarda la vertu exposée au danger de la vaine gloire, comme l'obéissance avait préservé le membre exposé au feu; car, dit la Bienheureuse, « si j'avais agi par moi-même, j'aurais craint d'être trompée par le démon; mais agissant par obéissance, je n'avais d'autre pensée sinon que tel était le bon plaisir de Dieu. » Ainsi, parfait oubli de soi; ni présomption ni crainte; Dieu seul en vue; à Lui de décider du résultat de l'acte par Lui ordonné. Et le Tout-Puissant fit pour la martyre de l'obéissance et de la charité ce qu'Il a fait souvent pour les martyrs de la foi : les éléments durent perdre leur rigueur devant la protégée de leur Créateur, et la mort elle-même, qui se joue de la grandeur terrestre et de la beauté corporelle, n'a pas eu le pouvoir de corrompre et de réduire en poussière le doigt consacré par un miracle de l'obéissance.

Mais le plus grand miracle, saint François d'Assise l'a dit (2), c'est de se vaincre soi-même, et, en ce genre, la victoire la plus difficile, c'est d'arriver à dompter la nature, au point non seulement d'accepter mais d'aimer l'humiliation. Or la Bienheureuse en était avide jusqu'à faire des niaiseries afin de passer pour sotte; « mais, dit-elle, avec une charmante naïveté, si j'eusse paru telle que j'étais naturellement, tous ces artifices eussent été inutiles, puisque je ne l'étais effectivement que trop. » On voit combien cette belle âme s'ignorait elle-même; car si la

(1) Saint François d'Assise conclut par cette sentence son explication sur le vrai bonheur, lequel consiste, non dans les succès ni dans le don des miracles, mais dans l'humiliation joyeusement acceptée.

culture première avait manqué les dons, de l'intelligence lui avaient été largement départis. Sa ferveur pouvait l'entraîner à quelques excès mais vite le bon sens reprenait le dessus. Ainsi, un Vendredi-Saint, jour d'excès divin s'il en fut, la vierge, enivrée par le souvenir des opprobres de l'Époux, chercha à se faire passer pour une femme perdue dans l'esprit du sacristain, et se procura par son entremise quelques bons soufflets. Des ouvriers, à qui elle devait ouvrir la porte, furent chargés par le trop docile sacristain de lui donner cette part enviée du calice de l'Époux. Mais la réflexion vint et la gourmande d'humiliation crut devoir avouer au confesseur un acte qui pouvait tourner au déshonneur du monastère; celui-ci la servit à souhait en lui donnant une algarade bien plus mortifiante que les affronts qu'on cherche soi-même.

En termes sobres et discrets, la Bienheureuse donne aussi à entendre, qu'au milieu des difficultés de la vie, les paroles mortifiantes ne lui furent pas épargnées. Une novice converse qui s'était fait passer dans l'esprit du confesseur pour une âme de grande oraison, se conduisait envers sa sainte compagne d'une manière fort incompatible avec la vraie oraison; Anne devait essayer et ses impertinences et les reproches du confesseur prévenu par cette nouvelle Catherine de Sienne, ainsi qu'il la nommait. Il lui fallut pourtant rabattre de cette canonisation anticipée, quand la grande mystique sortit du couvent et finit fort peu mystiquement par se marier. En attendant Anne dut souffrir et se taire, et ainsi en fut-il de bien des contradictions qu'elle n'indique qu'en passant; mais les paroles mortifiantes ne lui causaient pas plus de

trouble que le doux chant des oiseaux qu'elle aimait : c'est qu'elle avait plus d'humilité dans le cœur que d'humiliations à subir.

Foncièrement humble, elle était attachée à son humble état et à ses humbles travaux de converse. Ce n'est pas elle qui eût soupiré, même sous le spécieux prétexte d'une vie plus contemplative, après le voile noir ; encore moins se serait-elle considérée comme une capacité incomprise et ensevelie dans une cuisine. Bien plus, quand il n'y aurait eu qu'à se laisser faire et à condescendre, ne fût-ce que pour l'excellente raison de la contenter, au désir de sainte Térése, pour passer à l'état de choriste, la voix de cette Mère tant aimée ne put la suggestionner sur ce point, et l'obéissance, qui avait par elle accompli des miracles, ne put accomplir celui de triompher de son opiniâtre humilité. Le P. Provincial, sur la requête de sainte Térése, lui avait en effet intimé l'ordre de recevoir le voile noir ; mais devant la profonde désolation de celle qui ordinairement souriait au sacrifice, le bon Père s'émut et fit grâce... Un chagrin d'une espèce si rare vaut la peine qu'on en tienne compte. Sainte Térése prédit bien qu'il faudrait de gré ou de force céder plus tard mais, en attendant, Anne demeura heureusement cachée dans le secret de la face du Seigneur.



## OBÉISSANCE ET PÉNITENCE

La contemplation c'est l'union à Dieu, c'est la parfaite adhésion à sa sainte volonté et par conséquent le plein et entier renoncement à la propre volonté. Ainsi le comprenait la Bienheureuse, car, tandis que l'on prie souvent pour arriver à ce que l'on désire, elle adressa à Dieu la prière bien rare et autrement élevée, vraie prière d'holocauste, de ne jamais suivre sa volonté. Sa requête fut exaucée : « elle ne se rappelait pas l'avoir jamais suivie depuis cette démarche, » et l'on frémit en pensant quelle somme d'immolation à jet continu renferme ce bref programme. C'était bien là prier et vivre dans l'esprit de l'oraison dominicale ; c'était chercher le vrai bonheur, et la Bienheureuse assurait qu'elle en trouvait plus à faire la volonté des autres que la sienne propre. D'ailleurs Notre-Seigneur ne lui avait-Il pas dit : « Je veux que tu fasses en tout la volonté des autres, » ce qui impliquait, non seulement l'obéissance aux supérieurs mais la soumission à toute créature, mais l'état parfois complexe et accablant de servante de toutes. (1)

Cette obéissance était si prompte qu'elle ne marchandait aucun sacrifice. En vue de l'éprouver, les supérieurs

(1) Subjecti igitur estote omni creaturae. I Petr. II, 13. — Omnium servus. Marc, X, 44.

lui avaient ordonné de brûler quelques-uns de ses écrits spirituels ; le contre-ordre ne put empêcher la consommation de l'autodafé : l'exécution était déjà faite par celle qui avait depuis longtemps sacrifié toute attache dans son cœur.

Nul danger ne l'effrayait quand il s'agissait d'obéir : ni les voyages périlleux, ni les menaces des éléments déchainés, ni l'horreur des flammes ; car on l'a vu, la pensée de l'obéissance lui fit exposer sans sourciller son doigt au feu. A cette âme avide d'oraison, un autre genre de sacrifice aurait pu coûter davantage, celui de ses dévotions personnelles. Les transports du divin amour et la soif du salut des âmes avait fini par lui faire perdre le sommeil, et sainte Térése lui avait ordonné de cesser l'oraison pour se coucher à l'heure, comme les autres. Toujours sagement réglée en son amour (1), Anne disait naïvement chaque soir à l'Époux divin : « On m'a défendu de rester plus longtemps avec vous, je vous prie de me laisser dormir. » Et celui qui étant Dieu s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix (2) secondait l'obéissance de son épouse ; ou plutôt, Il obéissait avec elle, montrant que la soumission est pour lui plus que le sacrifice de la prière et des veilles (3) : le matin à son réveil, Il se trouvait là comme s'Il l'eût attendue. (4)

(1) Ordinavit in me caritatem. Cant. II, 4.

(2) Factus obediens usque ad mortem, etc. Phil. II, 7.

(3) Melior est obedientia quam victimæ. Reg. xv, 22.

(4) Une autre fois la Bienheureuse était dans un ermitage, extasiée par une vision de la Sainte Trinité, quand la cloche de la collation vint à sonner ; le signal de l'obéissance la ramena à cet humble acte de communauté.

Il y avait du soldat dans cette obéissance calmement héroïque; c'était bien cette volonté à la fois brisée et cuirassée, souple comme le jonc et forte comme le fer qui ne connaît que sa consigne; un mot du chef suffit, « Allez » et l'on va, « venez » et l'on vient, fût-ce à la mort (1). Dans la maison infestée par la vermine infernale il est nécessaire de circuler la nuit. « Avez-vous peur ? dit sainte Térése. — Je ne craindrai rien, si Votre Révérence me le commande » dit le soldat du Christ. Or dans la milice du Christ, d'éclatantes victoires accompagnent l'obéissance (2) et l'aide de camp de sainte Térése put en inscrire dans son rapport. Son obéissance avait la calme hardiesse qui force le miracle; le Seigneur doit rendre les places les plus fortes sur ses impérieuses sommations; la pluie comme le feu sont à ses ordres; la maladie n'a pas de résistance à opposer.

La Bienheureuse est au lit et dans un état de faiblesse à faire pitié; mais son chef lui dit : « Venez dans notre cellule. » Et, presque impotente, elle se rend au poste désigné où un autre commandement bien plus renversant l'attend; car, infirme elle-même, la voilà nommée infirmière! « Comment faire, pense-t-elle, puisque je puis à peine me soutenir ? » Mais en soldat discipliné, elle se tait et se met en devoir d'obéir. Dieu fit le reste. La communauté n'avait pu être témoin d'une telle obéissance, imposée à une malade non sans un étonnement légitime; et Dieu la guérit « pour montrer, dit-elle, quelle est la

(1) Vade et vadit, veni et venit. Matt. viii, 9.

(2) Vir obediens loquetur victorias. Prov. xxi, 28.

force des supérieurs et combien grande était la sagesse de notre sainte Mère en ses commandements. »

A l'occasion l'obéissance se fait médecin ; pourquoi, au besoin, ne serait-elle pas professeur ? Le fait est que sainte Térése était surmenée par une avalanche de lettres auxquelles il fallait répondre. « Si je pouvais seulement l'aider » pensait la fille dévouée... Au même instant, comme répondant à sa pensée : « Si vous saviez écrire, vous me soulageriez tant » soupire la sainte. Sans plus s'embarrasser, Anne reprend carrément : « Il n'est rien d'impossible à l'obéissance ; si Votre Révérence me le commande, j'obéirai. » Sitôt dit, sitôt fait : la fille illettrée s'arme d'une plume sans sourciller et la fait marcher. On va tambour battant à l'école du bon Dieu.

Immolée avec l'Époux divin par l'humilité et l'obéissance, Anne, pour compléter la ressemblance, était avide de souffrance. Pour la contenter, car elle avait témoigné son désir au Bien-aimé, la maladie lui fut donnée et si anémique devint-elle qu'on aurait pu la croire pleinement satisfaite. Mais l'épouse avait ses petites exigences ; souffrir, c'était bien ; mais être à charge aux autres, cela n'était pas dans le programme ; elle entendait souffrir elle seule, et signifia ses intentions à l'Époux divin qui promit de s'y conformer et tint parole. Il lui prédit une ample mesure d'épreuves dans les voyages avec sainte Térése, et pour voir si la promesse fut réalisée, on n'a qu'à lire le récit des fondations de sainte Térése, en ajoutant au bas de chaque page la remarque suggestive d'Anne : « Tout ce que la sainte Mère a écrit de ses souffrances est à peine l'ombre de la réalité. »

Or celle qui se jouait de la souffrance quand il s'agissait d'elle-même, sentait cruellement les peines de son chef bien-aimé. Notre-Seigneur, le divin charpentier, s'entend à tailler les croix sur mesure, il est juste de le dire, et Lui-même, s'Il donne les croix, nous apprend à les porter.

Un jour, pendant la messe, Il daigna se faire voir sous la forme de l'Ecce Homo ; la scène était complète, le tableau était vivant : la couronne d'épines, les plaies couvrant tout le corps divin, les clameurs déicides de la populace hurlant le « Crucifigatur, » rien ne manquait ; et, tirant la conclusion, le Maître adoré dit avec douceur : « Vois, ma fille, en quel pauvre état l'amour m'a réduit et juge si tes peines peuvent être comparées aux miennes. » Et ces paroles agirent, selon l'expression du roi-prophète, comme des flèches (1) pénétrant le cœur et l'embrasant d'amour, mais d'un amour altéré de sacrifices. Jésus promit que ce désir serait satisfait et qu'elle aurait, ainsi que sainte Térése, l'occasion de beaucoup souffrir. Il tint parole.

Aux douleurs de la maladie, aux fatigues et aux tracas des fondations, durent s'ajouter parfois ces peines de communauté, moins éclatantes mais plus acérées peut-être....Anne, encore jeune et converse, avait été chargée du tour par sainte Térése qui savait bien à qui elle confiait ce poste de confiance. Or, si sainte que fût la communauté d'Avila, on ne put s'empêcher de chuchoter tout bas, pas si bas que la Bienheureuse ne l'entendît ; mais point d'irritation en cette âme dont l'amour-propre

(1) Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi. xxxvi, 3.



ne venait pas obnubiler le jugement ; elle comprenait la raison d'être de ce sourd mécontentement ; n'empêche que ces petites épines entraient dans son cœur. L'Époux ne put manquer de consoler sa bien-aimée, et de quel charmant apologue Il usa dans ce but ! N'est-il pas l'éternel Artiste ? Il y avait dans la cour voisine du tour une haie d'épines sèches, vrai symbole de la souffrance envisagée en elle-même. Tout d'un coup le buisson fleurit et se couvre de roses blanches et rouges ; en même temps le Christ commente le charmant décor : « Les roses ne se cueillent que parmi les épines. » Voilà l'aspect de la souffrance transfigurée par la foi et l'amour. (1)

Ce souvenir revint-il à l'esprit de la Bienheureuse quand plus tard elle fonda son œuvre suprême, le chef-d'œuvre de sa vie, le Carmel d'Anvers, en la rue du Rosier ? Toujours est-il qu'aujourd'hui la voix du peuple — « vox populi vox Dei » — désigne encore sous le nom du Rosier ce monastère où les roses de l'amour fleurissent parmi les épines de l'immolation volontaire. (2)

(1) La patience, disait la Bienheureuse, est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle est plus cachée et qu'on en pratique les actes intérieurs sans que personne s'en aperçoive.

(2) La rue a changé de nom — elle s'appelle aujourd'hui rue Rogier — non le Carmel.



## CHARITÉ ET PATIENCE

La contemplative embrasée du divin amour, ne pouvait manquer d'accomplir avec une rare perfection le second commandement qui est semblable au premier (1). Aussi, comme on le voit d'ailleurs dans la vie de la plupart des saints, la Bienheureuse fut précoce en charité pour le prochain : dans la famille son aimable humeur et son obligeance répandaient autour d'elle la bonne odeur du Christ (2), et au dehors les pauvres bénéficiaient largement de ses mortifications. Bon négociant du royaume céleste (3), Anne savait faire d'une pierre deux coups : car une grande partie de sa nourriture disparaissait mystérieusement. Le frère aîné finit par surprendre le manège ; mais, en fin diplomate, Anne répondit à ses questions que certainement elle se nourrissait de ce qui lui était donné, ayant l'intention d'en « nourrir son âme » : haute et solide considération que la pensée de nourrir son âme du mystérieux aliment de la charité comme le fit Jésus près du puits de Jacob (4). Le

(1) Secundum mandatum simile est huic. Matt. xxii, 39.

(2) Christi bonus odor sumus. 2. Cor. ii, 15.

(3) Simile est regnum cœlorum homini negotiatori. Matt. viii, 9.

(4) Cibum habeo manducare quem vos nescitis. Joann. iv, 32.

confesseur ne put s'empêcher d'admirer une telle doctrine en cette enfant illettrée, quand sa conscience délicate vint lui soumettre un scrupule au sujet de ce pieux subterfuge; tout en lui assurant qu'il n'y avait pas eu mensonge, son intention ayant été de donner nourriture à l'âme, il ne put s'empêcher de lui demander qui lui avait appris cette doctrine; son professeur de théologie n'était autre que le Saint-Esprit.

En religion Anne conserva son caractère amène et son esprit conciliant; mais tant qu'elle resta dans la condition d'inférieure, adieu le plaisir de l'aumône. Impossible de porter aux pauvres sa nourriture, impossible de se dépouiller comme jadis de ses habits pour les vêtir (1) : il lui restait la ressource, et elle en usa largement, de se montrer affable envers ses sœurs, de leur rendre service en toute occasion et de leur éviter l'embarras et la peine en les prenant autant que possible pour son compte. Malade, elle n'avait point de compassion pour elle-même, toute sa pitié étant réservée pour les sœurs qui avaient la fatigue de la soigner. Dans une pénible indisposition, elle s'impose le silence sur un désir de malade, si impérieux pourtant : les oranges, qui seules auraient su la soulager, ne se trouvaient pas dans le pays et ses sœurs auraient eu du chagrin de ne pouvoir la satisfaire. Notre-Seigneur se fit alors le pourvoyeur de son épouse comme il se fit

(1) Une fois prieure, la Bienheureuse se dédommagea par la charité envers les pauvres, de la contrainte que sa charge faisait subir à son humilité.

son aide quand elle eut à exercer sa charité dans l'office d'infirmière.

Un jour qu'elle pouvait à peine se traîner, mais résolue à obéir malgré tout, Anne avait à grand peine préparé un petit plat pour une malade; au moment de monter l'escalier, les forces lui manquèrent... Mais voici que Jésus apparaît soudain sur la marche supérieure; sa beauté est telle qu'à l'entrevoir seulement on se sentirait reposé. « Monte, ma fille » dit-Il, et, attirée par la vision divine comme le fer par l'aimant, la voilà en haut sans savoir comment.

Une autre fois elle profite du petit somme d'une malade pour s'aller reposer à sa manière,... en faisant oraison dans la cave; mais bientôt une voix connue l'appelle parce qu'on a besoin d'elle. C'était l'Époux qui, toujours plein d'attention, venait l'avertir à temps; non content de se faire son charitable surveillant, Il daigna mettre Lui-même la main à la besogne. C'est plaisir d'avoir pour infirmière l'épouse du divin Médecin. Or il advint qu'il y avait à la fois tant de malades dans la maison que c'était à ne savoir à qui courir; la bonne sœur avait déjà porté à manger à une de ses clientes, quand Notre-Seigneur l'invita à aller soigner les autres, promettant de s'occuper Lui-même de celle-là; elle était en bonnes mains. Il est vrai que, moins favorisée que son infirmière, la malade ne vit pas le Maître de la vie assis à son chevet; mais elle n'en ressentit pas moins l'effet de sa présence. Le modeste dîner avait pris un goût exquis comme s'il venait de la table du Père de famille et, de plus, il avait produit l'effet d'un médicament céleste. La

malade (1) guérie demanda à la Bienheureuse ce qu'elle avait pu lui servir ; mais, en bon spécialiste, elle garda son secret. Et voilà également toutes les autres infirmes, sur pied... Une telle cure méritait bien un grade ; sainte Térèse promut Anne à celui de prieure des infirmes avec plein pouvoir de prendre et de faire tout ce qu'elle jugerait à propos pour sa clientèle ; la sainte connaissait non seulement la charité d'Anne, mais son tact et son jugement : il n'y avait à craindre avec elle ni l'indiscrétion ni le gaspillage, ni cette faiblesse qui condescend aux désirs imprudents des malades.

Si l'Époux divin secondait sa bien-aimée dans le soin des infirmes, Anne montrait l'intrépidité d'un soldat toujours prêt à aller au feu. On parlait de faire sortir de la clôture une malade atteinte de la lèpre (2), et la prieure, le cœur brisé, ne savait quel parti prendre. La prieure des infirmes n'était pas d'une trempe à se débarrasser de ses sœurs malades au profit d'un hôpital, si bien monté qu'il fût, et grâce à son courage, la pauvre pestiférée ne vit pas s'ajouter à l'horreur de ses maux l'atroce angoisse d'être éloignée du cloître. La mission qu'on n'aurait osé imposer à personne, Anne la sollicita à genoux ; à elle donc l'honneur d'affronter la contagion

(1) Cette religieuse " grande servante de Dieu ", se nommait Isabelle-Baptiste.

(2) Sœur Anne de Saint-Pierre, dite la Flamande. Cette sainte religieuse, au moment d'entrer au Carmel, peu après son veuvage, vit dans une extase une roue hérissée d'instruments de supplice que Notre-Seigneur l'invitait à accepter en partage ; éprise de croix, elle envisagea avec élan la perspective d'une vie de souffrances. La vision fut pleinement réalisée ; la Bienheureuse vit sa malade d'autrefois monter au ciel, rayonnante de la gloire acquise dans le creuset martyrisant (1588).

la plus redoutable ; à elle de demeurer durant le jour dans cette cellule infectée, devant laquelle on n'osait même pas passer tant l'odeur était écœurante ; à elle de laver la nuit les linges si contaminés par la sueur nauséabonde de la malade, qu'on n'aurait pas su les toucher du bout du doigt, les regarder même, sans avoir le cœur soulevé. Mais Jésus, content de sa vaillante épouse, lui rendit tout facile : sur un point seulement Il ne se conforma pas à ses vœux, notamment en refusant de guérir la malade aussi vite qu'elle l'eût voulu ; mais ce ne fut pas sans lui dire pourquoi, et quel consolant pourquoi !.... C'est que la belle âme qui s'ornait encore dans ce corps infect, n'avait pas acquis le degré de splendeur voulue ; quelques coups de ciseaux étaient encore nécessaires pour parfaire le chef-d'œuvre ; l'épouse de l'Artiste divin aurait eu mauvaise grâce d'y mettre obstacle.

A la charité intelligente autant qu'héroïque de la Bienheureuse fut imposée une tâche moins effrayante à première vue, mais non moins pénible peut-être et certainement plus complexe que le soin d'une pestiférée. Il s'agissait d'accompagner à Madrid, la Mère Marie de Saint-Jérôme (1) désignée pour remplacer la Prieure, la Mère Marie de la Nativité, déposée en vertu d'une

(1) La Mère Marie de Saint-Jérôme, nièce de sainte Térése, fut après elle la première prieure du Carmel de Saint-Joseph, à Avila, charge qu'elle y exerça à plusieurs reprises. C'est là que, après une cruelle maladie héroïquement supportée, elle expira saintement entre les bras de la B. Anne dont elle avait reçu jadis les vœux. Sainte Térése l'appelait une mine féconde d'où sortaient chaque jour des trésors de vertus et de bonnes œuvres ; d'après la B. Anne c'était un miroir de perfection ; ces deux âmes étaient faites pour se comprendre.

sentence dont la justice était à tout le moins fort contestable. Dans cette triste affaire, c'était surtout la Vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du monastère, qui était visée, et il est clair que la Mère Marie de la Nativité était enveloppée dans sa disgrâce parce qu'elle gouvernait selon ses vues, ne faisant avec elle qu'un même esprit.

La Mère Anne de Jésus déposée de sa charge de clavière (économe), se voyait, après avoir été l'âme et le pivot de la maison, privée de voix active et passive et mise en pénitence comme une coupable. De telles rigueurs faisaient l'affaire de son humilité. Vraie fille spirituelle de saint Jean de la Croix, n'était-elle pas servie à souhait? Autres, on le comprend, pouvaient être les impressions de la communauté. Et si bien douée fût-elle, la remplaçante devait s'attendre à être reçue avec défiance et accueillie avec froideur, comme une autorité imposée et subie. Une telle perspective n'était-elle pas faite pour mettre son cœur à la gêne et paralyser son dévouement? De là un malaise inévitable et des froissements, bien que, au témoignage de la V. Mère Anne de Jésus elle-même, il n'eût pas été possible de faire mieux que la prieure chargée de cette tâche épineuse.

Mère Marie de Saint-Jérôme, âme prédestinée à la Croix, était digne d'un tel poste; sans se faire illusion, elle accepta le fardeau, mais en demandant un Cyrénéen: on lui donna Anne de Saint-Barthélemy. « Nous embrasâmes à deux la croix pour l'amour d'un Dieu crucifié et par obéissance » écrit cette dernière. Or durant les

trois premiers mois la croix fut dorée : sainte Tère se assistait sensiblement sa digne fille et le couvent jouit d'une paix céleste. La Bienheureuse n'était pas la moins satisfaite, car la présence de la sainte dont elle avait pleine conscience, lui donnait la clef d'un mystère inexplicable pour la communauté. Comment la prieure tant redoutée produisait-elle l'effet d'un ange? se demandait-on avec un joyeux étonnement.

Cependant Mère Marie de Saint-Jérôme ne devait pas être privée du mérite de la Croix nue; la présence, du moins sensible, de la sainte cessa. Plus que jamais elle devait être à côté de sa fille éprouvée, car les préjugés assoupis s'étaient réveillés; on souffrait de n'avoir plus la liberté passée (1) et l'on s'en prenait à la prieure obligée par l'obéissance de la refuser. Heureusement le Cyrénéen était là : comme la goutte d'huile se glisse puissante, mais inaperçue, entre les rouages, pour amortir les frottements, l'humble sœur converse, sans sortir de sa place, sans s'imposer ni se mettre en avant, remplit le doux rôle de pacificatrice. Ici le tact et la discrétion furent au service de la plus délicate charité. Les sœurs venaient lui faire leurs doléances et l'on devine aisément l'habituel et peu intéressant refrain : « Les choses allaient autrement du temps de notre Mère Anne de Jésus! Ah la chère Mère!... » Sans les brusquer, l'infirmière des cœurs répondait aux plaintes des religieuses par des paroles lénitives, assurant que la Mère Prieure leur était

(1) Cette liberté, dont la Bienheureuse ne précise pas l'objet dans son autobiographie, concernait sans doute la latitude d'appeler des confesseurs extraordinaires.



cordialement dévouée, et qu'il suffirait d'agir en toute confiance avec elle pour en faire l'expérience. Messagère de paix entre les deux partis, jamais un mot imprudent ne lui échappait pour trahir ces scabreuses confidences à la prieure; au contraire, elle se portait garante de la bonne volonté des religieuses et engageait tout le monde à se montrer conciliant.

La Bienheureuse affirme que la Mère Marie de Saint-Jérôme gouvernait avec la prudence qui lui était propre. Et il fallait qu'à cette prudence s'ajoutât une bonne dose d'humilité et de condescendance pour exaucer, au lieu d'en concevoir de l'ombrage ou de la jalousie, la requête des sœurs quand elles demandèrent à faire un second noviciat sous la conduite de l'humble sœur converse, Anne admire en cette circonstance l'héroïque humilité des sœurs, mais il nous est permis d'admirer, plus encore, d'envier leur bonheur.

Toutefois, malgré ces marques de confiance, tout n'était pas rose pour la Bienheureuse en sa délicate mission; car, selon l'expression aussi naïve que judicieuse d'un vieux traducteur, une religieuse alors malade était de celles « qui se laissent coiffer de leur opinion particulière »; or son opinion se trouvait contraire à la venue de la nouvelle prieure. La charitable infirmière dut payer les frais de cette contrariété qu'irritait encore la maladie. Un jour la malade répondit à ses soins délicats par d'aigres récriminations; mais à l'exemple de son Jésus la Bienheureuse se tut, insensible à sa propre peine et affligée seulement de l'offense faite à Dieu. Bien lui en prit; car, peu après, sous la forme d'un

jardinier, l'Époux l'étreignit dans ses bras et l'invita à s'appuyer sur son cœur en disant : « Vois ce que c'est que souffrir sans plainte et ce qu'est la charité. » D'où il est aisé de conclure de quelles faveurs on se prive en s'accordant le pitoyable soulagement des plaintes même justifiées. Et comme l'apôtre bien-aimé au contact du divin Cœur, elle apprit la leçon de la dilection : « Je compris, dit-elle, comme si on me l'eût fait entendre de vive voix, que celui qui est en la charité est en Dieu » (1). La divine étreinte de l'Époux n'exprimait-elle pas mieux que des paroles cette consolante vérité ? Interprétant la Sainte Écriture d'après son expérience personnelle, l'élève du St Esprit comprit alors ce que veut dire l'épouse du Cantique par ces paroles : « Je repose à l'aise, le cou incliné sur le bras du bien-aimé. » (2)

Dans une occasion semblable, l'épouse sut encore gagner les faveurs de l'Époux par sa patiente charité. A son retour de Madrid, la Bienheureuse trouva pour prieure une religieuse par elle autrefois délivrée d'une cruelle peine intérieure ; et pourtant, à l'affection de jadis succéda une antipathie aussi aigre qu'injustifiée. Il faut dire que cette prieure était malade et que la sainte infirmière était probablement dans le vrai en attribuant ce changement à son état morbide ; on pourrait citer bien des exemples de caprices de ce genre dus uniquement à la maladie. Toujours est-il que la Bienheureuse s'épuisait en soins et en prévenances, sans obtenir autre

(1) Qui manet in caritate in Deo manet. 1 Joann. iv, 16.

(2) Innixa super dilectum. Cant. viii, 5.

chose que de la mauvaise humeur et des bourrades : « Je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir » écrit-elle, ce qui ne voulait pas dire que son cœur délicat ne fût pas meurtri de tels procédés. Un jour cette humeur fâcheuse sembla dépasser les bornes ; la bonne infirmière avait mis son art et ses soins à confectionner et à cuire à point un excellent petit plat ; la voilà qui le présente à sa malade, assaisonné des paroles les plus engageantes. Hélas ! elle en fut, du moins avec celle-ci, pour ses frais de cuisine et d'éloquence ; car elle ne reçut qu'une invitation fort peu courtoise à prendre la porte avec son plat. Mais l'Époux avait eu pour agréable et la charité qui avait préparé le plat et plus encore l'humilité qui avait supporté doucement le cruel rebut. Car il régala sa bien-aimée d'une telle jubilation qu'elle se crut en Paradis. « Eh bien, dit-Il, d'une manière triomphalement aimable, que t'en semble, est-ce que je récompense à la façon des gens de la terre ? » Le petit crève-cœur était bien oublié.... et, si au lieu de récriminer et de philosopher en cas semblable sur l'ingratitude humaine, on souffrait en silence pour Dieu, on éprouverait la reconnaissance divine.



## LE TRIPLE LIEN

Point aisément n'est rompu le lien formé de trois brins entrelacés, dit l'Écriture Sainte (1). Hélas, ce qui cause toutes les misères des affections humaines, misères si connues qu'il serait banal de les énumérer, c'est que Dieu manque pour les consolider en les épurant ; s'aimer en Dieu, le mettre en tiers dans toute affection, voilà qui fait la force et la durée de l'union. Ainsi se fondirent dans le Cœur de Jésus les cœurs de Tèreise et d'Anne ; ainsi s'entrelacèrent ces deux âmes unies en Dieu dans une étreinte que la mort resserra au lieu de la détendre. Rien d'égoïste dans cette affection : des deux côtés on donnait et on recevait ; Tèreise instruisait Anne « verbo et exemplo », Anne répondait par un infatigable dévouement sous le regard de Celui qui, en les possédant tout entières, les donnait l'une à l'autre.

Dès qu'elle l'eut connue, c'est-à-dire, dès le début de son noviciat, sainte Tèreise apprécia sa fille spirituelle à sa juste valeur, tant au point de vue de la vie intérieure que du dévouement intelligent, et, si elle ne l'emmena pas aux fondations successives de Véas et de

(1) Funiculus triplex difficile rumpitur. Eccl. iv, 12.

Séville, c'est que la maladie y mit obstacle. Dieu a des heures pour parler et ce sont d'ordinaire les plus difficiles. A Séville, sainte Tèreise s'affligeait en pensant qu'elle ne pouvait prendre une compagne de voyage sans qu'elle tombât gravement malade au bout de huit jours : le divin Consolateur ne la laissa pas plus longtems en peine ; il lui promit que sœur Anne serait désormais sa compagne assidue. La suite prouva que le divin Maître avait fait un bon choix.

Qui n'a voulu en son enfance vivre ses lectures ? qui n'a voulu voir des gens et des choses comme il y en a dans les livres?... Hélas ! cet idéal sombre trop vite et trop souvent dans une amère déception. Anne fut plus heureuse. Son imagination nourrie par la lecture de la vie des Saints, rêvait du bonheur de contempler de ses yeux les réalités de la sainteté, mille fois plus belles que les plus riantes fictions. L'enfant qui lit des contes de fées ou des histoires de guerre, rêve de féeries et de batailles. Paul Lauwengaert, le juif incrédule converti, raconte (1) avec art comment il se bercait l'imagination ou se montait la tête tour à tour, quand sa mère lui lisait des récits fantastiques, au point de croire entendre des fanfares et d'entrevoir la magie de mystérieuses apparitions. Anne avait d'autres rêves : c'était une sainte qu'elle aspirait à rencontrer et, disons-le vite, ce qu'elle désirait, ce n'était pas la simple jouissance d'un sublime spectacle ; mais, se répétant à elle-même, sans le savoir, le mot du Psalmiste : Avec

(1) Voir le livre magistral : La splendeur catholique.

les saints vous serez saint (1), elle espérait en la compagnie d'une sainte (2) devenir sainte aussi.

Comme le naïf portefaix qui cherchait « son saint » et le trouva en la personne de saint Philippe de Néri, Anne trouva sa sainte, oui une vraie sainte, comme il y en a dans les livres, avec ses sublimes extases, sa haute contemplation et ses grâces extraordinaires, mais aussi avec des vertus à la hauteur de tels dons surnaturels, vertus héroïques et pratiques, vertus de la vie quotidienne et vertus des circonstances les plus difficiles, le tout voilé de la plus modeste simplicité. On dit que nul n'est un héros pour son valet ; or Anne suivit Térése, qu'elle servait en tout, d'aussi près qu'un serviteur peut suivre un maître et, qui plus est, un maître malade, et toujours elle la vit dans la pratique de l'héroïsme jamais assouvi qu'est la sainteté. Sous ses yeux, la grande mystique supporta sans plainte et même avec une courageuse gaieté, les souffrances et les assujettissements de l'infirmité, affronta les périls les plus effrayants sans sourcilier et endura les affronts sans irritation, les peines de cœur sans amertume.

Témoin oculaire des faits relatés par la sainte dans le livre des Fondations, elle put constater que, loin de se répandre en jérémiades sur les difficultés ou de grossir

(1) Cum sancto sanctus eris. Ps. xvii, 20.

(2) " Ce désir venait non de moi-même mais du Seigneur », écrit la Bienheureuse. Or n'est-il pas permis de voir dans ce désir un germe instinctif, facile à expliquer quand on connaît la psychologie enfantine, mais développé et surnaturalisé par la grâce ? Naturellement l'enfant désire voir ; mais l'enfant éclairée par l'Esprit-Saint désirait voir pour devenir meilleure.

ses traverses pour se faire valoir, elle n'a rapporté que la moindre partie des épreuves qui signalèrent ses campagnes ; car le récit des fondations ressemble aux aventures d'un soldat, et Térésè, en l'écrivant, nous rappelle César déposant l'épée pour prendre la plume et narrer ses faits et gestes à la guerre. Or rien ne coûtait à l'aide de camp, infirmière d'instinct, secrétaire par miracle, pour seconder et soulager celle qui devait, avec un corps malade et usé, accomplir de si vaillants exploits ; veiller, se priver, travailler sans relâche, c'était une jouissance pour ce cœur dévoué à qui l'affection faisait oublier la peine.

Toutes les délicatesses s'unissaient dans cette âme à toutes les énergies, et c'est avec une vraie stratégie qu'elle déroba à la sainte les ruses de son dévouement. N'aurait-elle pas trop souffert si elle avait su que son infirmière se dépouillait de ses couvertures pour mieux la réchauffer, lavait son linge la nuit et couchait habillée pour être sur pied au premier appel ? Mais la vraie souffrance, c'était de voir souffrir la sainte bien-aimée sans pouvoir la soulager. Un jour il lui fallut voir sous ses yeux Térésè transie dans une maison inondée, et ne trouvant qu'à grand'peine un morceau de pain, et dans quel état ! (1) Et que d'autres épreuves de ce genre jusqu'à ce triste et dernier voyage où, à prix d'or, on ne pouvait trouver

(1) Au début de la fondation de Burgos, l'Arlanzon, rivière qui baigne la ville, déborda et inonda la maison des Carmélites au point qu'on fut obligé de se réfugier au plus haut étage : les murs déjà lézardés étaient ébranlés par l'inondation et menaçaient ruine. Les provisions étaient à la nage et il fallut entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps pour pêcher un pain naturellement tout détrempé.

une nourriture convenable pour la malade au corps épuisé, mais à l'âme ferme et vaillante jusqu'au bout, car c'est elle qui dut consoler son infirmière attristée d'une telle misère.

Il y eut plus encore. Les affronts qu'Anne appréciait tant pour son propre compte lui plaisaient moins quand il s'agissait de sa mère bien-aimée; et pourtant il lui fallut voir sa vénérée sainte, blâmée, critiquée, insultée même. Pour ne citer qu'un exemple, sainte Térése touchait au terme de son dernier voyage, vrai chemin de croix, de Burgos à Albe, où elle mourut. Pendant une station au Carmel de Valladolid, elle eut à traiter une litigieuse question d'argent; ce ne fut pas assez qu'un homme d'affaires, oubliant la courtoisie espagnole, l'accablât d'injures grossières; elle dut essuyer l'âpre mécontentement de la prieure, qui n'était autre que sa chère Marie-Baptiste, sa nièce et l'une de ses filles spirituelles préférées. Les choses allèrent au point qu'elle mit littéralement la sainte et sa compagne « à la porte, » assaisonnant ce procédé de ces peu gracieuses paroles : « Sortez d'ici et n'y revenez plus. »

Ce que souffrit la Bienheureuse se conçoit aisément, d'autant plus « qu'il fallut voir et se taire. » (1) Ce qu'il

(1) Cette expression qui n'est que trop juste, est carrément employée par H. Joly dans son intéressante vie de sainte Térése. Dans une note latine, tirée des bollandistes, il nous donne textuellement la dure parole de la prieure irritée : *Abite, nec amplius huc revertamini*. Les bollandistes ont traduit littéralement de l'espagnol en latin le récit de la Bienheureuse, que les autres auteurs, cédant à quelque vain scrupule, ont cru devoir atténuer; cette réserve est regrettable, car la narration nette et crue de telles épreuves est un encouragement pour ceux qui ont à souffrir des peines du même genre.

Ajoutons que la Mère Marie-Baptiste ne tarda pas à reconnaître et à pleurer sa faute.



en coûta au cœur aimant de la bonne infirmière, nous pouvons le deviner par son soin à relever la douce patience de la Sainte Vierge envers les bourreaux de son divin Fils.

Une fois seulement l'amertume avait gonflé son cœur c'est lorsqu'elle vit offenser sa vénérée Mère; mais le divin Maître lui donna une leçon dont elle profita. Avec un visible mécontentement Il dit fermement : « En quoi cette personne t'a-t-elle choquée? Elle me fait plaisir en beaucoup de choses, et toi, tu ne m'en fais pas du tout de te fâcher contre elle; tes moindres fautes me blessent plus que tous les maux du monde ne peuvent te blesser; tu ne ressens que ce qui te touche et moi je ressens tous les péchés des hommes. » Ainsi le Maître de la sagesse élargissait les horizons de ce cœur, en l'élevant de la vue étroite de ses peines personnelles à l'océan des douleurs divines, et en même temps Il lui apprenait la charité envers le prochain, non en l'embarrassant de considérations alambiquées pour prouver que les défauts sont des vertus, mais en lui donnant la note juste : Les fautes extérieures qui nous choquent, sont souvent compensées par des mérites connus de Celui qui sonde les reins et les cœurs. (1) Dès lors le mécontentement se changea en vénération pour celle qui l'avait contrariée mais qui contentait son Jésus.

La croix s'était donc mêlée aux joies de la plus sainte des affections; mais dominant joies et peines, une grâce transcendante rendait la présence de sainte Tèrese souverainement précieuse à sa fidèle compagne; non seulement

(1) Scrutans corda et renes. Ps. XLVII, 10.

elle recevait d'une telle maîtresse les enseignements qui développent les germes en elle déposés par le Saint-Esprit, non seulement elle était au besoin rassurée par ses avis contre les idées erronées d'un confesseur peu entendu en matière d'oraison, mais dans l'âme de la sainte comme en un temple, elle voyait Notre-Seigneur avec tant de gloire qu'elle se croyait dans le ciel. Sainte Térèse, d'une manière exquise, a décrit la présence de Dieu dans le petit ciel de notre âme. (1) D'ordinaire le petit ciel est clos; or Anne, l'enfant gâtée, avait des entrées de faveur.... Le sanctuaire où Jésus résidait, dûment honoré, lui apparaissait dans toute sa mystérieuse splendeur et, comme sous les arceaux d'une voûte gothique aux vitraux doucement colorés, Anne se sentait pénétrée de respect pour la Majesté divine. D'ailleurs la divine présence ne demeurait pas concentrée dans cette âme; l'entourage se ressentait d'un tel voisinage. Un jour Anne vit Notre-Seigneur à côté de la sainte pendant qu'elle faisait chapitre et ce, avec une telle splendeur, que toutes les religieuses en semblaient divinisées, et de fait elles sortirent de cet exercice le cœur tout dilaté de joie; Anne savait bien pourquoi : c'est que le Maître était là. (2)

On comprend que ces années de bonheur durent passer vite, et l'heure vint où sainte Térèse devait être admise à l'éternel repos de l'éternel triomphe, et où son élève devait s'apprêter à être à son tour chef, guide et soutien. Jésus qui avait formé cette union voulait en demander le

(1) Voir Chemin de perfection, 28.

(2) Magister adest. Joann. xi, 28.

sacrifice apparent pour en opérer la consommation réelle. L'épuisement de la sainte n'annonçait que trop la proximité de l'heure solennelle; peut-être aurait-on voulu garder quelque illusion, mais elle-même dit : « Enfin, ma fille, le temps de ma mort est venu. » Le cœur de l'infirmière saigna, mais son dévouement et ses prévenances redoublèrent; elle ne voulait plus quitter sa chère malade qui, de son côté, ne savait plus se passer d'elle. Toujours présente à son devoir, n'oubliant rien au milieu de sa douleur, Anne pensa à renouveler le linge de sa malade qui l'en remercia avec effusion. Oh! qu'il laisse au cœur un consolant souvenir le merci de l'infirmière soulagée, du mourant assisté, rayonnement de bonheur dans la nuit de la souffrance et de l'agonie.

La sainte mourante avait, écrit sa dévouée infirmière, « l'âme si pure qu'elle ne pouvait souffrir rien de mal-propre. » Un instinct d'esthétique vraie faisait voir à l'esprit élevé et judicieux d'Anne dans l'amour de la propreté; non une vulgaire manie de ménagère mais le goût exquis du beau, l'attrait virginal de la pureté.

Enfin l'instant suprême était venu. Le Père provincial avait ordonné à l'infirmière d'aller prendre quelque repos et, toujours obéissante, celle-ci avait quitté, non sans déchirement sans doute, son poste de dévouement. Ému de pitié pour la sainte mourante visiblement affligée de son absence, le supérieur la rappela et, joyeuse de la revoir, Térèse voulut pour berceau de son dernier sommeil les bras et la poitrine de son inséparable compagne : le triple lien était plus serré que jamais dans cette suprême étreinte. A l'instant de partir pour le grand voyage, la

pèlerine du ciel désirait comme dernière station le cœur de celle qui aimait tant Celui qu'elle allait voir. Et quatorze heures s'écoulèrent comme un instant en cette agonie sans agonie, où la terre semblait toucher le ciel et où le ciel paraissait incliné vers la terre; car Térèse volait par ses désirs vers l'éternel séjour, si « enflammée en l'amour de son Époux, qu'elle paraissait ne pas voir assez tôt l'heure de sortir de la prison de son corps (1) pour aller jouir de Lui. » Mourir ainsi n'était pas mourir; c'était à sa fille désolée d'éprouver les douleurs de la mort, la grande séparatrice : « Je me sentais, dit la Bienheureuse, plus morte qu'elle ». Triste elle l'était comme les disciples affligés à qui le Maître avait dit : « Je m'en vais et où je vais, vous ne pouvez présentement me suivre. » (2)

Or l'Amant attentionné s'empessa de consoler l'amante affligée : « Il est si bon » dit-elle; puis, en s'humiliant au lieu de se prévaloir d'une grâce extraordinaire : « Il voyait le peu de patience avec laquelle je portais cette croix. » Et voilà qu'au pied du lit apparaît l'Époux et le cortège nuptial des bienheureux venus de là-haut pour conduire la vierge sage aux noces éternelles. L'hiver de la vie terrestre était fini.... (3) Non, Anne n'était pas égoïste au point de vouloir, en prolongeant la vie terrestre, retarder un tel bonheur. « Mon Dieu, s'écria-t-elle, si vous vouliez me la laisser pour ma consolation, maintenant que j'ai vu sa gloire, je vous demanderais de ne pas la faire rester un instant ici-bas ». Et comme s'Il eût attendu

(1) Educ de custodia animam meam. Ps. cxli, 8.

(2) Quo ego vado non potestis venire. Joann. xiii, 33.

(3) Hiems transiit. Cant. ii, 11.

la permission de sa favorite, Jésus, assuré de son plein consentement, invita la blanche colombe à quitter le trou de la pierre et la colombe s'envola. (1)

Le sacrifice pour celle qui restait fut accompli à la manière des forts : infirmière jusqu'au bout, Anne rendit au saint corps tous les derniers devoirs avec le plus énergique sang-froid. Tèreise n'était-elle pas morte d'amour entre ses bras et sur son cœur, marquant ainsi ce bras et ce cœur du sceau de l'amour fort comme la mort ? (2)

Du beau pays de là-haut, la mère envoya sans tarder à son enfant un présent depuis longtemps demandé. Anne avait le défaut des qualités de son cœur aimant : elle s'attachait trop vivement aux personnes qui lui avaient fait du bien. Sainte Tèreise, qui était du nombre, avait plus d'une fois signalé le léger manque de pureté qui se mêlait à un sentiment pourtant si noble ; la disciple avait compris et déploré son imperfection sans pouvoir pleinement s'en dégager, et elle avait demandé à sainte Tèreise de lui obtenir, une fois au ciel, comme consolation de sa mort, le détachement parfait des créatures. Et comme une fleur du jardin céleste, tomba sans retard sur le cœur de la Bienheureuse le détachement, non pas triste ou froid, ni concentré, mais large et sublime ; elle se sentait comme seule au monde, mais aimant tout le monde en Dieu et pour Dieu. (3)

(1) Columba mea de foraminibus petrae. Cant. II, 14.

(2) Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum quia fortis est ut mors dilectio. Cant. VIII, 6.

(3) Ce détachement surnaturel était si vrai que, ne voulant aucune attache même à des objets de piété, la Bienheureuse distribuait à ses filles les

Sainte Tèreſe ne ſe borna pas à ce rare préſent; l'affec- tion eut une ſurvivance. Entre les êtres aimés que la mort ſépare reſte toujours le lien de la prière et l'eſpoir du ſuprême rendez-vous; en attendant l'abſence ſe fait ſentir et l'on ne ſe rencontre que dans la nuit obſcure de la foi. Mais pour Anne la nuit de la ſéparation eut des clartés plus brillantes que le jour (1), car la ſainte lui fit ſentir bien des fois ſa préſence tutélaire. D'abord elle fut témoin des prodiges qui firent rayonner la vie autour de la relique ſacrée que la mort ſemblait n'avoir touchée que timidement. Des illuminations céleſtes et des cortèges angéliques apparaiſſaient pour fêter les noces de l'Agneau avec ſa bien-aimée (2); des guériſons miraculeuſes s'opéraient au contact de ſon corps tranſfiguré par le reflet de la gloire éternelle; point d'odeur cada- vérique, mais un parfum venu de l'Orient immortel; et, comme par une exubérance de vie, un arbre mort reprenait la ſève et ſe ranimait près de cette morte triomphante. O mort, où eſt ta victoire? (3)

Anne aurait voulu demeurer dans le couvent qui poſſédait la dépouille ſacrée de ſa Mère, et viſiter ſouvent ce glorieux ſépulcre (4) où s'opéraient tant de miracles; mais l'autorité en décida autrement, et celle qui avait ici-bas préféré l'obéiſſance à ſes plus ſaints attraitſ, vint

reliques de ſainte Tèreſe qu'elle poſſédait. A qui ſ'en étonnait : " Les autres en feront meilleur uſage que moi ", répondait-elle. Il lui ſuffiſait d'aller un jour la voir au ciel.

(1) Nox ſicut dies illuminabitur. Ps. cxxxviii, 12.

(2) Venerunt nuptiæ Agni. Apoc. xix, 7.

(3) O mora ubi eſt victoria tua? 1 Cor. xv, 55.

(4) Erit ſepulcrum ejus glorioſum. Is. xi, 10.

du ciel pour rappeler à sa fille le devoir d'obéir malgré sa peine.

Ce fut une explosion de larmes à Saint-Joseph d'Avila quand on vit arriver seule celle que, dit Enriquez, on n'était accoutumé à voir entrer qu'accompagnée de la sainte Mère; aussi ne lui témoigna-t-on pas au premier abord la joie qu'on éprouvait de son retour. Elle se consola de tout dans l'oraison, dit son historien, et une incomparable consolation lui fut en effet donnée : les anges la transportèrent en esprit à Albe au tombeau de sa sainte Mère, et dans ce sépulcre fermé les yeux de son âme virent la sainte dépouille incorrupte.

Puis, si le corps de la sainte demeurait à Albe, son âme, du haut des cieux, ne pouvait-elle pas la suivre et la protéger en tous lieux? Et ainsi advint-il; car souvent dans le cours de sa vie, Anne sentit le parfum qui s'exhalait de son corps sacré : est-ce que la distance est un obstacle à une odeur surnaturelle? Souvent aussi elle jouit de sa visite, surtout aux heures pénibles.

En effet la Bienheureuse avait, pour d'excellentes raisons, pris l'habitude d'invoquer sa Mère envolée. Or un confesseur y trouva à redire sous prétexte qu'il n'est pas permis de prier une personne non canonisée. « Dieu nous garde des demi-savants », avait dit la sainte elle-même. Si ce confesseur avait eu un peu plus de savoir ou d'idée, il n'aurait pas ignoré que cette prohibition ne regarde que le culte public. Point de canonisation sans miracles; or le miracle s'obtient par l'intercession des serviteurs de Dieu. Une céleste visite de la sainte mit fin au trouble jeté dans l'âme de la Bienheureuse par cette maladroite

décision. Avec sa logique ordinaire, Anne fit dans son for intérieur le procès anticipé de canonisation, et conclut en faveur de la sainteté prouvée par les témoignages d'amour accordés à Tèreſe par le Seigneur, par les dons extraordinaires prodigués à son âme et surtout par tant de travaux endurés pour l'amour de l'Époux divin. De tous ces faits, dont plusieurs avaient été dérobés aux regards du grand nombre par l'humilité de la sainte, son inséparable compagne avait été plus que témoin ; car, ainsi qu'elle le dit naïvement, participant aux peines de Tèreſe elle avait aussi participé à ses joies.

Mais pas plus après sa mort que pendant sa vie, la sainte n'échappa aux critiques des confesseurs peu éclairés. Une parole de ce genre blessa un jour et troubla le cœur de la fille survivante ; mais l'Époux était là toujours prêt à consoler la bien-aimée. Le souvenir des discours du malencontreux confesseur se fondit comme la neige à l'aspect du soleil, quand Jésus apparut revêtu d'une chape pontificale et l'entr'ouvrit à l'endroit du cœur ; un tel pontife s'entend en canonisation et c'était bien canoniser Tèreſe que de la montrer en cette place de choix « comme ne faisant qu'un cœur avec Lui. » Exacte et suave peinture de l'union par l'amour qui constitue la sainteté. « La voilà, dit-Il avec une ironie suave et triomphante, je te la montre, ne te soucie pas de ce qu'on en peut dire. »

Un jour on faisait la fête du vaillant saint Sébastien avec la solennité usitée en Espagne ; Tèreſe trouva à propos de venir du ciel pour entonner l'office de celui qui lui ressemblait tant. Anne, ravie de sa gloire, se sentit animée d'un grand désir de souffrir pour un Dieu qui



récompense pareillement ses fidèles serviteurs. Les grâces extraordinaires avaient un autre effet pour cette âme énergique qu'une simple jouissance : l'amour, mais un amour qui donne et se donne, en était le fruit.

Au ciel sainte Tère se n'oubliait pas le titre de prieure des infirmes conféré à sa fille tant aimée, et point elle ne manquait de l'assister dans les labeurs de ce priorat parfois peu facile. Un jour la pauvre prieure était à bout, tellement était nombreuse sa clientèle; car, à une seule exception près, toute la communauté gardait le lit. Mais elle savait à qui s'adresser, et à sa chère sainte elle exposa sa situation comme un enfant à sa mère : « Secourez-moi, je n'en peux plus; donnez-moi de nouvelles forces, je ne les demande que pour servir vos enfants ». Pas moyen de résister à de si bonnes raisons; la tendre mère promit d'exaucer cette prière de la charité et, arrivée à la cuisine, place peu coutumière d'odeurs suaves, le parfum de sainte Tère se fait sentir, délicieux mais surtout réconfortant. Ranimée par ce tonique céleste, la bonne infirmière est soudain allégée de sa lassitude; son corps, si difficile à traîner tout à l'heure, devient tellement agile qu'on le croirait spiritualisé. Cette grâce dura jusqu'à la guérison de toutes les malades; de tout ce que l'enfant gâtée de sainte Tère touchait à la cuisine s'exhalait l'arôme de la sainte. C'est ainsi que dans une obscure cuisine, Celui qui apprécie pour ce qu'elle vaut la corruption parfumée de plus d'un salon, répandait les senteurs de ses éternels jardins; car là poussaient les fleurs, si embaumées par Lui, de l'humilité, de la charité et de la mortification.

Non moins consolant est le trait suivant. A force de pénitences, une religieuse avait perdu la tête. Tère-se n'était plus là pour mettre un frein à ces excès (1) mais elle était puissante au ciel pour en réparer les suites. La thérapeutique des aliénés était alors fort rudimentaire : enfermer et, quand les choses allaient trop loin, frapper ces infortunés, c'étaient à peu près les seuls remèdes connus. On sait que, quand saint Jean de Dieu osa parler d'un traitement à la fois plus intelligent et plus charitable pour soigner les fous, on le crut d'abord lui-même en démence. (2) Nous ne pouvons donc en vouloir à la prieure de n'en avoir su plus long que les savants de son temps et d'avoir traité la pauvre insensée avec rigueur. Mais la prieure des infirmes connaissait la thérapeutique des saints, qui est de tous les temps : elle pria ; et voilà qu'une nuit sainte Tère-se vint en personne dans la cellule de la malade et lui rendit la raison : une visite, venue du séjour de la lumière et de la paix (3) dissipait les ténèbres de l'esprit et calmait le trouble des nerfs. En s'en retournant, la céleste consolatrice ne pouvait manquer de passer chez sa fille bien-aimée ; doucement elle frappa à sa porte, la fit sortir et d'un signe la conduisit jusqu'à la cellule de la malade. Tère-se disparut et Anne hésitait à entrer, quand la religieuse guérie l'invita à venir, assurant que la Sainte Vierge

(1) Voir dans le livre des Fondations (17), avec quelle énergie sainte Tère-se proscriit les excès de ce genre et en dénonce les funestes suites.

(2) St Jean de Dieu, mort en 1550, avait déjà quitté ce monde à l'époque où se passait le fait, mais vu la difficulté extraordinaire des communications dans la montagnaise Espagne, il est aisé de comprendre que sa méthode n'ait pu se répandre que fort lentement.

(3) *Locum pacis et lucis.* (Ord. missæ, Memento des Morts).

et sainte Térése l'avaient visitée et rendue à la santé. Hallucination d'un nouveau genre, aurait dit quelque médecin raisonneur, caprice des nerfs! La malade avait vraiment reçu la visite du ciel, jamais le mal ne reparut.

Élisée, qui avait vu son Élie bien-aimé monter au ciel, avait reçu son double esprit; par son assistance, Anne opérait des miracles. Une mission plus vaste lui était destinée : au loin il lui fallait propager l'esprit de sainte Térése si vivant en son cœur. La sainte elle-même l'en vint avertir. Une nuit elle lui apparut emmenant au ciel deux d'entre ses premières filles de la réforme. (1) L'heure du repos avait sonné pour ces lutteuses de la première heure, et rien ne semblait plus riant que la prairie où Térése les conduisait : c'était bien l'éternel pâturage, le gazon verdoyant où, selon la formule liturgique (2), le bon Pasteur introduit les brebis qu'Il reconnaît pour siennes.... et Anne, lasse des poudreux sentiers de la terre, eut aussi hâte d'entrer dans ce repos. (3) « Agréez, ma Mère, dit-elle avec sa charmante simplicité, que je sois de la compagnie. — Il n'est pas encore temps, répondit

(1) Ces deux partantes pour le ciel étaient du nombre des quatre premières novices de la réforme, reçues en ce carmel de St Joseph d'Avila que Notre-Seigneur appelait un paradis de délices; l'une, sœur Marie de St Joseph, apparut, rayonnante de gloire, après son décès, à sa prieure, tandis que l'Époux divin disait : " Elle est de celles qui suivent l'Agneau partout où il va. ", De l'autre sœur, Marie de la Croix, on faisait cet éloge : " Elle est la providence et la consolation de toutes ses compagnes, la bien-aimée de Dieu et de ses sœurs. ", Toutes deux moururent peu après la vision de la Bienheureuse Anne.

(2) *Paradisi semper amœna virentia; inter oves suas, te verus ille Pastor agnoscat* (prière de la recommandation de l'âme). — *Cognosco oves meas.* Joann. x, 14.

(3) *Festinemus ingredi in hanc requiem.* Hebr. iv, 11.

la sainte, il faut que vous acheviez ce que je devais faire. » Ces paroles sont suggestives et prouvent sans réplique que la Bienheureuse est vraiment l'Élisée de Tèreſe, la continuatrice attitrée de l'œuvre de la sainte, son héritière. Inclignons-nous devant elle comme autrefois les enfants des prophètes devant Élisée, en disant : Comme l'esprit d'Élie repose sur Élisée (1) l'esprit de Tèreſe repose sur Anne.

Avant de suivre notre Bienheureuse en sa mission de propagatrice de la réforme, jetons un regard en arrière et voyons après Complies, dans l'obscurité glacée d'un soir d'hiver, l'épouse du Christ, à genoux sur les degrés de pierre d'une Croix placée au milieu de la cour au Carmel d'Avila. Immobile comme une statue de la Prière, mais embrasée d'amour, l'orante était absorbée dans un mystérieux colloque avec le divin Crucifié. En vain la gelée rigide avait collé ses vêtements à la pierre, l'incandescence de son amour avait vaincu la froidure, et le son de la cloche, le signal de l'obéissance, la fit revenir à elle, encore toute brûlante, la flamme surnaturelle créant un été au milieu de l'hiver. Anne surprise, sans faire aucun retour sur elle-même, admira le pouvoir de Dieu qui accorde les grâces selon son bon plaisir. Et dans cette humble, aux pensées hautes, vibrait un écho du Cantique sacré : Froid et glace, bénissez le Seigneur. (2)

(1) *Dixerunt requievit spiritus Eliæ super Eliseum... adoraverunt eum proni in terram.* 4 Reg. II, 16.

(2) *Benedicite gelu et frigus Domino.* Dan. III, 69.

En cet épisode nous pouvons voir l'instantané de la vie pénitente menée par Anne au Carmel jusqu'au jour du départ pour la France, et l'ébauche de sa vie de martyr depuis le grand sacrifice de l'exil. En vain l'hiver des épreuves sévit dans toute sa glaciale rigueur; l'œil fixé sur le Fils de Dieu souffrant, le cœur embrasé par la flamme du Saint-Esprit, l'amante de l'éternel amour surmonta toutes les douleurs sans que la mort, ni l'enfer, ni les torrents glacés aient pu éteindre la fournaise en ignition de sa dilection. (1)

(1) *Lampades ejus lampades ignis atque flaminarum, nec flumina obruent*  
llam. Cant. VIII, 6-7.



*Cycle de la Pentecôte*  
*La Rose : Le Règne du Saint-Esprit par le Martyre*

" *Fortis est ut mors dilectio* ,,  
Cant. VIII, 6.

LA PENTECOTE MYSTIQUE

Comme une mère désireuse de contenter son enfant, sainte Térèse non moins aimante et plus puissante au ciel qu'ici-bas, apparut glorieuse à son Élisée et lui dit : « Ma fille, demandez-moi ce que vous agréez et je vous le procurerai. » Et l'humble converse, non moins bien inspirée que le grand Salomon, répondit : « Je vous demande que le St Esprit demeure toujours en mon âme. » C'était bien demander la sagesse (1), la lumière et l'embrasement, la foi qui, en s'intensifiant attise le brasier de l'amour; et à ce *Veni Creator* chanté par cette ambitieuse de dons divins, le Paraclet répondit par une abondance toujours croissante de ses grâces.

Tout chrétien doit avoir sa Pentecôte, en laissant l'Esprit-Saint changer ses aspirations, ses pensées humaines et naturelles en désirs surnaturels, sa faiblesse en force, son

(1) *Da mihi sapientiam.* 2 Par. 1, 10.

égoïsme en amour; tout lieu où l'on administre la confirmation est un Cénacle; mais bien s'en faut que les grâces reçues en ce Sacrement ne soient pas susceptibles d'accroissement et de développement, surtout chez les âmes appelées à de grandes choses.

Les apôtres, appelés à convertir le monde, sortirent transformés du Cénacle après la pluie embrasée des langues de feu (1); avec moins d'éclat les âmes d'élite, destinées à recevoir dans un haut degré pour elles-mêmes et à propager pour autrui la conflagration du divin amour, reçoivent la langue de feu lumineuse et ardente : tels sont les contemplatifs et les âmes apostoliques. Or le feu est consumant, et qui a reçu l'étincelle sacrée doit souffrir; l'apôtre est voué au martyre, tout le monde le sait, et le contemplatif au moins autant, malgré les apparences contraires. Sainte Tèreise l'explique si bien (2), et cela est vrai surtout pour cette classe de contemplatifs appelés compatients : ils doivent contempler par participation les souffrances du Christ. La flamme du St Esprit donne la force, non seulement pour supporter sa brûlure, mais pour l'aimer au point de s'écrier avec saint Jean de la Croix : O cautère agréable !

Telle était la vocation d'Anne, apôtre, contemplative, compatiente et par conséquent martyre. Les dons sacrés dont le Saint-Esprit avait été prodigue envers son âme dès l'aube de la vie, se développèrent et s'intensifièrent après le départ de Tèreise pour le ciel. L'absence de cette Mère bien-aimée lui fut avantageuse d'abord en brisant

(1) *Dispertitæ linguæ tanquam ignis. Act. 11, 3.*

(2) Voir *Chemin de Perfection*, 18.

dans son cœur les dernières fibres naturelles; la place était libre et, loin de là laisser orpheline (1), sainte Térése lui envoya le Paraclet. Déjà le lis et la violette ornaient sa couronne; leur beauté s'accrut et sous les feux de ce divin soleil de l'éternel été s'y vint ajouter la rose, la fleur d'amour avec son incomparable beauté et son arôme enivrant, avec sa pourpre ensanglantée et ses épines à l'acuité poignante.

La couronne se complétait : le Gloria Patri s'achevait accompagné du signe de la Croix et, s'il faut recourir encore au symbolisme d'un temple sacré, la dédicace se célébrait glorieusement parmi les parures crucifères et les onctions du chrême béni, image de l'action à la fois consolante et fortifiante du Saint-Esprit. L'Église avait son campanile; car la vierge du Carmel était chargée d'attirer les âmes à Dieu par un apostolat plus large et plus fécond que jamais; son pieux sanctuaire recevait ses plus précieux ornements. La contemplation s'intensifiait dans l'âme de l'héritière de Térése; l'autel surtout s'y dressait pour la compatiente; là elle devait vivre jusqu'au bout et mourir enfin. Quoique, pour dire vrai, ce soit la contemplation qui allume la flamme de l'apostolat pour aller de l'extérieur du temple au saint des saints, nous admirerons d'abord l'apôtre, puis la contemplative et enfin la compatiente, et, en ces trois états, un triple martyr.

(1) Non relinquam vos orphanos. — Si-abiero mittam eum ad vos Paracletum. Joann. xiv, 18.





## L'APOSTOLAT DE LA RÉFORME PAR LE SACRIFICE

Comme un trait brûlant la parole du divin Crucifié : « Sitio », avait pénétré de bonne heure dans le cœur de l'épouse, et la soif insatiable des âmes s'était allumée en elle, impérieuse et lancinante. (1) Ce désir haletant avait occupé et absorbé sa vie obscure et féconde d'humble sœur converse; le jour vint où cette ardeur toujours croissante eut à s'exercer sur un plus vaste théâtre. Apôtre comme propagatrice de la réforme, Anne dut aller au loin et accepter, avec la charge de prieure, l'apostolat auprès des premières Carmélites de Paris, de Pontoise, de Tours et d'Anvers, apostolat qui, grâce à cette situation plus en vue, était appelé à rayonner sur le monde sans cesser de s'exercer comme jadis par la prière et l'immolation secrète. Mais à quel prix!....

Sainte Tèreise était venue du ciel pour faire savoir à son inséparable compagne que, avant de la rejoindre dans la prairie qui ne se flétrit pas, elle devait compléter son œuvre. Mais comment? Humble et discrète, la Bienheureuse

(1) Ces ardeurs pour le salut des âmes étaient parfois si véhémentes, que le bon Julien d'Avila, confesseur du monastère, craignit un artifice du démon qui aurait ainsi voulu lui ôter la paix du cœur; mais sainte Tèreise le rassura en disant que les artifices de l'ennemi ont pour but de perdre les âmes et non de les sauver.

ne se permit ni question ni supposition; elle attendit en silence l'heure de Dieu et, à plusieurs reprises, les avertissements célestes vinrent avec une croissante précision.

En une nuit de Noël, nuit où le Fils de Dieu pour nous conduire au port éternel descendit parmi les orages de la terre, Anne se vit transportée sur une mer agitée par la tempête, avec des compagnes dont une seule lui était connue. Elle avait le pied marin : loin d'être terrifiée par l'aspect des vagues en courroux et des éléments bouleversés, elle sentit sa bravoure grandir et s'élever à la hauteur de tous les périls. Le désir du martyr couvait toujours en son cœur comme le feu sous la cendre; à présent, la flamme attisée s'élevait droite et pure : la crainte, d'ailleurs légitime, qui se mêlait à l'aspiration, était surmontée par un courage exempt d'exaltation; car, à la joie intérieure, s'unissait l'abandon parfait au bon plaisir de Dieu et, dans le mystère de cette vision, il lui fut donné à comprendre qu'elle irait en France et qu'elle y souffrirait beaucoup.

Or ce n'était pas la première fois que son attention était attirée sur le royaume très chrétien; sa mère sainte Tèrese avait plus d'une fois, comme Jeanne d'Arc, déploré « la grande pitié qui était au royaume de France ». Or il fallait, non moins qu'au temps de la pucelle, le secours d'En-Haut pour réparer les ravages, non plus de l'invasion étrangère mais de l'invasion de l'hérésie. Avec les armes de la prière elle combattit et, quand l'heure de la suprême retraite eut sonné, ses écrits, comme un testament révéral, transmirent à la postérité le feu sacré de son zèle : Anne y pouvait relire ce qu'elle avait souvent

entendu. En France, ces pages brûlantes ne tardèrent pas à être connues; en pleins ravages de l'hérésie « il se trouvait des Moïses qui élevaient les mains et le cœur vers le Ciel pour obtenir du secours », ainsi que l'écrivit si justement la Bienheureuse, sans penser que, par cette lumineuse comparaison, elle faisait aussi son propre portrait. Parmi « ces âmes vertueuses qui importunaient la miséricorde divine, » plusieurs pensèrent que les filles de sainte Tèreſe, si désireuses du salut de la France, pourraient fournir un puissant renfort contre l'hérésie. On connaît les péripéties, les aventures, les difficultés de l'odyssée des Français à la conquête d'une escouade de filles du Carmel pour fonder la réforme téréſienne en France, et la Bienheureuse rend témoignage à leur humble patience et à leur inlassable courage. L'entreprise n'était pas de celles qui vont tout droit.

Anne, malgré son intrépidité, sentait parfois les craintes de la nature l'envahir, à la pensée des souffrances qui l'attendaient, souffrances voulues cependant par la partie supérieure de l'âme. Ainsi Jésus disait : « Mon Père, sauvez-moi de cette heure et pourtant c'est pour cette heure que je suis venu. » (1) Mais Celui qui demande est aussi Celui qui donne, et le Maître divin donna à son épouse, avec un lumineux enseignement, la force pour le mettre en pratique : « L'olive et le raisin ne donnent leur liqueur qu'après avoir passé par le pressoir; tous ceux qui m'ont aimé ont marché par le chemin de la Croix; je veux que tu fasses de même. » La parole divine fut efficace; car l'âme recon-

(1) *Pater salvifica me ex hac hora, sed propterea veni in horam hanc.*  
Joann. xii, 27.

fortée éprouva un grand désir de faire ce qui plairait à Dieu. La comparaison était d'une justesse et d'une simplicité bibliques ; en tout elle fut réalisée. Sous l'action du divin Pressureur dépeint par Isaïe (1), Pressureur qui s'est lui-même trituré dans le pressoir, son épouse, olive et grappe comme lui, a subi l'effrayante opération ; mais la mixtion d'huile et de vin, le tonique lénitif (2), a découlé du fruit brisé, et l'œuvre de Dieu, œuvre de force et de douceur, s'est accomplie en elle et, par elle, aussi en beaucoup d'âmes.

Aux résistances intimes de la nature faisaient écho les oppositions du dehors. Chacun disait son mot et pas toujours fort à propos ; mais le divin Maître était là qui rassurait son élue par des paroles intérieures, et ses confesseurs lui affirmaient qu'elle était mue par le Saint-Esprit. On comprend que les religieuses d'Espagne avaient peine à perdre une telle sœur, et que les supérieurs ne se décidaient pas volontiers à céder un trésor de sainteté, relique vivante de sainte Tèreise. Les uns discutaient avec les hommes et les autres intriguaient, par leurs prières, auprès de Dieu pour empêcher le départ ; mais, dit énergiquement la Bienheureuse, « le Seigneur avait décrété le contraire. » En vain une fervente religieuse, très amie du bon Dieu et très amie de sa sainte compagne, mit-elle tout en œuvre pour obtenir grâce ; pour tout succès, elle obtint cette réponse : « Il faut que cela se fasse. » En pure perte elle se lamenta sur les souffrances du redoutable voyage : « Ceux qui prennent le miel, repartit le divin

(1) Torcular calcavi solus. Isaïe, LXXIII, 3.

(2) Infundens oleum et vinum. Luc, X, 34.

Interlocuteur, doivent s'attendre à quelques coups d'aiguillon : mais ils emportent le miel. » (1) Les coups d'aiguillon ne manquèrent pas : la Passion se préparait en France, les préludes du départ se passèrent à Gethsémani.

Anne sentait en effet son cœur partagé entre la grâce qui la poussait à tenir tant de généreuses promesses offertes dans le passé, et la nature qui trouvait tant de bonnes raisons pour déconseiller le voyage. Était-ce à son âge, avec si peu d'instruction qu'il fallait tenter pareille entreprise ? Qu'il était effrayant ce saut vertigineux dans l'inconnu : pays étranger, supérieurs étrangers ; ici on l'aime et là-bas, qui sait quelles contradictions l'attendent.... Et puis l'attache au sol natal, le sentiment national, sont enracinés bien avant dans son cœur espagnol, et l'exil, dont le pain est amer pour tous, a des saveurs d'une âcreté plus sensible pour une âme castillane.... Qui sait, disait la voix insidieuse de la tentation, n'était-elle pas dans l'illusion ? son ardeur pour le sacrifice n'allait-elle pas la jeter dans une folle équipée ? Et les larmes coulaient à flots. Mais Jésus parlait impérieusement, déclarant que rien ne se ferait sans elle et, quand vint le moment de partir, il envoya l'ange consolateur (1) à son épouse agonisante. Sous la forme expressive d'un jeune homme à la tournure martiale, le chef de la céleste milice apparut à la Bienheureuse comme autrefois à Jeanne d'Arc à l'approche

(1) « Dans le trouble où j'étais, écrit-elle, Dieu faisait entendre à d'autres âmes ce qu'Il voulait de moi, afin que je ne doutasse pas. » Délicate attention de la divine Sagesse ; car l'illusion par autosuggestion est moins à craindre dans les paroles surnaturelles, quand elles sont transmises par autrui.

(2) Apparuit ei Angelus confortans. Luc. xxii, 43.

d'un redoutable départ, et lui intima ce bref et confortant mot d'ordre : « Prenez courage et partez sans faute. » Depuis sa jeunesse, Anne, la vaillante, avait sympathisé avec l'archange Michel, le grand lutteur pour Dieu parce qu'il était le grand adorateur de Dieu.

Non moins fortifiante et plus douce est la parole qu'une compagne aimée fut chargée de transmettre de par Dieu : « Qu'elle parte sans crainte ; je lui dis, comme à mes disciples, qu'elle sera affligée et méprisée, mais que cette peine se changera en joie. » (1) Forte d'un tel espoir, Anne se prépara au départ. L'apparition dans le ciel, de six étoiles mystérieuses, le nombre des partantes, vint contresigner l'obédience. Un des météores était plus petit que les autres : la Bienheureuse crut se voir désignée par ce symbole, se regardant comme la moindre de toutes. Il est permis d'être d'un autre avis.

Enfin sonna l'heure de l'adieu sans retour à la patrie, à tout un passé désormais écroulé et cela pour marcher vers un avenir incertain. Le jour de la Décollation de saint Jean Baptiste, un jour ensanglanté et glorifié par le martyr, avait été bien choisi pour la séparation. Quitter, toujours et encore !... quitter, non plus le monde mais une famille religieuse saintement aimée ; oui, à ce prix devait être enfanté le Carmel de France, avec ses foyers nombreux de prière, de réparation et de mystique apostolat. En avant donc..... quelques paroles d'encouragements, quelques bénédictions sont échangées avec les supérieurs du Carmel effrayés de laisser aller leurs filles si loin, guidées par des

(1) *Tristitia vestra vertetur in gaudium. Joann. xvi, 20.*



“ Vois les âmes qui se perdent en France ; aide-moi à les sauver. „





prélats qu'ils connaissaient peu. A vrai dire, peut-être les connaissaient-ils trop bien ; peut-être avaient-ils saisi suffisamment leur caractère pour pressentir quelque peu les difficultés de l'avenir. Les larmes coulaient, car « les religieuses et leurs pères offraient en cela un grand sacrifice à Dieu. » Puis, ajoute naïvement Anne, « étant femmes et d'un esprit plus sujet à la faiblesse que les hommes, les partantes n'étaient pas exemptes d'appréhension, d'autant plus qu'il leur restait un doute si ce voyage était de Dieu. » Et « quoique les esprits sentissent cette faiblesse, d'autre part ils étaient forts et avaient le courage de passer outre et de souffrir pour Dieu et pour le bien des âmes jusqu'à mourir. » Le sentiment était dominé et surmonté par la volonté. (1)

Mourir, cela aurait bien pu arriver parmi les dangers de la route ; car voyager à la mode du temps jadis, par monts et par vaux, promettait des aventures plus intéressantes à lire qu'agréables à traverser. Mais l'énergique Espagnole ne perdait pas contenance pour si peu : qu'aurait pu craindre celle pour qui la souffrance était une gloire au point que sortir saine et sauve d'un accident lui semblait une humiliation ? Si ses compagnes avaient souffert davantage, « c'est tout simplement qu'elles étaient plus dignes. » Anne avait fait son apprentissage dans les aventureuses fondations de Térése. Plus tard, obligée par obéissance de se rendre à un prétendu désert établi par

(1) Turenne pris d'un tremblement en allant au combat, disait à son corps : " Tu tremblerais bien plus, vieille carcasse, si tu savais où je vais te mener. „ Le courage ne consiste pas à ne pas éprouver le sentiment de la frayeur, mais à le dominer par la volonté.

une prieure plus zélée que prudente, elle avait couru risque de périr en traversant une rivière (1), mais « Dieu lui avait donné une telle foi et une si ferme confiance qu'elle ne fut pas du tout émue », et tout finit si bien que « Dieu semblait avoir soutenu le coche de sa main toute-puissante. » Même sang-froid et même protection de Dieu dans le voyage d'Espagne en France ; la Mère Léonor de Saint-Bernard ne se crut pas obligée d'interpréter dans le même sens que sa sainte amie la visible préservation de tout accident, et bien avisée fut-elle de mettre toujours ses pieds dans la trace des pas de la Bienheureuse, assurée ainsi, malgré tous les périls, d'être en bon chemin. Quand vint l'heure du grand et mystérieux voyage, la Mère Léonor voulut partir pour la rive éternelle, tenant en main le bâton sur lequel la Bienheureuse s'appuyait en chemin. Suivons aussi ses traces, et Jésus comme pour elle, comme autrefois pour Jacob, sera pour nous le compagnon de route. (2)

Toutefois, il était un autre martyr qu'un accident de voyage, désiré celui-là par les partantes et redouté pour elles par leurs amis. Comme Térèse, ses enfants rêvaient souvent le martyr pour la foi ; on jouait parfois des scènes de martyr pendant les récréations. Anne se plut, jusque dans sa vieillesse, à ce divertissement d'une espèce particulière, et ce n'était pas un supplice prompt qu'elle

(1) Le Manzanarès, affluent du Tage. L'eau où l'on s'était engagé avec une voiture s'était trouvée beaucoup plus profonde qu'on ne le croyait : chose peu surprenante en Espagne où les fleuves sont torrentiels, tantôt à sec, tantôt débordants.

(2) Socius in itinere. Gen. xxxv, 3.

ambitionnait pour arriver droit au ciel, sans encombre ; non, son amour aurait voulu, pour que la fête fût complète, un vrai luxe de tortures. La preuve que ce n'était pas un désir imaginaire, c'est qu'elle avait vu sans sourciller l'épée de son frère dégainée pour la tuer ; et l'un de ses panégyristes, le Père Thomas d'Aquin, remarque avec admiration comment, dans son autobiographie, elle passe légèrement sur ce trait de vaillance.

N'allait-on pas trouver en France ce martyr tant désiré ? En Espagne, la sombre Inquisition poursuivait sans merci l'hérésie ; on y parlait avec effroi de ce pays où le protestantisme avait exercé tant de ravages : les églises et les monastères avaient été pillés et brûlés, les prêtres et les religieux massacrés pendant les sanglantes guerres de religion. A présent, il est vrai, l'incendie était étouffé, et les huguenots tolérés se tenaient tranquilles. Mais à distance les erreurs de perspective sont faciles (1), et la France apparaissait aux Espagnols comme une forêt de Bondy de l'hérésie. C'est donc avec conviction qu'Anne et ses compagnes croyaient y trouver le martyr. Comme Tèreſe, elles furent contentées, mais pas dans le sens rêvé.

Saint Jean de la Croix explique si bien comment un saint désir (2) — et il cite comme exemple celui du martyr — semble parfois n'être pas exaucé tout en l'étant réellement, mais autrement qu'on ne le pensait... Ainsi

(1) Quand le curé de Belleville, qui faisait partie d'un pèlerinage, fut présenté à Léon XIII, le Pontife, à qui le nom de Belleville ne rappelait que trop le souvenir de la Commune, s'écria : " Il y a donc des prêtres à Belleville ! „

(2) Voir Montée du Carmel, II, 19. Notre-Seigneur révéla à la sœur Catherine du Christ comme quoi Il réservait à la Bienheureuse la couronne du martyr parce qu'elle était martyre de volonté.

advint-il pour les saintes voyageuses ; les huguenots n'attentèrent pas à leurs jours et si, à Tours, ils souhaitèrent aux Térésienues un plongeon dans la Loire, ils ne firent rien pour réaliser ce vœu peu hospitalier. Un martyr plus raffiné, plus torturant, quoique moins éclatant que les supplices rêvés, les attendait et, circonstance particulièrement cuisante, les exécuteurs devaient être des prêtres fervents qu'on estimait pour de réelles vertus, des supérieurs qu'on respectait. De plus, il ne s'agissait pas de tendre carrément le cou sous le glaive ; ce martyr devait être accompagné de doutes, de perplexités, d'inquiétudes, dans un labyrinthe inextricable de devoirs contradictoires ; mais tout était voulu et préparé et dosé par Dieu. (1)

(1) M. de Bérulle, qui joua le rôle le plus important parmi les premiers supérieurs du Carmel en France, était un prêtre d'une ardente piété, d'une vie exemplaire et d'un zèle vraiment héroïque. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'avoir mis trop de personnalité dans l'entreprise de l'établissement du Carmel en ce pays, et d'avoir trop employé, dans l'œuvre de Dieu, les calculs de la diplomatie humaine. " Je pense, disait elle-même la Bienheureuse au sujet des supérieurs français, qu'ils ont rendu grand service à la France et que Dieu les en récompensera dans le ciel. „



## APOSTOLAT ET MARTYRE DE LA MATERNITÉ SPIRITUELLE

« Il est au lendemain de tout grand sacrifice, a écrit Mgr Baunard, une heure redoutable, heure de transition, où déjà séparé de la carrière que l'on quitte sans être encore entré dans celle que l'on embrasse, on se voit pour ainsi dire suspendu dans le vide. » Tel était sans doute l'état d'âme des Carmélites en arrivant dans leur nouvelle résidence. S'il est vrai que la maison était toute prête et qu'on n'avait pas à redouter les privations inhérentes aux fondations ordinaires, d'autres difficultés plus complexes se présentaient : autre ciel, autre langue, autres idées, autres coutumes ; puis, une fois le feu de paille des premières ovations tombé, on s'aperçut vite qu'on voulait le bien de part et d'autre, mais qu'on ne le voulait pas de la même façon, et l'antagonisme commença. Tout en souffrant de cette situation tendue, la Bienheureuse aurait pu espérer que son humble rang de sœur converse la tiendrait cachée dans la face du Seigneur (1), à l'abri des perturbations humaines ; aussi, dès l'abord, elle s'était posée en converse, s'empressant de disparaître au plus vite à la cuisine pour

(1) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum.  
Ps. xxx, 21.

préparer le dîner. Mais Dieu avait d'autres desseins et Il permit le concours, à l'accomplissement de ses vues divines, des vues bien humaines, hélas !

Anne ne devait pas se borner à propager la réforme en accompagnant les fondatrices comme simple converse, ainsi qu'elle-même le pensait ; l'Élisée de sainte Térése était appelée à mouler les âmes dans le moule térézien et à leur insuffler l'esprit de la grande réformatrice ; pour cela la maternité spirituelle devait être conférée. Que cet enfantement fut amer parce qu'il devait être fécond ! Au-dessus des discussions, des vues humaines d'un côté, des âpres oppositions de l'autre, quand il s'est agi de donner à la Bienheureuse le voile noir (1), il faut voir plus haut l'action divine qui la livrait à ces tiraillements pour la préparer par la douleur à faire son œuvre. Le supérieur français qui voulait un Carmel à sa mode, espérait trouver en la converse illettrée moins de résistance que dans les Mères déjà rompues au gouvernement ; il ne devinait pas ce qu'un caractère affable et conciliant, ce qu'une modestie qui s'efface et se tient par état et par attrait au dernier rang, peut recéler d'inflexible énergie quand le devoir est en jeu.

Donc on voulut faire de la converse une prieure et par conséquent une choriste : de là un bouleversement et, pour l'héroïne involontaire de ce drame, un cruel écartèlement. D'abord toutes les répugnances de son humilité se soulevèrent, accrues par une peine bien sensible pour son

(1) Dans l'ordre du Carmel, les choristes seules reçoivent solennellement le voile noir après la profession, tandis que les sœurs converses gardent toute la vie le voile blanc reçu à la prise d'habit.

cœur délicat. Allait-elle accorder à des étrangers ce qu'elle avait refusé à sa sainte Mère Térése? Certes, si ses compagnes, Anne de Jésus surtout, étaient opposées à son changement de voile (1), pourquoi tant de discussions? n'était-elle pas, au moins autant qu'elles-mêmes, de leur avis? n'était-elle pas convaincue de son incapacité? Point d'ambition en son âme; point de désir d'être mise en avant: que ne la laissait-on en paix dans son humble rang? Pourquoi fallait-il subir d'interminables et fastidieuses séances dans la cellule de la Mère Anne de Jésus, et cela pour entendre dévider à satiété la même litanie? Ce changement était une infraction formelle aux constitutions, il poserait un précédent désastreux qui servirait de prétexte à toutes les ambitions, et ci et ça et le reste. On fatiguait ses oreilles, sa tête et son cœur, et si les supérieurs n'avaient pas effrayé cette âme docile

(1) Dans son opposition, la Mère Anne de Jésus avait en vue, non la personne de la B. Anne, mais les conséquences d'une violation formelle des constitutions; sa conduite, inspirée par des motifs si droits, eut l'heureux résultat d'empêcher qu'on invoquât le changement de voile de la Bienh. comme un précédent, et de le faire envisager comme un acte exceptionnel. Une fois le fait accompli, elle témoigne à la fille bien-aimée de sainte Térése une sincère estime: la preuve en est qu'à son passage à Bruxelles, lors du voyage de Mons à Anvers, elle invita ses religieuses à conférer avec elle de leur intérieur. Enriquez loue également la fermeté d'Anne de Jésus dans son opposition à un acte contraire " au style de l'Ordre ", et l'humilité de la Mère Anne de St-Barthélemy dans sa résistance. Oublieuse d'elle-même, elle disait à la mère Léonor de St-Bernard, que son plus grand chagrin en cette affaire était de voir la peine qui en résultait pour la Mère Anne de Jésus. Un mot aurait coupé court à toute opposition; mais l'humilité de la B. Anne avait scellé ses lèvres; car ainsi que l'affirme Enriquez: " Si la V. Anne de Jésus avait connu la volonté exprimée par sainte Térése tant pendant sa vie qu'après sa mort, au sujet de cette affaire, elle se fut immédiatement confor- mée au sentiment de sa séraphique et tant vénérée Mère. ,,

par le fantôme de la désobéissance, qu'elle eût vite fait chorus à ces objections : il est si reposant de se laisser guider par l'obéissance ; mais ici l'étoile conductrice se voilait.

La Bienheureuse ne savait qui écouter, quand le Seigneur fit enfin reparaitre l'astre lumineux. Le R. Père Cotton, jésuite, choisi pour arbitre, pria et fit prier pendant une fervente neuvaine afin que Dieu manifestât sa volonté. Et à plusieurs reprises l'Époux, aimable et radieux, se montra à son épouse pour la consoler mais aussi pour lui intimer ses ordres : « Prends courage, dit-Il, il faut que la chose se fasse. » Et, sans connaître ce fait, le religieux parla dans le même sens à l'issue de la neuvaine ; il n'y avait plus qu'à obéir. Par une attention divine, l'Époux lui remit en mémoire une vision antérieure au départ pour la France. Elle s'était vue en présence de sainte Térèse, un voile noir sur la tête. « Faut-il l'ôter ? » avait-elle interrogé, et la réponse avait été négative. La sainte était accompagnée de l'ancienne maîtresse du noviciat, récemment décédée, laquelle donna à son élève d'autrefois une cuillerée d'une liqueur distillée dans les officines de là-haut ; c'était sans doute pour rendre le calice moins amer. Ainsi elle pouvait être sûre que sa Mère bien-aimée n'était pas froissée.

En paix donc elle se prépara à la cérémonie qui ratifiait solennellement ce qui existait depuis longtemps : la mort au monde et l'union avec Celui dont l'alliance rend l'âme plus vierge que jamais. (1) C'était le jour du baptême de

(1) Quem cum accepero virgo sum. Répons de l'office de sainte Agnès, inséré dans le cérémonial de la prise de voile du Carmel.



Notre-Seigneur. « Dieu le permit, pensa-t-elle avec raison, pour sa consolation » ; car elle était fort dévote à ce mystère. (1) Vu son attrait pour le mystère de la Sainte Trinité, on comprend aisément combien ce jour marqué par la manifestation des trois personnes devait lui être cher. Au réfectoire, la lectrice prononça inconsciemment, ou plutôt Dieu lui fit prononcer le verset : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis et*, en même temps le Seigneur se montra présent en son âme; la joie l'inonda : plus de doute, le divin Maître agréait ce qui s'était fait, et désormais la paix fit place aux inquiétudes passées.

Hélas! l'épreuve n'était pas loin. Huit jours après la prise de voile ce fut la charge de prieure au Carmel de Pontoise qu'il fallut accepter, et l'anxiété revint plus poignante que jamais. Ici encore, ignorante de ses réelles capacités, l'humble âme ne voyait que ses lacunes : « A quoi pensait-on de faire une prieure d'une villageoise sans instruction? faudrait-il donc enseigner aux autres ce qu'elle-même aurait eu besoin d'apprendre : les rubriques et le cérémonial du chœur? » Loin de se glorifier d'avoir été choisie comme prieure et de se dire tout bas que, pour être élevée à ce rang, malgré tant de raisons contraires, il fallait avoir attiré l'attention par de solides qualités, la Bienheureuse trouvait dans la supériorité une occasion de confusion, comme faisant davantage ressortir sa nullité; plus que jamais il lui semblait n'être « qu'un ver de terre, lequel n'est bon à rien ». Saint François

(1) On sait que ce même jour est aussi celui de l'Épiphanie : la fête de la vocation des Gentils devait plaire à cette âme apostolique.

d'Assise ne dit-il pas que le vrai humble, loin de se glorifier des charges et des honneurs, se considère comme un cadavre qui, placé sur la pourpre, n'en paraît que plus livide ?

Mais Celui qui s'incline vers les petits et qui est l'élévation des humbles (1) consola doucement son épouse : « Courage, ma fille, tu es dans mon cœur et je suis dans le tien ». Que craindre en tel abri et avec pareil hôte ? La Bienheureuse accepta donc le fardeau qu'un Dieu devait porter avec elle ; mais ce ne fut pas sans ressentir les difficultés de sa charge : diriger l'office, vu son ignorance, lui semblait ridicule, et pourtant sa conscience lui disait que, malgré tout, tel était son devoir ; et le divin Maître trancha le différend : « Prenez soin de l'observance régulière quoique vous ne sachiez pas parfaitement le bréviaire ; ne vous en dispensez pas, vous devez incessamment vous mortifier. » Sans trop se confier au secours surnaturel, qui pourtant lui fut gracieusement octroyé par l'Époux, Anne, toujours prudente et consciencieuse, passait parfois une partie de la nuit à étudier son office ; intelligente, mais nullement habituée au travail intellectuel, il lui fallait s'appliquer jusqu'à en suer à grosses gouttes.

Peu importe ! Dans ce pressoir s'élaboraient des grâces de fécondité pour sa prière et pour celle de ses filles. Entretemps la Croix se présenta de nouveau. En ce Carmel d'abord redouté de Pontoise, le cœur de la prieure avait jeté des racines ; les religieuses lui semblaient des anges ; la Castillanè retrouvait presque une patrie dans la ville ;

(1) Deus humilium celsitudo. Collecte de saint François de Paule.

les habitants étaient bons au point qu'il lui semblait être née parmi eux, et voilà que l'obéissance allait la déraciner pour l'envoyer à Paris ! Or, la capitale lui faisait peur, et Notre-Seigneur Lui-même lui avait fait entendre qu'elle trouverait à Paris des humiliations et des peines plus sensibles que toutes les épreuves passées. Ici encore la répugnance était si vive, que l'âme délicate de la Bienheureuse n'était pas sans en éprouver quelque scrupule, et pourtant, quelle perfection dans ses dispositions : « Seigneur, je ne suis en rien propre pour cette charge. La seule pensée de cet honneur m'effraie, m'est un sujet de mépris. Pourquoi, mon Dieu, voulez-vous me plonger dans cette peine ? Disposez pourtant de moi selon votre bon plaisir. » Satisfait, le divin Maître se montra dans une lumière inexprimable et donna ce témoignage de satisfaction : « Ceux qui font la volonté de Dieu doivent agir de la sorte, c'est-à-dire marcher comme moi sur la terre, indifférents pour les honneurs comme pour les ignominies. » C'est là tout un code de mépris et d'oubli de soi. Et à Paris, et peu après à Tours, les croix se multiplièrent en effet. En chemin pour fonder à Tours, sainte Tère se lui apparut, et la conduisit au milieu des épines sans qu'elle en fût piquée, symbole de l'énergie d'une âme qui passe à travers les épreuves sans se laisser troubler.

Il y aurait des croix plus lourdes que les séparations : les difficultés inhérentes aux fondations et les calomnies des hérétiques. En quittant l'Espagne, les partantes ne songeaient qu'à la France ; mais le guide d'Israël (1) les

(1) Qui regis Israel. Ps. LXXIX, 2.

destinait à fonder aussi en Flandre, le pays où la foi est solide, où, sous un aspect calme et réfléchi, les cœurs aiment ardemment ce qu'ils aiment et savent pourquoi ils aiment, où le sens est droit et les bras sont actifs, où la terre est fertile et où les clochers semblent toucher au ciel. (1) Or c'est encore dans la Croix que le Carmel flamand fut enfanté ; c'est à force de souffrir de la part des supérieurs français, que les Mères espagnoles comprirent qu'il fallait aller chercher ailleurs la liberté d'être vraiment filles de l'Ordre. Quatre d'entre elles partirent, mais la Bienheureuse, malgré leurs instances, refusa d'abord de les accompagner. Et pourquoi ? C'est qu'elle n'était venue en France que dans le but de souffrir pour Dieu, et, n'ayant pas assez souffert, elle ne pouvait abandonner l'entreprise que le Seigneur lui avait inspirée. On le voit, son désir du martyre n'était pas la rêverie d'une imagination exaltée puisque, à défaut de la mort sanglante, son désir de souffrir lui faisait si généreusement embrasser une autre croix choisie par Dieu ; elle eut de quoi être satisfaite.

En effet, les supérieurs qui avaient voulu avec tant d'obstination son élévation au priorat, prouvèrent bientôt, ainsi qu'elle l'écrivit, combien le cœur humain est changeant. Qu'elle avait donc eu raison « vu l'instabilité de la créature » de ne pas se fier à cet enthousiasme ! Ils avaient compté sur elle pour altérer à leur gré l'esprit de la réforme et, en présence de son énergique opposi-

(1) Dans les Pays-Bas alors soumis à la domination espagnole, les enfants de l'Espagne retrouvaient la langue, les lois et, en grande partie, les coutumes de la mère-patrie.

tion, ils demeurèrent fort déçus. Ainsi elle perdit « leurs bonnes grâces » ; son esprit perspicace avait saisi leur but ; mais sa « conscience n'eut point été en repos si elle eût tant soit peu manqué aux devoirs de sa charge ».

Aucune vue d'intérêt ni de respect humain dans sa conduite, mais Dieu seul, en la privation de toute affection humaine. Au contraire, à la Mère Léonor, l'inséparable compagne de voyage, l'amie qui s'entendait si bien avec elle, la sœur fidèle qui seule l'avait consolée à l'heure pénible du changement de voile, elle conseilla de partir pour la Flandre, alors qu'elle aurait voulu rester pour être son Cyrénéen. Cette avide de martyr déclara qu'elle voulait souffrir sans aucune consolation humaine, et plus tard, quand, à Anvers, la Mère Léonor lui fut donnée comme sous-prieure, nulle hésitation pour sacrifier cette aide intelligente et dévouée, appelée à d'autres fondations. (Malines et Gand.)

Donc Anne resta seule sur la terre étrangère, dans un dédale de difficultés, et pourtant rien de cassant ni de hautain dans sa conduite « comprenant, comme elle l'a écrit, que chaque pays a ses coutumes. » (1) Avec un tact parfait, elle eût fait le triage entre l'esprit de l'Ordre qu'il fallait conserver à tout prix, et l'esprit espagnol qu'on ne pouvait imposer à des Françaises ; mais on ne trouvait pas en elle ce qu'on avait rêvé, et la guerre commença, guerre de violence et guerre de ruse.

(1) La Vénérable Mère Anne de Jésus se montra fort mécontente de voir l'insuccès de la cuisine, violemment épicée à la mode espagnole, auprès des novices françaises ; mais nulle trace de contrariété chez la sainte cuisinière elle-même.

Tantôt c'était une sous-prieure qu'on lui envoyait « pour la seconder, » alors qu'elle était chargée de l'espionner et de la contrecarrer ; tantôt c'étaient les novices affectueuses et dociles qu'on cherchait à indisposer à son endroit. Chose capable, est-il écrit dans les actes du procès de béatification, d'exciter le rire ou l'indignation, la direction des novices fut confiée à une femme mariée, une sainte il est vrai, Madame Acarie, mais sans grâces d'état ni mission légitime. (1) Peu à peu la Bienheureuse se vit annihilée comme prieure ; présider au chœur et au réfectoire, à cela se bornait l'exercice de ses fonctions ; pour le reste, on ne faisait pas plus cas d'elle que d'une simple religieuse. Puis c'étaient des scènes, et l'on semblait choisir pour les faire les jours où elle avait été saignée. Une fois, il fallut subir les reproches impertinents d'une religieuse autrefois très affectionnée ; le diable donnait de bonnes raisons pour la remettre à sa place ; heureusement la Bienheureuse reconnut le style de ce conseiller, et bien autrement parla Notre-Seigneur : « Ne devait-elle pas se consoler d'être considérée comme une personne vile ? n'a-t-on pas dit autant et plus sur Lui ? » « Les lois du monde, dit-Il, sont différentes des miennes ; mais la souffrance, la mortification et la patience me plaisent. » Les occasions de plaire au Seigneur ne manquèrent pas ; car, quoiqu'elle allégât un jour son état de malaise, un supérieur ne lui fit pas grâce d'une

(1) A Dieu ne plaise qu'on veuille jeter l'ombre d'un blâme sur la B. Marie de l'Incarnation (M<sup>me</sup> Acarie) ; elle avait trop de jugement pour ne pas apprécier à sa juste valeur le rôle qu'on lui imposait ; mais elle sacrifiait son jugement à l'obéissance.

avalanche de récriminations aussi acerbes qu'injustifiées.

Or, au milieu de ces douleurs, se préparait une grande œuvre. Sous le ciel austère de la Flandre, sur la rive de l'Escaut, s'élève une antique et fière cité ; c'est la puissante ville d'Anvers. Trois illustrations la résument : sa citadelle, c'est-à-dire la valeur guerrière toujours armée pour le combat, toujours intrépide et vigilante dans sa fermeté granitique ; son port avec son activité industrielle à la fois hardie et intelligente ; enfin son incomparable église qui domine, comme une pensée du ciel, l'activité bourdonnante de la cité, et semble indiquer, aux esprits trop occupés des intérêts terrestres, la direction du ciel. *Sursum corda*, dit la tour qui se perd dans la nue avec ses cloches aériennes qui chantent comme des oiseaux dans leur cage ajourée, avec sa dentelle de pierre, hommage œuvré par la cité anversoise en l'honneur de Marie, sa mère et sa patronne. (1) Mais l'hérésie était là, tout près, toujours menaçante, toujours prête à disputer Anvers (2) et toute la Frandre, à la vraie foi. Il fallait un autre boulevard pour la sauvegarder contre l'invasion, tour à tour insolente ou sournoise de l'erreur ;... et c'est à l'aide de camp de la chevaleresque Térèse qu'était destinée l'érection de la forteresse, où le Christ-Roi réunirait bientôt une phalange guerrière d'élite.

D'où viendrait le signal du départ à celle que l'amour de la Croix retenait dans une situation vraiment intenable ?

(1) Anvers a pour unique patronne la Sainte Vierge ; ses habitants ont jugé que, avec la protection de Marie, des patrons secondaires eussent été superflus.

(2) Le voisinage de la Hollande protestante était alors un danger permanent.

« L'obéissance seule, avait-elle déclaré, aurait pu la décider à partir. » (2) Or c'était aux supérieurs de son Ordre qu'elle avait voué obéissance ; l'autorité des supérieurs français n'était, on l'avait assuré, que transitoire ; mais l'illusion n'était plus possible : l'établissement des Carmes déchaussés à Paris, n'avait fait que les monter contre la Bienheureuse dont les sentiments étaient connus, et l'on finit par jeter le masque. Ce qu'on voulait, c'était accaparer l'autorité et soustraire à jamais les Carmélites à la juridiction de l'Ordre ; mais on trouva à qui parler quand il s'agit de faire condescendre la Bienheureuse à pareille manœuvre. Cette humble de cœur se redressa, à cette proposition, de toute la hauteur de sa loyauté : « Je rendrai obéissance, répondit-elle carrément, à l'Ordre comme je l'ai promis : là j'ai été novice, et il a supporté mes infirmités du corps et de l'âme. » Et sainte Térèse la soutenait dans sa résolution. Un jour, pendant l'oraison, elle apparut au chœur, mais se cachant sous son voile pour n'être pas vue des religieuses attachées aux supérieurs étrangers (2), en contradiction formelle, par consé-

(1) Notre-Seigneur Lui-même avait tracé à la Bienheureuse cette ligne de conduite.

(2) La Bienh. Anne avait fait profession sous l'obéissance des Pères Carmes déchaussés. Sous cette obéissance, elle devait et voulait vivre et mourir ; c'est à cette condition qu'elle était venue en France ; cette condition n'étant pas remplie, elle n'avait qu'à partir pour en chercher ailleurs la réalisation. Tel était le mot d'ordre que sainte Térèse lui intima en cette vision ; cela ne voulait pas dire qu'elle reniât les religieuses qui, de bonne foi, firent dans la suite leurs vœux sous la juridiction des supérieurs français ; loin de là ; car le Carmel de France a produit une abondante floraison de vraies filles de sainte Térèse, depuis la Vénérable Mère Madeleine de Saint-Joseph jusqu'à l'angé de Lisieux.



quent, avec sa volonté; à l'approche de son enfant toujours fidèle, sainte Térése leva son voile, l'embrassa et prit sa main qu'elle imprégna pour longtemps de son parfum. L'Époux parlait aussi; car, pour encourager ses démarches auprès des Pères Carmes, démarches accompagnées de quelque crainte, Il daigna lui adresser ce mot bref et rassurant : « Va-t'en, ne crains pas; tout ira bien. » Et quand arrivèrent les patentes désirées, mais forcément destinées à causer un suprême orage, le Christ, éclatant de gloire, apparut à la Bienheureuse et l'embrassa comme un père : « N'appréhende rien, Je suis avec toi, Je t'aiderai, retourne au Carmel. » En même temps un consolant tableau lui fut présenté, celui d'un Carmel florissant. Désormais plus de crainte; armée en guerre, elle pouvait affronter les scènes de M. de Bérulle et déjouer ses finasseries de diplomate; car elle devina qu'il avait fait la leçon à des religieuses qui venaient « de la part de Dieu, » en réalité envoyées pour la menacer, si elle partait, du courroux céleste.

On crut la réduire en lui imposant une réclusion de dix jours dans sa cellule, avec défense de parler à personne; cette petite retraite fut tout à fait de son goût. N'avait-on pas eu la naïveté d'espérer que sainte Térése viendrait du ciel pour mettre obstacle à son départ! Or ce fut le contraire qui arriva; la sainte lui apparut, accompagnée de plusieurs de ses filles déjà en possession de la gloire, et à sa fille bien-aimée, qui aurait voulu la suivre au ciel, elle répondit encore comme jadis « qu'elle devait vivre pour achever son œuvre. » D'ailleurs, n'était-elle pas récemment apparue pour prendre la main d'Anne et la conduire hors de

France? Il fallut donc consentir au départ, d'assez mauvaise grâce, il est vrai; et de nouveau la propagatrice de la réforme reprit le bâton de voyage, et se lança dans l'inconnu. La fondation d'Anvers lui fut bientôt confiée: de là, des appréhensions nouvelles, calmées bientôt par des encouragements célestes. La cité d'Anvers était le terme de sa carrière; le Carmel d'Anvers était le Carmel florissant à elle montré dans une lénitive vision; c'était son œuvre; ailleurs elle avait passé en faisant le bien: là elle devait rester jusqu'au bout pour stabiliser le bien (1), imprimer à la maison son cachet et féconder les âmes de son esprit.

(1) *Pertransiit benefaciendo. Act. x, 38.*



## QUALITÉS DE LA MATERNITÉ SPIRITUELLE

« Exaudiat te, Dominus... mittat tibi auxilium de sancto. Holocaustum tuum pingue fiat, » avait clamé le chœur quand la Bienheureuse avait reçu le voile béni des choristes. Le souhait fut réalisé ; Dieu exauça ces humbles prières, dans la carrière de tribulations dont le changement de voile était le point de départ. Toujours à propos il envoya à Anne du secours ; son holocauste fut fécond, grâce à l'aide surnaturelle dont le Seigneur fut royalement prodigue à son égard « agissant, dit-elle, comme un père qui n'aime qu'à secourir son enfant, l'assistant quand Il la voyait dans la peine ou dans le moindre besoin, agissant comme un maître et un supérieur (1), la fortifiant dans ses peines et l'instruisant dans les choses même les plus petites. »

Était-elle aussi dépourvue d'aptitude naturelle au gouvernement que son humilité se plaisait à le dire ? S'était-on mépris en la choisissant comme prieure aux heures orageuses ? Évidemment non ; Dieu l'avait supérieurement douée (2), et le diamant caché sous la gangue rustique

(1) Avant d'énumérer toutes ces attentions du Père céleste, la Bienh. Anne a soin de nous dire qu'elle ne cherchait que Lui seul.

(2) Sainte Térèse, qui se connaissait en gens, avait ordonné que, contrairement à l'usage, on la consultât sur les affaires de l'Ordre, quoique converse, tant elle faisait cas de son jugement. (Enriquez.)

avait été taillé peu à peu, non seulement par l'action directe de la grâce, mais par le contact et les rapports habituels avec une nature d'élite, élevée et distinguée comme sainte Térése, par la compagnie de religieuses appartenant à la plus haute noblesse d'Espagne, enfin par les voyages qui ouvrent les idées.

A la prieure il faut l'esprit intérieur joint à un jugement sain ; inutile de démontrer à quel point cette âme mystique possédait l'esprit intérieur. A Madrid, les religieuses avaient leurs raisons quand elles demandaient à recommencer un noviciat sous sa conduite (1) : c'est qu'elles connaissaient et son esprit d'oraison et son aptitude à le communiquer à autrui, ainsi que son bon sens pour éviter les écarts de l'imagination et les excès dans la direction des âmes. Quant à son jugement, sa clairvoyance lors de la fondation projetée d'un désert en peut donner la note. L'instigatrice de cette équipée était son amie et sa confidente ; leur ferveur s'excitait en de saints entretiens, où l'on s'animait à souffrir pour Jésus-Christ ; mais l'ardeur de cette religieuse cessa d'être réglée par la droite raison et, dès lors, sans se laisser influencer par son affection, Anne cessa de la suivre dans la voie d'illusion où elle s'égarait. Vaines furent les instances de l'entrepreneuse fondatrice ; on ne faisait pas d'Anne ce qu'on voulait. Deux raisons motivaient son opposition : d'abord, elle n'admettait pas qu'on prétendit inventer une règle plus parfaite que celle de la sainte, et puis, cette âme altérée

(1) Durant l'année que la B. Anne passe à Mons, les professes firent aussi une sorte de nouveau noviciat sous sa direction.

de martyre mais toujours réfléchi, voyait bien qu'une vie aussi austère que celle qu'on voulait établir dépasserait les forces des femmes. Les princesses et les grandes dames de la cour furent d'un autre avis; « c'est que, dit avec un malicieux bon sens la Bienheureuse, cela leur était peu difficile, vu que ces austérités ne devaient pas être pratiquées par elles. » L'austérité pratiquée par les autres c'est si beau...; aussi les compliments les moins flatteurs ne lui furent pas épargnés par ces dames, entre autres le titre de religieuse relâchée. Pour l'amour de Dieu, Anne reçut les affronts en silence, comme aussi pour son amour elle avait fait à un projet déplorable l'opposition voulue. (1) Ainsi qu'elle en avait reçu l'assurance intérieure, l'affaire échoua, et la fondatrice, instruite par l'expérience, continua à progresser dans la sainteté tout en devenant plus sage. Chez Anne, en cette affaire, aucun attachement orgueilleux à son propre sens; dès qu'il en fut question, elle ne cessa de prier le Seigneur de manifester sa volonté. (2)

(1) Les instances de la fondatrice du désert pour avoir l'approbation de la Bienheureuse, ses démarches pour la faire venir de loin dans ce but, l'impression défavorable des supérieurs dès qu'ils connurent son opinion sur le projet en question, tout prouve le cas que l'on faisait d'elle dans l'Ordre.

(2) La B. Anne accompagna la Mère Marie de Saint-Jérôme à la fondation d'Ocagna, et s'y lia d'une sainte affection avec la sous-prieure, Sœur Isabelle de la Croix; cette dernière, appelée comme prieure à Madrid, obtint des supérieurs la permission d'y faire venir sa sainte amie pour conférer avec elle sur son projet. La Bienh. refusa de l'accompagner, et la Mère Marie de Saint-Jérôme, revenant d'Ocagna à l'expiration de son triennat, la prit au passage à Madrid et toutes deux retournèrent à Avila.

La Mère Isabelle, après l'échec de son entreprise, reçut des supérieurs l'ordre de suivre la vie commune. « Elle obéit, dit la Bienheureuse, et le reste de sa vie elle donna des exemples d'une perfection consommée, » prouvant ainsi que ses aspirations vers la Croix avaient été loyales et sincères.

Toutefois, de ces qualités qu'elle seule ignorait, Anne ne tirait aucune confiance en elle-même ; au contraire, pénétrée du sentiment de son néant, elle invoquait le secours du Seigneur. Appelée aux charges et craignant sans doute de nuire par son incapacité à l'œuvre de Dieu : « Seigneur, s'écrie-t-elle, chargez-vous Vous-même du soin de votre gloire et assistez-moi en tout. » Sublime logique de la foi et de l'humilité ! A cette sommation le Seigneur répondit : « Je suis ici, je veille sur toi, je te garderai comme la prunelle de mes yeux. » « Tu seras le sel de la terre », lui dit-Il plus tard, comme autrefois à ses apôtres (1), c'est-à-dire : Tu feras goûter aux âmes la saveur des dons du St Esprit, tu communiqueras la ferveur, tu enseigneras et ton enseignement embrasera.

Avec sa sainte familiarité, il lui prit un jour l'idée de se plaindre au Seigneur, qu'il souffrit « que des œuvres importantes fussent confiées à une créature qui était moins que de la paille. » Le divin Maître, piqué au jeu, ramassa l'objection, et la mit à néant par cette fine repartie : « Je me sers de la paille pour allumer le feu. » Plus rien à répondre à cette divine logique ; paille elle prétendait l'être, paille elle serait et ferait l'office de paille entre les mains de l'adorable Incendiaire. Plus moyen non plus de recommencer l'énumération de ses incapacités, après ces paroles si formelles et si instructives du divin Maître : « Je te souhaite sans force et sans science, pour faire par ton moyen ce que je veux ; les sages du monde s'appuient trop sur la science humaine, ils n'écoutent pas ce que

(1) Vos estis sal terræ. Matt. v, 13.

je leur dis parce qu'ils croient savoir tout. » Or Anne croyait ne rien savoir, et elle écoutait les leçons du Seigneur qu'elle sollicitait avec la hardiesse confiante d'un cœur filial.

La Bienheureuse était seule à ignorer ses rares capacités. Au dire d'Enriquez, M. de Bérulle et M. de Brétigny, dès qu'ils l'eurent connue à Avila, l'auraient désirée comme première prieure du Carmel, en France ; leur intention était de lui donner le voile noir, dès l'arrivée à Paris. Mais son humilité ne put admettre pareille proposition, et c'est elle-même qui proposa à leur choix la Vén. Anne de Jésus, qu'on fit venir de Salamanque.

Quand Anne fut prieure à Anvers, on lui écrivait des Carmels d'Espagne pour avoir son avis sur les affaires les plus importantes, et Enriquez assure qu'on avait confiance en elle autant qu'en sainte Térése.

Aussi quelle assurance que cette parole prononcée par Dieu même : « Je prends ta cause en main et je me charge de ton humiliation. »

Anne avait donc charge d'âmes, et le Tout-Puissant était avec elle pour l'assister ; son priorat ne pouvait, en conséquence, manquer d'être riche. Notre-Seigneur, pour lui tracer le programme de sa mission, lui avait dit : « Vois comme les oiseaux se prennent à la glu ; de même les âmes se colleront à toi et tu me les gagneras pour toujours. » Charmante et expressive comparaison ; attirer les âmes et cela très fortement, mais non pour soi ; attirer, cela plaît, et qu'il est tentant, quand on est en charge, de retenir les cœurs qu'on a conquis, et facile

d'arrêter leur essor vers le Dieu jaloux qui seul a droit d'en être le maître ; ainsi ne fit pas la Bienheureuse, oïseleur du bon Dieu.

Or comment attira-t-elle ? quelle fut la note de son gouvernement ? La charité, c'est-à-dire une bonté qui n'était pas exempte de fermeté. Jésus Lui-même avait recommandé l'esprit de douceur dans la direction des nouvelles recrues, malgré la différence, parfois péniblement sentie, des nationalités. Aussi, rien de plus maternel que son autorité ; à ce qu'elle disait, « mieux valait souffrir en Purgatoire pour trop de douceur que pour trop de sévérité » ; ce qui ne l'empêchait pas de reprendre quand il le fallait. « Mon penchant, disait-elle, ne me porte pas à cette conduite ; mais le devoir de ma charge m'y oblige. » On a pu le remarquer : toute confuse qu'elle était de se voir obligée de diriger dans un second noviciat, elle simple converse, les choristes à Madrid, elle n'en prit pas moins ses fonctions au sérieux, exerçant au besoin ses disciples à l'obéissance.

Miséricordieuse pour les fautes, il était un point où on la trouvait impitoyable, c'était le manquement à la charité, sa vertu de prédilection, sur laquelle, à l'exemple de saint Jean, on l'entendait sans cesse insister dans ses instructions. Sa prière pour la sanctification de ses filles était ardente et continue ; à ce service, le plus important de tous, la mère dévouée joignait, sans épargner sa peine, les plus ingénieuses prévenances, les plus délicates attentions ; point de repos possible si elle ne parvenait à consoler quelqu'une de ses filles dont elle avait remarqué ou deviné l'affliction ; pas moyen de lui faire accepter la



moindre douceur reçue en aumône si chacune n'en avait sa part. La charge de prieure ne lui avait pas fait oublier son ancien et plus cher titre de prieure des infirmes ; au contraire, c'était son bonheur de les gâter, de leur envoyer ce qu'on lui servait de mieux dans ses propres infirmités — et cela, avec l'adresse d'un bon voleur pour n'être pas surprise en flagrant délit — ou bien de leur préparer elle-même de petits plats ; assaisonné par une telle main, ce devait être si bon. Parmi ses chères malades, il en était une qu'elle honorait de ses prédilections, ... la plus sainte ou la plus reconnaissante peut-être ? ... Non, une pauvre religieuse qui avait perdu la raison. (1) C'est justement parce que cette infortunée ne savait pas reconnaître les bienfaits, qu'il fallait redoubler de délicatesse, afin d'agir purement pour Dieu.

Même et plus grande miséricorde envers les infirmités spirituelles ; les esprits les plus montés ne pouvaient résister à l'ascendant de son humble charité et, quant aux défauts de la communauté, elle savait les excuser, lors des visites régulières, à l'aide d'un procédé peu usité par les avocats ordinaires : son plaidoyer consistait à prendre toujours les fautes sur elle-même.

Après les malades, les converses tenaient la première

(1) Elle se nommait sœur Antoinette-Claire du St Sacrement, et fut la 12<sup>e</sup> professe de la Bienh. à Anvers. Cette religieuse avait d'avance aperçu une grande croix qu'Anne l'engagea à bien accueillir : c'était la perte progressive de la raison, croix qui fut acceptée avec une généreuse soumission. Le célèbre Père Dominique de Jésus-Marie la vit, lors de sa visite à Anvers ; mais au lieu, comme on l'espérait, d'exercer envers elle son grand pouvoir de thaumaturge, il dit qu'il l'apercevait dans le chœur des vierges, donnant à entendre que ce pénible état entraînait dans les desseins de Dieu.

place dans son cœur ; à ces chères compagnes d'autrefois, secrètement enviées sans doute, elle s'ingéniait à rendre service, surtout dans les moments de surcharge ; et, en cas d'impossibilité, les bonnes sœurs recevaient au moins ses humbles excuses.

Cette charité assaisonnée de tant d'humilité, était intelligente ; à l'élan du cœur se joignait la réflexion, ainsi qu'on en peut juger dans son écrit sur la charge de prieure. La sévérité, que certains auteurs croient devoir conseiller pour stimuler les faibles, lui semble un procédé sinon à condamner, du moins à réserver aux supérieures particulièrement éclairées de Dieu. (1) Autre est son système ; mieux vaut, à son avis, ménager les faibles, leur épargner les épreuves qui dépassent la mesure de leur capacité et leur doser la sévérité, comme le vinaigre dans les assaisonnements, et cela, parce qu'elle se dit qu'elles ont coûté le sang d'un Dieu. Touchante charité fondée sur la foi. Et quel bon sens dans ce conseil : « Il faut étudier ce dont les faibles sont capables et non ce qu'elles feraient si elles étaient fortes. » Puis, comme les conséquences de la conduite contraire sont justement déduites : « c'est le cabrement, l'irritation, l'extinction du peu de lumière que possèdent ces pauvres âmes et, finalement, c'est qu'elles ne se croient pas aimées. Ce n'est pas elle qui éteindrait la pauvre mèche encore fumante. (2) Mais qu'il s'agisse des âmes fortes, autre est la conduite de la maîtresse ès-arts dans la formations des cœurs.

(1) On voit qu'Anne savait lire avec intelligence, sans se croire obligée d'adopter à la lettre les idées toutes faites des livres.

(2) *Linum fumigans non exstinguet.* Isaïe, XLII, 3.

Négliger de les exercer à la vertu, ce serait « négliger de tenir compte des dons divins en elles déposés et retenir sur terre des âmes aptes à voler jusqu'au ciel; les éprouver proportionnellement aux grâces reçues, c'est négocier heureusement les talents reçus du Seigneur, c'est conduire les brebis dans les meilleurs pâturages, en s'y enrichissant soi-même » car « la vertu des sujets tourne à la gloire du supérieur qui, comme un serviteur fidèle, fait profiter les talents de Dieu, son Maître. » C'était, ainsi qu'on peut le constater, dans les belles vies de ses filles, tracer l'histoire de son propre gouvernement si fécond en fruits de sainteté.

Pour la maîtresse des novices, ses conseils semblent témoigner plus de sévérité que pour la prieure : c'est que les sujets qui viennent essayer leurs forces, doivent savoir à quoi on s'engage en embrassant la réforme ; trop d'indulgence au début, les exposerait plus tard à de cruels mécomptes, et puis, dans les premiers temps de la vie religieuse, les âmes ont un élan de ferveur et de générosité qu'il serait dommage de laisser s'attiédir. « C'est Jésus crucifié, écrit-elle, dont elles s'apprêtent à devenir les épouses ; donc la Croix ne les doit pas rebuter. » D'ailleurs, la Bienheureuse entend donner à la maîtresse des novices une haute idée de l'importance de ses fonctions et, par là, stimuler un zèle « qui ne doit pas s'endormir » : étudier les âmes, connaître leur fort et leur faible, distinguer en elles les qualités propres au Carmel, ne pas se rebuter en voyant chez quelques-unes des tentations que Dieu permet pour les purifier et pour fortifier leur vocation ; d'un autre côté, ne pas se laisser

prendre à une apparence de vertu facile, redresser, instruire, se dévouer, témoigner une tendre affection, mais surtout et avant tout prier pour bien remplir sa charge, invoquer le secours des saints les plus zélés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà ce que la Bienheureuse recommandait, voilà ce qu'elle a elle-même pratiqué quand, à plusieurs reprises, le soin des jeunes recrues lui fut confié. (1)

(1) La Bienheureuse recommande à la Mère-maitresse d'étudier et d'imiter sainte Térése : l'on ne saurait trop se mettre en garde dans les monastères contre la tentation de laisser de côté l'étude approfondie des écrits des saints fondateurs pour se nourrir d'ouvrages de publication récente.



## FRUITS DE L'APOSTOLAT AU CARMEL

Notre-Seigneur n'avait pas en vain prédit à son épouse bien-aimée qu'elle était destinée à exercer une attraction pareille à celle de la glu. Fabriquée par l'Artisan tout-puissant avec une matière première excellente et pleinement livrée à son action, la glu serait de bonne qualité. Surprenante parut l'attraction, d'abord pour discerner, annoncer et attirer les vocations. Au risque de provoquer un déluge de larmes, elle prédit à une jeune fille, fort peu disposée en ce sens, sa future entrée au Carmel; dans une enfant en bas âge, elle devine une future Carmélite et la marque du signe de la Croix par une sorte de consécration anticipée. Au contraire, celle qui était encore Madame de Chantal aurait désiré prendre place parmi ses filles : loin de vouloir accaparer un tel sujet, la confidente du Seigneur soulève un coin du voile de l'avenir, et lui fait l'annonciation de sa future maternité spirituelle. Plusieurs aspirantes choisissent de préférence le Carmel d'Anvers, afin d'être formées et dirigées par une sainte, et on ne peut que les féliciter de leur bon goût.

Après avoir discerné et attiré les vocations, la Bienheureuse excellait à les développer; on a tout dit quand on a dit qu'elle a parfaitement mis en pratique ce qu'elle-

même a écrit sur les devoirs de la Mère-maîtresse et de la prieure.

Pourtant quelques traits sont encore à glaner. Effrayée des responsabilités de sa charge, Anne ne trouva rien de mieux que d'en passer le poids à sa sainte Mère (1). Quand on lui reprochait d'oublier sa dignité de prieure et d'aller trop souvent donner un coup de main à la cuisine : « C'est notre sainte Mère qui est prieure, répondit-elle; moi, je ne suis que la cuisinière. » La sainte avait lieu d'être satisfaite d'une telle servante, et plusieurs fois elle l'assista visiblement, manifestant ainsi le soin tutélaire dont sans cesse elle l'enveloppait : « Prenez courage, je ferai en sorte que vous soyez mieux, lui dit-elle, sur le rude chemin de la fondation de Tours. » Au Carmel d'Anvers, jusqu'à la suppression du monastère en 1783 par l'impie Joseph II, on pouvait voir sur les murs des croix rouges indiquant les endroits où sainte Térése s'était montrée à sa fille bien-aimée. Un jour, ô surprise : en entrant au chapitre elle vit sa place occupée.... Sainte Térése était assise sur sa chaise; n'était-ce pas une manière évidente de contresigner la doctrine que la vénérée prieure enseignait en ce lieu?

A son tour, la fille fut reconnaissante; aux disparus bien-aimés qu'on a soignés ici-bas, on continue le même office de charité par la prière; une tâche plus glorieuse et

(1) « Dieu, écrit-elle, me donne une foi si vive que notre sainte Mère est prieure à Anvers, que souvent je pense la servir comme pendant sa vie tandis qu'il me semble qu'elle fait le reste. Cette idée est fondée, car souvent j'ai expérimenté qu'elle était présente et que, en qualité de prieure, elle faisait tout le reste. »

plus consolante était réservée à la Bienheureuse, l'infirmière de jadis, envers sa Mère. Il s'agissait de déposer pour son procès de béatification; il y avait long à dire; mais si la Mère Anne n'avait qu'à laisser parler son cœur, il faut remarquer que l'intelligence se mit à son service: pas d'hyperboles, pas de phrases creuses; des faits bien racontés, bien spécifiés, bien classés. Le Pape Paul V. déclara que le témoignage qui lui plaisait le plus, comme étant sérieux et considérable, était celui de la Mère Anne de Saint-Barthélemy, non seulement à cause de la sainteté de sa personne mais encore à cause de l'ordre, de la disposition, du poids admirable et de la clarté avec lesquels sont rapportées les vertus et les actions de la sainte Mère. C'est assez dire ce que valait Anne au point de vue intellectuel, car l'ordre, si nécessaire chez ceux qui sont appelés à gouverner ne l'est pas moins chez les écrivains; la clarté et la disposition leur sont recommandées comme des qualités essentielles; sans elles, avec tout le brillant imaginable, on ne pourra mériter le nom de littérateur.

Dans l'autobiographie qu'elle rédigea par obéissance, on peut, il est vrai, constater des digressions, des redites, une absence complète de chronologie qui déconcerte ses historiens; mais il serait d'un observateur superficiel d'en attribuer la cause à sa mémoire affaiblie ou à son esprit peu cultivé. Pour sainte Tèreèse, son savoir-faire s'est déployé: pour elle-même, peu soucieuse de se faire valoir, la besogne fut expédiée au courant de la plume, vaille que vaille; pour sa propre personne qu'elle méprisait sincèrement c'était toujours assez bon..... mais pour sa sainte Mère rien d'assez beau. Aussi quel bonheur quand

le décret de béatification fut publié! Oh! alors plus de motif de lui reprocher sa dévotion envers une servante de Dieu non canonisée; oui, elle avait été la fille d'une vraie sainte authentiquée par l'Église : plus de réserve à garder; elle pouvait, elle devait propager au dehors le culte jusqu'alors renfermé en son cœur. Et grâce à ses soins, à son initiative, une cérémonie splendide fut célébrée; toutes les cloches de la ville se mirent en branle, et une longue procession s'organisa, parcourant, au son des hymnes et des instruments de musique, les rues de l'antique cité d'Anvers, formant un de ces magnifiques cortèges qui sont l'attrait et l'orgueil des Flamands. La statue de sainte Tèreſe, exécutée pour la circonstance sur les ordres de la Bienheureuse, s'y trouvait au milieu d'une forêt d'oriflammes et de gonfalons; l'écho des salves d'artillerie, mêlant leur éclat retentissant au son plus grave des cloches d'airain de la haute tour de Notre-Dame et des nombreux clochers de la ville, se répercutait au loin, et faisait vibrer le cœur de celle qui avait été l'instigatrice et l'ordonnatrice de la fête.

Toutefois, si elle ne dédaignait pas la pompe des cérémonies extérieures si propres à impressionner les gens du monde et surtout le peuple, la Bienheureuse savait bien que des âmes pieuses, de ses filles surtout, une sainte du ciel attend d'autres fêtes, et que, dans le sanctuaire intime (1), il faut d'autres harmonies que les con-

(1) Il paraît bien que la B. Mère s'entendit à parer ses filles des couleurs-téréſiennes; car la sainte lui apparut pendant son octave pour lui dire qu'elle agréait la façon dont elles la fêtaient, et, comme gage de cette assurance, elle lui fit sentir une odeur balsamique. — Les chevaliers — et la chevalerie était



certs terrestres, et d'autres parures que des guirlandes et des drapeaux. Pour s'en convaincre, il suffit de lire sa lettre à un religieux sur la manière de fêter sainte Térése; ce qu'elle recommande, avec le vrai sens de l'étiquette telle qu'on l'entend à la cour d'en haut, c'est de porter les couleurs de la grande princesse que l'on veut fêter; or sa couleur, c'est la pourpre de la Passion de son Époux: n'a-t-elle pas toujours été désireuse de souffrir pour Lui? Pour avoir le droit d'être reconnu pour ses vrais enfants, il faut aimer le mépris et la souffrance; sans quoi, on fera aussi mauvaise figure à la fête que le convié qui parut dans la salle du festin sans porter la robe nuptiale. (1)

Et cette robe nuptiale, Anne la portait dans toute sa gloire, et savait la tailler pour ses filles en entretenant dans leurs âmes l'esprit d'oraison et l'amour de la Croix. Dans son autobiographie, la Bienheureuse appelle les religieuses de Pontoise, des anges; elle ne tarit pas d'éloges sur celles de Paris, trop oublieuse d'elle-même pour songer, ainsi qu'elle l'a pourtant écrit, que la gloire des disciples rejaillit sur le maître. A Tours, elle sollicite des grâces tant pour les religieuses présentes que pour les futures et, le jour même de la fondation, Notre-Seigneur lui répond qu'Il exaucera ses désirs, lesquels lui agréent beaucoup; cela s'appelait sceller bien la première pierre. Mais c'est à Anvers qu'il faut voir l'épanouissement

alors florissante en Espagne — se faisaient gloire de porter la couleur préférée de leur dame. Les serviteurs et officiers des grands portaient la couleur de leurs armoiries.

(1) Huc intrasti non habens vestem nuptialem. Matth. xxii, 12.

complet de son esprit ; là elle fut libre et rien n'entrava son action. Notre-Seigneur, par une parole prophétique, résuma l'histoire du monastère et en fit l'instantané : « Cette fondation sera comme un flambeau qui éclairera le pays, un vrai phare. » (1) Or la lumière d'un phare est isolée, solitaire, dominant de sa hauteur les flots houleux du monde et montrant de loin, la vraie route à ceux qui naviguent là-bas. Ainsi les filles de Térése et d'Anne, quoique séparées du monde, lui envoient par leur prière et leur immolation, les grâces de lumière et d'espérance, de consolation ou de conversion.

Pour réaliser des résultats si beaux, ce n'était pas assez des prières et des exemples de la sainte prieure (2) ; à son gouvernement harmonieusement entremêlé de douceur et de fermeté, devait se joindre l'enseignement de sa parole ; car, cet esprit de sainte Térése qu'elle voulait infuser dans les âmes, il fallait le faire connaître par un enseignement simple sans doute, mais clair et lumineux. Or, à des esprits même cultivés, prendre la parole coûte parfois ; plus d'un orateur célèbre a tremblé quelque peu à ses débuts. Au moment de faire chapitre pour la première fois, Anne, trop convaincue de son ignorance, sentit son courage faiblir, mais par sa foi intrépide se tourna sans douter vers son refuge ordinaire ; et Celui

(1) Le jour de la fête de sa s. Mère, l'Époux lui montra une nuée au-dessus du Carmel d'Anvers, symbole des grâces dont Il comblait cette communauté. *Expandit nubem in protectionem nostram. Ps. civ, 39.*

(2) « Si la maîtresse veut faire avancer les novices dans la vertu, écrite-elle, tous ses soins doivent être de faire tout'en perfection et d'être la plus punctuelle aux exercices communs. Les exemples animent bien plus que les paroles. »

qui lui avait appris à écrire lui apprit aussi à parler. A son cri d'espérance : « Servez-moi de maître, puisque je n'en ai pas d'autre, » Jésus lui fit ce petit cours d'éloquence à l'usage des prieures : « Ouvre et regarde ta règle, tu y trouveras les forces nécessaires, et si tu l'observes, tu seras comme une armée disciplinée, impénétrable aux efforts des ennemis. » Or la discipline, c'est l'observation de la consigne donnée de par Dieu dans la règle. On ne saurait trop le redire, il ne suffit pas de dire de bonnes et belles choses ; il faut approfondir la règle, en faire ressortir les beautés, en définir les obligations. Qui sait si ce n'est pas faute de cette base que de fort brillants discours produisent parfois si peu de fruits ?

Forte du mot d'ordre divin et appuyée sur cette humilité vraie qui surmonte la timidité au lieu de l'accroître, la Bienheureuse, en son premier chapitre au Carmel de Pontoise, débuta par un exorde fort sensé, fort surnaturel et fort maternel. « Son unique désir était de servir et de consoler ses filles ; n'étant capable de rien, elle comptait sur la bonté de Dieu, espérant que le Seigneur les contenterait par un si faible instrument. » Et Il les contenta ; car les voyant pleurer, la bonne mère croyait que c'était de chagrin de ne pas l'avoir comprise... Or elles avaient tout compris et pleuraient de joie ; la Bienheureuse avait parlé l'espagnol à des religieuses qui ignoraient cette langue, et le miracle de la Pentecôte s'était renouvelé, comme il arriva plusieurs fois au début du Carmel français. (1)

(1) Ce miracle fut intermittent comme pour les apôtres aussi d'ailleurs.

« Je parlai selon ce que Dieu m'inspirait » dit-elle, résumant ainsi son premier chapitre, et probablement tous les autres. Toujours humble et modeste en ses allures comme si elle eût été la dernière de toutes, la Bienheureuse se transfigurait au chapitre sous l'action de cette inspiration d'en haut, et son air de dignité inspirait la vénération et le respect. Or qu'est-ce que Dieu lui inspirait ? Quelles paroles ont entendu les murs de ses monastères et surtout ceux de la salle capitulaire d'Anvers, étroite et recueillie ? Ses instructions écrites peuvent en donner une idée ; on l'a déjà constaté, de hautes qualités d'intelligence s'y révèlent ; la doctrine élevée et sûre s'y trouve exprimée clairement. Jésus n'avait-Il pas dit à son épouse : « Tu seras le sel de la terre ? » Cette parole est insérée par l'Église dans l'office des docteurs. La fonction d'un docteur consiste, d'après un saint auteur, à s'adonner à la contemplation et à communiquer à autrui le fruit de sa contemplation. Ah ! si c'était toujours le fruit de l'oraison qu'on donnait dans les exhortations, comme le bien se ferait ! Anne était âme d'oraison, et ce qu'elle avait lu dans le livre de l'amour, livre scellé pour les esprits orgueilleux, ouvert pour les humbles, elle le transmettait simplement mais clairement à ses filles.

On trouve dans ses instructions l'écho de la première leçon du Maître adoré : « Ouvre les constitutions » ; car c'est à l'observance des saintes lois du Carmel qu'elle exhorte tout d'abord et en tout, « tout y étant important pour conduire à la perfection » ; aussi doit-on, à son avis, outre la lecture qui en est faite au réfectoire, les lire et les relire en particulier. La sage prieure sait la

différence entre la lecture entendue et la lecture mieux approfondie, presque méditée, telle qu'on la peut faire en privé.

Toutefois, l'observance extérieure, la ponctualité à assister aux actes de communauté, l'exactitude de la part des officières à tout prévoir à temps, quoique choses fort importantes, seraient bien peu sans esprit intérieur : « Une profession sainte, loin d'être une sauvegarde, ne serait qu'une cause de danger plus grand, les fautes étant plus graves dans la vie religieuse. Une église est un asile pour les criminels; mais celui qui fait le mal dans une église n'en est que plus coupable. » Et pour arriver au vrai esprit religieux et à la parfaite observance de la règle, ce qu'elle recommande c'est la fuite des parloirs.

La règle prescrit l'émission et l'accomplissement des vœux, et la Bienheureuse insiste longuement sur le vœu d'obéissance « comme étant le sacrifice le plus agréable à Dieu, en même temps qu'il est la meilleure sauvegarde; la chasteté est recommandée avec un soin jaloux à celles qui ont le bonheur d'être les filles de la Vierge Immaculée. » La pauvreté, conséquence à ses yeux de la vraie obéissance, lui apparaît « comme le moyen d'imiter la vie du Sauveur ici-bas, et de posséder sur cette terre même le royaume du ciel (1), nous faisant triompher du monde et du démon qui, ne trouvant rien dans le pauvre qui soit de son domaine, n'a aucun pouvoir sur lui. »

Le silence uni au travail est un point de la règle du Carmel qui attire son attention; et pour en faire com-

(1) *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matt. v. 5.*

prendre la valeur, elle feint adroitement d'interroger Notre-Seigneur, lui reprochant presque d'avoir enfoui dans une vie obscure et cachée pendant trente ans le trésor de ses divines lumières; ah! « c'est qu'Il parlait en se taisant. » Non seulement elle voit dans le silence un moyen d'éviter bien des fautes, mais, s'élevant plus haut d'un coup d'aile, l'humble mais sainte fille, comme le grand Aréopagyte, l'envisage comme mettant l'âme dans les obscurités des sens qui sont remplies des lumières divines. Cependant rien de rigoriste dans ce silence. En récréation, elle n'oublie pas de le dire, il n'est plus de mise; avec son sens droit, loin de dédaigner ce temps de délassement par une affectation de gravité, elle assure qu'on en doit faire cas, parce qu'il contribue à la bonne disposition de l'âme: d'abord comme dérivatif à une excessive tension de l'esprit qui rendrait l'âme incapable de s'appliquer à l'oraison, puis comme moyen de dissiper la tristesse, de pratiquer plusieurs vertus et de s'exciter mutuellement à la ferveur. (1) Mais pour que cet exercice atteigne son but, on doit surtout pratiquer la douceur. Saint Jean Baptiste, ainsi qu'elle l'a pieusement médité, n'a pas appelé Jésus le sage ou le fort, quoiqu'Il méritât bien ces titres, mais l'Agneau de Dieu (2), parce que, vivant avec les hommes, Il devait leur servir de modèle dans leurs rapports mutuels.

Par-dessus tout, la vraie fille de sainte Térèse tient à

(1) En récréation, la Bienheureuse excellait dans l'art de diriger la conversation vers les choses de Dieu et de parler de son amour d'une façon saintement contagieuse.

(2) Ecce Agnus Dei. Joann. I, 29.

l'oraison ; la récréation comme le silence en son temps sont, à son gré, des moyens d'y préparer l'âme. Elle a sur l'oraison des pensées aussi pratiques qu'élevées ; la nécessité de guider les commençantes dans cette voie lui apparut dans toute son évidence. Les sujets qu'elle préfère, ce sont les mystères de Jésus-Christ et surtout la Passion ; mais elle n'oublie pas le devoir de méditer les attributs de Dieu, sa grandeur, sa puissance, son éternité, son incompréhensibilité ; haute est son envolée, large est l'envergure de son vol ; ce regard de contemplative est un regard d'aigle qui fixe le soleil de la divinité. A cette âme de foi, les articles du symbole, le dogme par conséquent, offrent les sujets d'une méditation qui doit être non pas superficielle, mais approfondie et animée par le désir de la double et unique connaissance indispensable, celle que demandait le grand Augustin, la connaissance de Dieu et de soi-même. (1) D'ailleurs, à cet esprit toujours large, il semble avec raison que, pour la méditation, on peut tirer bon parti de tout, pourvu qu'on ne perde pas le temps et qu'on ne l'emploie pas hors de Dieu.

Il est un point que les âmes, même les plus pieuses, oublient trop facilement, c'est l'action de grâces. Le noble cœur de la Bienheureuse ne pouvait tomber dans cette négligence ; pour chaque jour de la semaine un sujet de reconnaissance envers Dieu est proposé à ses novices : la naissance et l'éducation chrétienne, l'institution des sacrements, les grâces reçues par l'entremise des prédicateurs, la protection de l'ange gardien, le pouvoir

(1) *Noverim te, noverim me. St Aug., Conf.*

de remettre les péchés conféré aux apôtres, le bonheur d'avoir Marie pour modèle, rien n'échappe au regard de sa gratitude. Mais il est un bien qu'on ne possède jamais ici-bas, c'est la vue de Dieu, et le dimanche, le jour du repos sacré, c'est à ce bonheur qu'il faut aspirer en méprisant tout ce qui n'est pas Dieu. Ainsi les âmes s'envolaient haut à la suite d'une telle maîtresse, sans jamais s'égarer dans les nues. « Lire ce qui concerne les mystères de la foi servirait peu, dit-elle, si l'on ne vit dans l'humilité, la pureté et le dénûment du cœur (1) : tant qu'une âme ne saura pas se délier de toutes choses et s'acheminer vers Dieu en mourant à soi-même, elle ne trouvera pas la lumière véritable qui nous enseigne Dieu et sa très sainte volonté. » Connaître Dieu et le servir, faire sa volonté, c'est là tout ce qu'il importe de connaître; (2) comme le sage Ecclésiaste, la fille illettrée qui est entrée dans les puissances du Seigneur (3), l'a compris et enseigné à ses heureuses novices.

Au principe fondamental qui doit régler toute vie chrétienne et surtout la vie religieuse (4), la Bienheureuse

(1) Les faveurs surnaturelles produisaient toujours dans l'âme de la Bienheureuse des fruits de sanctification; quand il lui était donné de respirer le parfum miraculeux de sainte Térése, il opérait en son âme une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu et une parfaite humilité.

(2) Deum time et mandata ejus serva, hoc est enim omnis homo. Eccl. XII, 13.

(3) Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini. Ps. LXX, 15.

(4) Parmi les sages règlements de la Bienheureuse, n'oublions pas la retraite de profession instituée pour ses novices, dont elle constate pourtant le recueillement habituel; c'est qu'elle comprenait quelles dispositions exige le grand acte de la profession.



joignait non seulement les enseignements pratiques que nous avons admirés dans ses instructions, mais des recommandations de détail faites à la fois pour porter à la piété et pour exercer à l'obéissance. On en peut citer en particulier deux exemples ; on y verra clairement que Notre-Seigneur contresignait les avis de son épouse, se faisant avec elle maître des novices comme, à l'occasion, Il se faisait infirmier ; ce qui prouve que les petites pratiques ne sont pas tant à dédaigner que quelques personnes sublimes seraient portées à le croire. Donc la Bienheureuse avait conseillé à ses élèves de faire tous les soirs la communion spirituelle avant de s'endormir ; c'était bien là s'endormir dans le Seigneur (1), touchant symbole du sommeil de la mort, auquel le saint Viatique prépare le chrétien (2). Or une sœur s'était montrée négligente sur ce point, et le divin Prêtre lui apparut, distribuant la sainte Communion à toutes ses sœurs, tandis qu'elle seule était privée de cette faveur en punition de sa désobéissance. La religieuse, honteuse et confuse, aurait dû se garder d'une rechute ; mais de nouveau le divin Surveillant la prit en flagrant délit de négligence. La sainte maîtresse avait recommandé à ses filles de toucher la terre de la main quand elles se rencontreraient, en souvenir de l'abaissement de Notre-Seigneur ; c'était sans doute gênant, si gênant que la religieuse

(1) *Obdormivit in Domino. Act. vii, 50.*

(2) Ce trait prouve l'utilité de la communion spirituelle ; car il est aisé de comprendre que Notre-Seigneur a montré visiblement alors ce qu'il opère invisiblement en pareil cas, c'est-à-dire qu'Il se donne aux âmes qui expriment le désir de le recevoir. *Petite et accipietis. Joan. xvi. 24.*

s'en dispensa. Or Notre-Seigneur se fit voir à elle, succombant sous le poids de sa Croix, pour lui apprendre que « si, tout Dieu qu'Il était, Il avait souffert pour son amour, elle n'en devait pas faire moins pour le sien. »

Former les âmes est le grand devoir des supérieurs; à cette tâche se joint la fonction presque sacerdotale de les offrir comme des hosties en recevant leurs vœux. Nombreuses furent les filles spirituelles que la Bienheureuse Mère conduisit à l'autel pour l'union avec le Seigneur, et, plus d'une fois, des faveurs célestes lui prouvèrent que les sacrifices ainsi présentés étaient d'une agréable odeur (1); car à diverses reprises, soit sainte Térése, soit le divin Enfant Jésus lui-même se montrèrent à côté des heureuses fiancées, pour recevoir et ratifier leur promesse, et pour récompenser la jardinière intelligente et dévouée qui cultivait de telles plantes dans ses bénies pépinières.

(1) *Odoratus est Dominus odorem suavitatis. Gen. VIII, 2.*



## FÉCONDITÉ DE L'APOSTOLAT

### DANS LE MONDE ENTIER

À la Bienheureuse donc peut s'appliquer la parole de l'auteur inspiré : Votre nom est un parfum répandu ; on court à l'odeur de votre arôme et les jeunes vierges vous ont tendrement aimée. (1) Or la bonne odeur qu'exhalait cette rose du divin amour, ne devait pas être exclusivement concentrée dans le cloître pour diriger vers Dieu les âmes appelées aux sacrifices et aux gloires de la vie religieuse. Certains rapports avec le monde s'imposent aux prieures et, sans se laisser entraîner par un zèle malentendu à un apostolat en contradiction avec l'esprit érémitique du Carmel, leur devoir est de répandre en tous ceux qui l'approchent la bonne odeur du Christ. Sans se mettre en avant, Anne exerça un fécond apostolat.

Dès le début, la charmeuse surnaturelle exerça une douce fascination sur les âmes. A Pontoise, si les habitants étaient devenus pour elle comme des compatriotes, le rayonnement de sa sainteté les avait ensorcelés : quand il fut question de son départ, il y eut un véritable soulèvement ; on était disposé à prendre les armes pour rete-

(1) *Oleum effusum nomen tuum ; adolescentulæ dilexerunt te nimis ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum.* Cant. 1, 2.

nir de gré ou de force un tel trésor, et il fallut pour éviter une bagarre, partir de nuit, en secret et sous un invraisemblable déguisement. (1) Quand la nouvelle de cette évasion nocturne se fut répandue, il y eut un déluge de larmes dans la ville; les parents des religieuses surtout se désolaient; car leurs filles avaient perdu la mère en Dieu qui tenait si bien la place de la mère selon la nature.

A Tours, c'était une conquête à opérer et la sainte prieure l'accomplit pacifiquement; il fallait faire le siège de l'obstination des hérétiques fort nombreux en cette cité. Or, d'après l'oracle d'un savant religieux espagnol très opposé au départ des Carmélites pour la France, ce n'était pas à des filles de prêcher. Il se trouva que le bon Dieu fut d'un autre avis et que, pour convertir les hérétiques, Il prétendait en l'occasion employer non des

(1) Le comique se mêle souvent au sérieux dans la vie. On affubla la B. Anne du chapeau de son neveu Toribio Mancanas que M. de Bérulle avait amené avec lui de Paris, et on put ainsi sortir sans encombre de la ville. En vraie espagnole, Anne s'étonne parce que les portes de la ville n'étaient pas fermées la nuit; dans son pays, elles sont closes par peur des légendaires brigands.

Toribio étudiait en Théologie quand sa tante, fort aimée sans doute, partit pour la France, où il voulut l'accompagner, redoutant probablement pour elle les dangers du voyage et l'amertume d'une solitude absolue dans l'exil. Il acheva ses études à Paris où il fut promu au sacerdoce. Plus tard, il devint chantre de l'Église cathédrale d'Avila. Neveu d'une illustre Carmélite, il fut en quelque sorte le parent de tout le Carmel: car il demeura très dévoué à l'Ordre et rendit d'importants services. (Voir Lettre de Térésita à la V. Léonor de S<sup>t</sup> Bernard). — Le Père François de S<sup>te</sup> Marie écrit, dans son Histoire générale de la réforme (II, 3), que la Bienheureuse ne faisait pas difficulté de confier au docteur Mancanas ses pensées les plus intimes, à cause de la prudence, de la discrétion et de la rare capacité qu'elle découvrit en lui.

prédicateurs éloquents, mais des filles silencieuses. A la Bienheureuse troublée par ce propos, Il dit de ne pas s'en soucier. « Vous attirerez, ajouta-t-Il, les âmes à mon service, comme le miel attire les mouches. » Le miel est agréable ; son parfum attire et cela paraît si bon que les mouches, grisées par l'odeur, se font prendre sans retour. A Tours donc le divin Chasseur organisa un petit piège de ce genre avec la douceur intelligente de sa bien-aimée, pour captiver la mouche bourdonnante qui voltigeait à tout vent de doctrine qu'est l'hérésie. (1)

Les premiers temps furent difficiles. Ne pouvant faire verser les Térésiennes dans la rivière, les Huguenots remplacèrent la violence par l'arme plus facile à manier de la calomnie ; et cela avec une adresse telle que les catholiques eux-mêmes faillirent s'y laisser prendre. Anne laissa dire sans s'émouvoir, se contentant de railler ces cancans « sachant bien que tôt ou tard la vérité se ferait connaître. » Et ainsi advint-il, car son calme ne tournait jamais en inertie. Avec une finesse de diplomate, la sainte prieure invita un magistrat renommé pour son intégrité à entrer dans la clôture, sous prétexte d'avoir son avis sur quelque question de construction. Bien aisé fut-il de lui faire constater « de visu » l'absence d'une prétendue porte secrète fabriquée par l'imagination des sectaires. Cet homme loyal démentit le faux bruit qui courait en ville, et le roman si ingénieusement inventé tomba à l'eau.

La haine persistait cependant mais la charité devait en triompher. La Bienheureuse, quand elle avait l'occasion

(1) *Omni vento doctrinæ. Eph. iv, 14.*

de parler aux Huguenots, le faisait avec une exquise politesse ; dans une circonstance particulière, sa délicatesse obtint un éclatant succès. Un des domestiques de la maison voisine, appartenant à un gentilhomme protestant, avait fait un trou dans le mur mitoyen pour voler les poules de la basse-cour ; une réclamation s'imposait ; mais la douceur et la politesse peuvent et doivent assaisonner une réclamation. Si pleins d'égards furent, en cette circonstance, les procédés de la prieure, si empreinte fut sa conduite de la courtoisie espagnole et chrétienne, que le gentilhomme fut touché ; plus tard il abjura même l'hérésie. Ce fut au point que les Huguenots disaient : « Ces Térésiennes nous convertiront à leur foi malgré nous. » Les mouches avaient beau se débattre : bon gré, mal gré le miel les attirait.

A Paris et à Anvers, la Bienheureuse dut forcément se mettre en rapport avec de grands personnages. De pareilles relations n'étaient pas dans ses attraits, mais elle fut estimée et recherchée par eux, précisément parce qu'elle ne désirait pas l'être. (1) Sainte Tère se a bien dit (2) que, tout en ne la pratiquant guère, le monde connaît à merveille l'essence de la vraie perfection. Dans ses rapports avec les grands, la fleur des champs, sans affectation et sans apprêt, se trouva à sa place, toujours modeste et toujours aimable, parlant avec à

(1) Si les grands recherchèrent les saints entretiens d'Anne, l'épouse du Roi des rois se rendait plus volontiers au parloir quand une personne pauvre demandait audience, et rien n'égalait sa condescendance pour écouter le récit des peines et sa tendresse pour consoler.

(2) Voir chemin de Perfection, III.

propos, se prêtant, sans s'y livrer, aux honneurs qu'il fallait subir, et gardant en tout point la plus parfaite convenance. Le roi d'Espagne sollicitait ses prières ; à Paris, Henri IV, qui avait la manche un peu large quand il s'agissait de sa propre conduite, mais qui se connaissait en gens, l'appréciait à sa juste valeur. Au fond, sa simplicité, la justesse de son esprit, son bon cœur, son intrépide courage ne s'accordaient pas mal avec le caractère du Béarnais, le soldat sans peur, à l'intelligence vive, à l'humeur franche et gaie, au cœur toujours sur la main. Sur ce point du moins il était d'accord avec Marie de Médicis, son épouse. Alors que cette princesse était fiancée au roi de France, sa foi d'Italienne lui faisait justement redouter les dangereux honneurs du trône (1), en même temps qu'elle s'attendait sans doute aux amères humiliations d'une épouse dédaignée ; car pouvait-elle ignorer que le cœur de son fiancé, déjà livré à une autre, ne lui appartiendrait jamais ? Humblement elle sollicita les prières de sa glorieuse concitoyenne, sainte Madeleine de Pazzi. Et quand son caractère trop italien, après l'avoir égarée dans les intrigues, eut causé son éloignement de la cour, mère rebutée, reine exilée, dans l'exil comme jadis dans la patrie la Providence lui ménagea la protection d'une sainte ; car par l'intercession de la Bienheureuse, elle obtint la guérison miraculeuse d'une maladie mortelle (2),

(1) Marie de Médicis pria sainte Madeleine de Pazzi d'obtenir pour elle la grâce de faire son salut sur le trône, de fixer le cœur de son royal époux et de lui donner des enfants.

(2) C'est ce miracle qui a été cité dans le procès de béatification.

et probablement des grâces spirituelles pour supporter chrétiennement les épreuves du soir mélancolique de sa vie orageuse.

L'archiduc Albert et l'infante Isabelle, qui unissaient toutes les qualités royales à des vertus vraiment monastiques, se faisaient gloire de posséder dans leurs états l'humble bergère devenue l'épouse fort influente du Roi des rois. Ce fut à leur gré un grand honneur de la recevoir dans leur palais, au cours de son voyage pour Anvers, et les grandes dames de la cour se privèrent de leur lit moelleux, toute une nuit, pour jouir d'un spectacle bien différent des spectacles mondains : considérer la sainte par une fente de la porte. Ce n'était pas très discret, mais puissent les dames ne connaître jamais que de telles curiosités. Partout les personnes du plus haut rang étaient fières de la voir et de lui parler. L'archiduchesse ne croyait pas déroger en sollicitant à genoux sa bénédiction, au moment d'entreprendre un dangereux voyage, après l'avoir longuement consultée sur les affaires de l'État. C'est bien dire que, si elle appréciait dans la Bienheureuse les hautes vertus d'une sainte, elle découvrait dans son intelligence les capacités propres aux conseillers et aux ministres. La sublime mystique n'était pas de ces esprits ordinaires, un instant soulevés au-dessus d'eux-mêmes (1) par l'extase et retombant ensuite dans le terre-à-terre d'un horizon borné ; ce n'était pas non plus une bonne nonne uniquement capable de gouverner ses pareilles ; mais c'était une intelli-

(1) Telle était, par exemple, Bernadette, la voyante de Lourdes, dont l'intelligence ne se développa que tardivement au couvent.



gence à la fois élevée et pratique, apte à donner des conseils appropriés à toutes les situations. Tel fut l'avis du gouverneur de la citadelle d'Anvers, don Ynigo de Borgia, qui lui offrit l'hospitalité lors de son arrivée en cette ville. C'est ainsi qu'il put la voir et la juger de près, et l'ascendant de cette vertu si haute, exempte de bigoterie, ses entretiens persuasifs mais sans sermons ennuyeux, le ramenèrent à Dieu et désormais, quoique la vie d'un gouverneur de place ne ressemble guère à celle d'une carmélite, c'est à la prieure des Carmélites que cet officier supérieur allait souvent demander conseil pour sa conduite et ses affaires. Il savait bien qu'elle ne le pousserait pas à mener la vie d'un moine, mais qu'elle l'engagerait uniquement à remplir les devoirs d'un vrai chrétien tout en se conformant aux exigences de sa position.

Il plut à Dieu de confirmer cette réputation de sainteté par des miracles. Une des filles d'Anne, malade de la peste, fut soudainement rappelée par sa seule parole des portes du tombeau (1); une religieuse hospitalière

(1) Les devoirs de sa charge de prieure ne permettant pas à Anne de s'isoler avec la malade, la fervente converse sainte Anne de Ste-Térèse, les religieuses hospitalières de Sainte-Elisabeth s'offrirent à la soigner dans une place écartée de l'enclos du Carmel. L'une d'elles vint avertir un jour la prieure que la malade était à l'extrémité. « Allez lui dire de ma part, répondit-elle, que je lui défends de mourir. » L'ordre fut immédiatement transmis et aussitôt exécuté; la guérison fut instantanée et radicale. Dans la suite, l'aspirante au ciel reprochait affectueusement à sa supérieure le miracle qui avait retardé son bonheur; mais celle-ci lui répondit: « Il n'était pas encore temps; il vous faut souffrir encore davantage pour vous rendre digne du ciel. » Le double programme de souffrance et de sanctification fut réalisé de point en point.

qui avait soignée la miraculée ne se crut pas obligée au secret, et l'histoire fit le tour de la ville au grand avantage de nombreux malades, qui vinrent solliciter de l'eau bénite par la thaumaturge et s'en trouvèrent fort bien. En vain faisait-elle tremper quelques reliques dans l'eau ainsi distribuée pour mettre les miracles sur le compte des saints; nul n'était dupe de la ruse de son humilité et les saints n'y trouvèrent certainement pas à redire.

Les sœurs portières du Carmel d'Anvers ont assuré qu'elles n'avaient pas peu d'occupation à contenter les gens de toute condition qui venaient réclamer les prières de la sainte Mère; par une charmante méprise, elles crurent d'abord qu'il s'agissait de sainte Tèreise, tandis qu'en réalité c'était la sainte mère Anne encore vivante qu'on visait.

Bientôt la renommée de celle qui aurait voulu être oubliée de tous se répandit au loin. Le généralissime de Pologne (1) lui écrivit une lettre empreinte de la plus profonde vénération; le prince appelé à régner sur ce pays tourmenté, profita d'un voyage pour lui rendre visite, et sollicita quelques lignes écrites de sa main sur de pieuses images, pour lui-même, pour le roi son père et pour son frère, tant il voyait un précieux talisman,

(1) Probablement l'héroïque Zolkienski qui, s'il n'eut pas le bonheur de sauver sa patrie, eut au moins la gloire de mourir pour elle en brave et en saint (1620). Le prince qui rendit visite à la B. Anne est Wladislas, fils de Sigismond III, dont le règne fut cruellement agité à la fois par les guerres civiles et par les luttes contre l'étranger. Si le pays a perdu sa liberté, peut-être faut-il attribuer en partie aux prières de la B. Anne la conservation de sa foi.

au milieu des orages de la cour, dans les autographes de l'humble favorite du Seigneur. Effrayé de voir son troupeau agité et menacé par les guerres et les troubles politiques où sa nationalité devait finir par sombrer, le primat de Pologne écrivit une touchante lettre pour demander les prières de celle qu'il appelait si bien la brillante lumière de la piété et de la perfection du Carmel, lui souhaitant de « vivre longtemps comme un astre éclatant de son ordre, la gloire et le soutien du nom chrétien et de l'Église universelle. » De nombreux potentats imitèrent cet exemple.

Pour seconder son zèle et pour le récompenser, le Seigneur découvrait à son épouse de mystérieux secrets. Avec la charmante délicatesse d'un amour à la fois généreux et familier, l'Époux divin se montra un jour à son amante plein de prévenance, et non seulement disposé à exaucer ses demandes mais désireux d'être sollicité pour avoir l'occasion de lui faire plaisir. Il y aurait eu mauvaise grâce à ne point profiter d'une telle occasion ; d'ailleurs celui qui devait donner la réponse inspira la demande. Subitement se présenta à l'esprit d'Anne la pensée d'implorer le salut de trois personnes : une de ses sœurs et un cousin promptement enlevés peu après par la mort, ainsi qu'un grand d'Espagne, don Pèrez. Favori de son roi puis disgracié, il craignait d'avoir encouru sans retour la disgrâce du Roi du ciel ; car, en Angleterre où il s'était retiré, sa foi avait couru de grands dangers. Mais une visite à la favorite de ce divin Roi et une des ses lettres, ramenèrent la paix dans son âme et l'embrasèrent d'un vrai amour pour Lui : une mort

de prédestiné l'introduisit sans retour dans la cour éternelle où la disgrâce n'est plus à craindre.

Bien se trouva aussi d'avoir été recommandée aux prières d'Anne l'abbesse de Fontevault (1) dont les nièces, bienfaitrices de la fondation de Tours, voulaient assurer le salut éternel. La Bienheureuse le comprenait : terrible était la responsabilité d'une abbesse chargée du soin de plusieurs monastères, surtout en des temps troublés par les guerres de religion. Plusieurs couvents avaient sombré dans la tourmente et l'heure dernière étant proche, le démon était fort disposé à exploiter la situation ; car si l'agonisante, bonne religieuse et très charitable pour le prochain, n'était pas responsable devant Dieu d'inéluctables malheurs, au moins l'ennemi pouvait-il y trouver une ample semence de trouble et peut-être de désespoir. Il était là avec une bande de satellites dans la chambre de la mourante, excitant dans son âme d'indicibles angoisses ; mais Anne, la sentinelle fidèle, jeta un cri d'alarme vers le Chef divin qui, revêtu d'ornements sacerdotaux (2) en guise d'armure, survint sur le champ de bataille, escorté d'un bataillon d'anges et de saints ; l'escouade infernale trouva bon de tirer ses grègues, et le Christ emmena en vainqueur l'âme délivrée, comme un trophée de son amour.

(1) Éléonore de Bourbon, tante d'Henri IV. Ses nièces ici mentionnées étaient les pieuses et édifiantes princesses de Longueville. L'aînée, Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, dont on connaît les hautes vertus, fut la fondatrice et l'insigne bienfaitrice du premier monastère du Carmel à Paris ; elle affectionnait la B. Anne, qui ressentit l'effet de ses bontés pendant son priorat en cette maison.

(2) Les prêtres, en revêtant les ornements sacerdotaux, récitent des prières d'où la note guerrière n'est pas absente. *Impone capiti meo galeam salutis*, etc.

Le salut des âmes s'achète. Anne se trouvait un jour accablée par une fièvre violente et l'Époux lui apparut, accablé lui aussi de douleur, sur la Croix. Il venait non la guérir, mais l'exciter à souffrir, vu qu'ayant tant pâti pour son amour, il était juste qu'elle Le payât de retour. Et puis, Il avait de la besogne pour la sauveteuse d'âmes, besogne qui ne se fait qu'avec la Croix. Un criminel en cet instant était pendu pour ses forfaits. Hélas! que de turpitudes souillaient ce cœur; si la justice humaine allait lui ôter la vie du corps, lui-même, devant la justice divine avait déjà condamné sa pauvre âme. Rebut de la société, le misérable n'était pourtant pas oublié par Celui qui était mort pour lui; en sa fidèle épouse, Il accomplit pour ce nouveau Dismas ce qui manquait à sa Passion, (1) et en Paradis avec Lui le soir Il l'emmena : près de la Croix de l'épouse qui était celle de l'Époux, plus d'un bon larron obtint son salut.

Toutes les villes où elle passa se ressentirent certainement, quoique parfois sans le savoir, de sa puissante intercession. On célébrait un jubilé à Avila, occasion de grâces incomparables pour qui sait en profiter; mais il faut le savoir et, pour éclairer et toucher les âmes distraites ou parfois, hélas! endurcies, on multiplie les sermons et c'est fort bien. Toutefois, ce n'est pas assez si la semence de la parole sainte n'est fécondée par la rosée de la grâce et Jésus, le Zélateur des âmes, confie l'affaire à quelque épouse choisie, souvent ignorée de tous dans un cloître... Inspirée par la flamme de son

(1) Adimpleo quae desunt passionum Christi. Col. I, 24. — Hodie mecum eris in Paradiso. Luc, xxiii, 43.

amour après avoir communié, Anne demanda pour tous les habitants de la ville la faveur de gagner le jubilé, faveur qui fut gracieusement octroyée : les âmes purifiées lui apparurent en grand nombre comme un vol de blanches colombes, et la vraie épouse du Dieu de charité remercia le Seigneur « comme si c'eût été pour elle-même. » (1)

Or ce n'étaient pas seulement quelques personnes ou même quelques villes que cette âme grande et haute, illuminée de foi et brûlante d'amour, embrassait dans sa prière, prière qui visait l'éternité ; le salut du monde entier occupait l'épouse du Sauveur du monde. La soif lancinante et torturante du bonheur éternel pour tous, s'était allumée dans son cœur, depuis le jour où elle avait compris la soif d'un Dieu mourant en Croix ; et cette divine soif devenue sienne s'était accrue sous les feux de la mystique Pentecôte. Parfois c'était un martyr pour elle, mais un martyr qui la rendait si agréable aux yeux du Bien-aimé ! « Les pressants besoins de l'Église, écrit-elle, m'ont toujours vivement touché le cœur, et j'ose dire que, quand je prie le Seigneur de fléchir sa colère irritée contre les pécheurs, il me témoigne un amour à ne pouvoir l'exprimer. C'est comme si mon âme, séparée de mon corps, se trouvait dans un lieu de délices et y jouissait pleinement de son Bien-aimé. »

Sur l'aile de ses désirs, l'humble carmélite prenait un essor digne du voyant de l'Horeb et du Sinaï, et de l'Apôtre des Gentils. Dans ses luttes avec la justice divine, l'ardeur de son plaidoyer allait jusqu'à s'offrir à être

(1) Diliges proximum tuum sicut teipsum. Matt. XIX, 19.

effacée du livre de Vie ou à devenir anathème pour ses frères. (1) Ses nuits se passaient en orations véhémentes; son corps devenait une hostie de pénitence quand l'Église se trouvait dans un pressant besoin ou quand une âme était en danger de se perdre. Aussi quelle douleur quand elle apprenait qu'un pécheur avait quitté la vie avec les apparences de l'impénitence finale; mais quelle joie débordante quand au contraire arrivait l'heureuse annonce d'une conversion. Oh! alors, comme la sœur de Moïse, l'épouse du Vainqueur divin s'écriait avec l'accent d'un vrai lyrisme : « Bénissons le Seigneur; publions de cœur ses grandes miséricordes; il est notre Dieu et ses bontés se répandent par toute la terre. » (2) Point ne lui fallait parler de modération sur ce point sous prétexte de ménager ses forces et sa vie; car elle avait toujours à citer les paroles de sainte Tèreèse qu'une pareille charité avait faites siennes, pour prouver péremptoirement que le salut des âmes est le but de la réforme. (3) Ce fut particulièrement, pendant la guerre d'Allemagne (4) que son cœur brûla pour les intérêts de l'Église gravement engagés dans cette affaire. Le Seigneur lui-même daigna la mettre au courant des nouvelles et lui assurer qu'une entreprise de

(1) Dele me de libro tuo. Exode xxxii, 32. — Optabam anathema esse pro fratibus meis. Rom. ix, 3.

(2) Præcinebat dicens : Cantemus Domino; gloriose enim magnificatus est. Exode, xv, 2.

(3) Voir chemin de Perfection et Fondations.

(4) La guerre de 30 ans, guerre de religion au début, dégénéra vite en conflit politique; mais vu sa mentalité espagnole et son heureuse ignorance des intrigues des cours et des dessous de la diplomatie, la B. Anne l'envisagea toujours comme une sorte de croisade.

Mansfeld, général hérétique, contre les Pays-Bas, échouerait. (1)

Une sainte n'est pas une bigote repliée sur elle-même; indifférente, elle l'est, il est vrai, aux petites nouvelles, mais aucun grand intérêt de l'Église et des âmes ne passe inaperçu pour son cœur. Celui qui sait tout dirigeait de haut les opérations de la sainte combattante. Un jour ce fut pour la Hollande qu'Il l'invitait à prier : « Il y a tant d'hérétiques en ce pays! » s'écria-t-elle effrayée de la tâche. « Nous les en retirerons » répondit le Dieu tout-puissant qui daigne associer ses petites créatures à ses grandes œuvres; et elle offrit les plaies de Jésus-Christ pour le salut de ce peuple au cœur droit, à l'esprit sain et calme. Le Seigneur témoigna qu'Il avait cette offrande pour agréable; qui sait donc jusqu'à quel point les écluses de la divine miséricorde furent levées, inondant les âmes de flots de grâces, submergeant les erreurs, noyant les péchés? Combien de Néerlandais gagnés du moins à l'âme de l'Église, quittèrent le pays des canaux et des lagunes pour arriver, heureux navigateurs, au port éternel? Toujours est-il que l'Amant divin entr'ouvrit son sein, pour montrer à sa confidente son cœur et les entrailles de sa miséricorde. (2) Cette vue l'enivra. Il y avait de quoi, car le cœur humain éclate et déborde sous la pression de l'Infini pénétrant dans son étroite

(1) Ce renégat pensait sans doute à envahir les Pays-Bas pour y justifier une fois de plus son surnom d'Attila de la chrétienté; mais, malgré ses rares talents militaires, il fut battu et poursuivi par les généraux catholiques, en sorte qu'il dut fuir à l'étranger.

(2) *Viscera misericordiæ Dei nostri.* Luc I, 18.



enceinte. Avant Marguerite-Marie, la Bienheureuse Anne, émule du disciple bien-aimé, a vu le foyer d'amour qu'est ce Cœur divin, elle a pu sonder l'abîme de sa miséricorde, elle a compris quel retour demande le Cœur d'un Dieu épris du cœur de l'homme; et l'on comprend quelle ardeur l'a consumée pour le salut des âmes si chères à son Dieu. Aussi, peu lui importait ce qui la touchait personnellement; la gloire de Dieu seule l'occupait. De là ce cri du cœur, mais d'un cœur éclairé non moins qu'embrasé, d'un cœur qui était un buisson ardent et qui parlait parce qu'il croyait (1) : « Seigneur, donnez-vous à connaître à tous les hommes pour qu'ils vous aiment; ne souffrez pas qu'il y en ait un qui ignore vos beautés et vos perfections; je sais que tous vous aimeront, si vous vous donnez à connaître ».

Ah! c'est qu'elle le connaissait, ce souverain Bien. L'ignorance des hommes à son sujet lui paraissait insupportable et, missionnaire de l'amour, apôtre de la lumière, elle eût voulu éclairer le monde entier. Si l'homme marchant vers l'abîme éternel lui inspirait une douloureuse compassion, un autre malheur la touchait encore plus : c'était l'ignorance de la lumière et de la beauté infinies; si seulement on les connaissait bien, impossible de n'en pas être épris. Soleil véritable, levez-vous sur le sombre horizon des âmes enténébrées, montrez seulement votre face et tous seront sauvés. (2)

(1) Credidi propter quod locutus sum. Ps. cxv, 10.

(2) Ostende faciem tuam et salvi erimus. Ps. lxxix, 4.



## L'APOTRE SENTINELLE

A ceux qui leur conseillaient de renforcer la garnison d'Anvers, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle répondaient : « C'est inutile, la Mère Anne par ses prières vaut plus qu'une armée pour la défense de la ville. » Ils s'entendaient au gouvernement ces princes qui, sans négliger l'usage légitime des moyens humains, avaient le regard tourné en haut, attendant des moyens surnaturels le plus puissant des secours, celui du Tout-Puissant. Le garde des gardes, le veilleur sans lequel vaine est la veille de ceux qui veillent sur les cités (1), c'est Dieu. Aux Juifs qui le traitaient de Samaritain et de possédé, le Christ répondit par un énergique démenti à l'accusation de possession, mais point ne se défendit d'être un Samaritain. (2) Ce nom signifie sentinelle, et Dieu est le gardien universel ; toujours Il veille à la conservation de sa création et de chacune de ses créatures, en particulier de celles qui, sans la persévérance de sa garde, s'abîmeraient dans le néant ; Il veille avec un soin plus

(1) Nisi Dominus custodierit civitatem frustra vigilat qui custodit eam.  
Ps. cxxxvi, 1.

(2) Voir l'homélie de saint Grégoire sur l'évangile du dimanche de la Passion.

jaloux encore sur son Église et sur chacune des âmes qui la composent; Il daigne veiller sur les États et sur les cités dont le sort intéresse souvent le bien de l'Église et des âmes; sentinelle Il l'est donc, du haut du ciel, et en vigie aussi du haut du Calvaire, car c'est par la Croix qu'Il garde les âmes sauvées par la Croix.

Or il lui plaît d'être secondé dans sa garde par tout un bataillon à ses ordres. Ses anges sans doute. Oui, et le psalmiste n'a garde de l'oublier (1); mais si les anges du ciel peuvent veiller et prier de là-haut, ils ne peuvent souffrir, et le Dieu crucifié veut à ses ordres les anges du Calvaire, les âmes de ses rachetés qui prient en souffrant pour être rédemptrices à leur tour. Les âmes épouses, les filles du Carmel en particulier, ont été par lui échelonnées comme des sentinelles sur les remparts de Jérusalem (2), et nuit et jour et à toute heure, on entend le cri de leur louange et de leur supplication retentir clair, sonore et prolongé comme un mot du guet. Repose en paix, cité qui possèdes une citadelle du Dieu Sabaoth, du Seigneur des armées (3); l'ennemi tremble à l'aspect de cette mystique redoute; Il ne sommeille pas, Il ne dort pas, le gardien d'Israël, et ses sentinelles sont à leur poste, l'œil au guet, l'arme au bras. (4)

Parmi les guerriers d'élite qui, d'âge en âge, ont

(1) Angelis suis Deus mandavit de te. Ps. xc, 11.

(2) Super muros tuos, Jerusalem constitui, tota die ac nocte non tacebunt, Isaïe, vi, 26.

(3) Dominus Deus Sabaoth. Jérémie, xi, 20.

(4) Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israël. Ps. cxx, 4.

accompli des hauts faits sous les ordres du Chef éternel, Anne de St-Barthélemy occupe un rang distingué. Une mission sublime lui fut confiée; car le Christ aime à choisir ses héros parmi les humbles : Gédéon se regardait comme le moindre dans sa modeste famille. (1) Débora et Judith, avant la lutte, s'humiliaient devant Dieu et après la victoire elles chantaient sa gloire sans retour vaniteux sur elles-mêmes. Telle fut la Judith virginale de la Flandre, la Bienheureuse Anne, la sauvegarde d'Anvers. Toujours sous les armes, toujours veillant dans la solitude recueillie de sa citadelle claustrale, toujours prête à répondre à l'appel : Custos, quid de nocte? Sentinelle, comment va la nuit?

Il advint qu'une heure décisive sonna pour la cité confiée à sa vigilance. C'était pendant le calme d'une nuit noire; les ténèbres couvraient de leur voile la ville endormie; dans le lointain, sur les flots silencieux de la mer du Nord, une flotte s'avavançait lentement, glissant légèrement et sans bruit, à la fois hardie et précautionneuse. Sûr de son coup, prudent toutefois, le stathouder de Hollande, Maurice de Nassau, avait mis le cap sur Anvers. Au point de vue stratégique comme au point de vue commercial, la fière cité flamande, cité de paix et de guerre à la fois, valait la peine d'être conquise. La prise de la cité de Marie par un prince appartenant à l'hérésie! quel triomphe c'eût été pour le chef maudit du camp de Babylone si bien dépeint par saint Ignace. (2)

(1) Ego minimus in domo patris mei.

(2) Exerc. spir. De duobus vexillis.

Quelle infernale victoire que la désaffectation rêvée de l'incomparable cathédrale, le sanctuaire élevé par les Anversois à leur Mère du ciel!

Le prince des ténèbres ne pouvait manquer d'applaudir à l'expédition supérieurement combinée. Avec son armée aussi nombreuse que bien équipée, en possession d'une formidable cargaison de munitions de guerre, sachant la garnison assez faible et comptant sur la connivence des hérétiques qui se trouvaient dans la place, le prince d'Orange ne doutait pas du succès. De plus, il faisait appel au stratagème. Ce n'était pas avec la flèche volant pendant le jour qu'il comptait attaquer la ville; son entreprise c'était l'embûche tramée dans l'ombre; (1) mais qui a Dieu pour soi ne redoute pas plus l'une que l'autre. « Je ne crains rien du côté des hommes, disait le sacrifiant, Dieu seul pourrait faire échouer mon entreprise »; il avait doublement raison, et ce que Dieu seul pouvait Il le fit.

Au-dessus des efforts et des calculs des hommes qui ne comptent qu'avec eux-mêmes et avec leurs adversaires visibles, les affaires se traitent dans le monde surnaturel, et là se livrent d'invisibles combats; on y engage de silencieux pourparlers qui règlent l'issue des combats et des négociations de ce monde. Tandis que la flotte s'avancait, le vent en poupe, sous le regard haineusement triomphant de l'inferral rôdeur, Dieu veillait avec sa Mère, la reine d'Anvers, la tour de David, forte

(1) *A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris. Ps. xc, 6.*

comme une armée rangée en bataille (1); à eux deux ils distribuèrent les rôles aux anges gardiens du ciel et de la terre, leur mot d'ordre à la sentinelle du Carmel. *Custos quid de nocte? Debout, aux armes! Vigilance et prière: l'ennemi rôde autour d'Anvers sa proie* (2)...

Un cri d'alarme que les oreilles du corps ne pouvaient percevoir a retenti dans le cœur de la sentinelle attentive; un grand danger menace la ville: vite, la voilà sous les armes, appelant à la rescousse l'héroïque phalange de ses religieuses et, comme des soldats, qu'électrise le clairon, les voici qui commencent un assaut de supplications; la communauté entretient l'ardeur des combattantes; mais au premier rang, pour recevoir le choc des assaillants, la vaillante prieure se tient, ferme comme la forteresse de Sion. *Soyez pour nous, disait le Psalmiste au Seigneur, comme une tour fortifiée devant la face de l'ennemi.* (3) Et il plut au Seigneur de donner son épouse comme une citadelle crénelée et renforcée de bastions. La lutte fut terrifiante; l'ennemi ne prétendait pas se rendre sans coup férir. A la fois Moïse et Josué, car nulle armée terrestre ne s'opposait à l'attaque imprévue, Anne élevait ses bras vers le ciel et luttait avec les armes de la prière et de la souffrance. Nous ne savons au juste ce que l'ennemi, qui était sans doute légion, (4) lui fit

(1) *Sicut turris David. Cant. iv, 4; terribilis ut castrorum acies ordinata. Cant. vi, 8.*

(2) *Vigilate et orate. Matt. xxv, 13. — Adversarius... circuit querens quem devoret. 1 Petr. v, 8.*

(3) *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion. Ps. cxxiv, 1. — Turris fortitudinis a facie inimici. Ps. lx, 4.*

(4) *Legio mihi nomen quia multi sumus. Marc, v, 9.*



Par ses prières, Anne obtient du Ciel le salut d'Anvers





endurer; mais cette parole significative de la lutteuse, le lendemain, en dit long : « Je suis lasse comme si j'avais soutenu le choc d'une armée entière. » Ce qu'il dut inventer pour torturer ce corps par d'étranges douleurs et cette âme par d'indicibles angoisses, le bourreau; ce qu'il dut employer de machinations ourdies dans les officines de l'enfer, ce qu'il lança de satellites à l'abordage pour faire sombrer l'âme de celle qui allait faire couler ses vaisseaux, ce qu'il suscita de tempêtes pour renverser celle qui allait déchaîner les vents du ciel sur sa flotte, nous le saurons au dernier jour. La guerrière par instants n'en pouvait plus; ses bras tombaient de lassitude; la sueur d'une mystérieuse agonie et d'un gigantesque labeur décollait à grosses gouttes sur son visage pâli, mais ce n'était pas l'heure de se reposer.

La flotte ennemie avançait : *Custos quid de nocte?* Comme à Jérémie une voix mystérieuse semblait lui répéter la solennelle consigne : « Ne t'accorde pas de répit; que la pupille de ton œil dont les larmes sont une prière, ne vienne surtout pas à se taire ». (1) Et d'en haut tombait le mot d'ordre, bref commandement : *Ora magis, magis, magis* : Prie encore plus, plus, plus. Et le Christ répétait pour les âmes rachetées de son sang : *Ora magis*; et Marie, leur mère, et les anges gardiens redisaient : *magis, magis*. Et, projetée hors d'elle-même par

(1) *Non des requiem tibi, neque taceat pupilla oculi tui. Thren. II, 18.*

\* Un moment, dit-elle dans son autobiographie, mes bras, fatigués d'être tenus vers le ciel, se lassèrent et je les laissai tomber; mais il me sembla qu'on me les élevait de nouveau, et une voix mystérieuse me disait : « Ce n'est pas encore l'heure, tiens-les élevés vers le ciel. »

la véhémence de ses orations, le cœur plus élevé encore au ciel que les bras, faisant de sa lassitude et de sa souffrance même une prière, Anne obéissait à l'injonction divine ; et les anges qui reflètent les splendeurs lumineuses de la face de Jéhovah mais non les douleurs puissantes de la face défigurée de l'Homme-Dieu, s'emparaient de cette hostie vivante, reproduction de la Passion du Christ, et disaient au Seigneur : « Regardez la face de votre Christ (1) ; voyez en cette épouse la copie de la face de son Époux divin et pardonnez. » Et soudain arriva du ciel une nouvelle triomphante : C'en est fait !... et la lutteuse brisée, mais calme et heureuse, sentit la paix renaître dans l'intime de son âme ; la victoire était gagnée, Anvers était sauvée. Soudain la sérénité de l'air s'était altérée, les flots paisibles s'étaient mutinés ; sur l'ordre de Celui qui commande aux vents et à la tempête (2), un ouragan sans pareil s'était levé, secouant comme des fétus de paille les terribles vaisseaux de guerre ; une bise glaciale déchirait les voiles et faisait craquer les mâts avec un bruit sinistre ; toute manœuvre était impossible : une gelée subite rompait les cordes dès que les matelots transis essayaient d'y toucher. Ballottés en tous sens, soulevés sur la cime des vagues pour retomber dans des gouffres vertigineux, les vaisseaux fracassés s'engouffraient avec leurs équipages, et c'est à grand'peine que le prince d'Orange parvint à se sauver dans une chaloupe. On pouvait entonner le cantique de Moïse : « Chantons le Seigneur ; car

(1) *Respice in faciem Christi tui. Ps. LXXXIII, 10.*

(2) *Ventis et mari imperat et obediunt ei. Luc. VIII, 25.*

Il a magnifiquement agi : Dieu est ma force et ma gloire, et je le louerai. Dieu est un guerrier formidable et son nom est tout puissant. Il a englouti Pharaon au fond de la mer avec son armée; ils sont tombés comme des pierres; ils ont coulé à fond comme du plomb. L'ennemi s'était vanté d'avance de ses conquêtes; mais d'un souffle vous l'avez renversé. Qui est semblable à vous, Seigneur? Dans votre miséricorde vous avez voulu être le chef du peuple par vous racheté. »

Une religieuse, intime confidente de la Bienheureuse, la surprit vers la fin de la lutte, si brisée, qu'elle dut sur ses instances avouer la vérité : « Sans doute il se prépare, dit-elle, une grande trahison en ville : j'ai combattu toute la nuit... » (1) Et quand la voix publique eut fait connaître les événements de cette nuit mémorable, on sut à qui Anvers devait, après Dieu, son salut.

Quiconque lit, en les méditant, les *Complices*, y retrouve l'histoire de ce solennel nocturne anversoïis et d'un autre qui le suivit de près. Car les hérétiques sont obstinés; c'est là leur moindre défaut. Malgré un échec aussi remarquable, Maurice de Nassau ne prétendait pas renoncer à Anvers. Une seconde expédition fut combinée, plus machiavélique encore que la première. Cette fois, déguisés en Espagnols, les Hollandais prirent le chemin d'Anvers en faisant mine de se rendre d'un tout autre côté. Silence, pas de bruit, c'est l'assaut de nuit; pas de bombardement,

(1) Tous les détails relatés dans ce récit, la sueur, l'épuisement, les appels mystérieux, la fatigue comme au sortir d'une lutte avec une armée entière, sont tirés des paroles de la Bienheureuse à sa confidente, et aussi de son autobiographie.

cela ferait trop de tapage; il fait si noir que nul ne verra les barques glisser sur l'eau dormante des fossés de la citadelle et arriver jusqu'au pied des murs; alors on lancera une échelle, les ingénieurs grimperont sur les murailles et abattront les ponts-levis; cela fait, on entrera dans la citadelle comme chez soi; la sentinelle qui ne s'attend à rien ne semble là que pour la forme... Oui, mais d'autres sentinelles veillaient. Soudain Anne entend dans les dortoirs des gémissements plaintifs, et pourtant nul être vivant ne paraissait; elle prête l'oreille... les soupirs continuent; avec une indicible stupeur, elle reconnaît la voix de sa sainte Mère Tère'se. Dans le séjour du bonheur et de la paix, l'écho des luttes et des périls d'ici-bas parvient jusqu'à son trône, et l'éternelle charité la fait soupirer sur des maux qui ne peuvent plus l'atteindre. Capitaine en retraite, les bruits de guerre ne la laissent pas indifférente; son Carmel est une place forte où l'élite des chevaliers du Christ est massée, (1) ses soupirs sont un appel aux armes : A vos pièces ! Anne l'a compris, et à sa voix toute la communauté est sur pied et bientôt à genoux; car un grand péril menace certainement la ville. La vaillante prieure engage un mystérieux duel avec le ciel. « Protegat te nomen Dei Jacob », chante l'Église à la carmélite qui reçoit le voile; car, à l'exemple de Jacob, elle doit lutter dans une étreinte serrée avec le Dieu de justice, sans consentir à le lâcher avant d'avoir arraché sa bénédiction (2); brisée peut-être

(1) Tiré du Chemin de Perfection de sainte Tère'se, III.

(2) Non dimittam te nisi benedixeris. Gen. xxxii, 26. Israel contra Deum fortis fuisti. id. 28.

mais victorieuse, elle pourra comme le fils d'Isaac s'appeler Israël, c'est-à-dire forte contre Dieu.

L'éternel amour se complaît en de telles défaites. Le psaume qui semble adressé à une guerrière continue, en souhaitant à la vierge qui reçoit le voile la réussite de ses desseins et l'acceptation de son holocauste; enfin il s'achève en proclamant la défaite de ceux qui ont mis leur espoir dans leurs armements en même temps que la victoire de ceux qui ont cherché leur appui dans le nom du Seigneur. (1) Ce chant triomphal du psalmiste n'est-il pas le récit anticipé des batailles de Lépante, de Prague, et de la lutte de la térésienne avec le Tout-Puissant pour sauver Anvers? Ce n'était pas en sa vertu qu'elle se confiait pour être exaucée: mais l'agneau virginal, à l'exemple de l'agneau divin, se constitua bouc émissaire et s'écria: « Seigneur, j'avoue que je suis une misérable pécheresse; mais si mes fautes ont attiré cette tempête, je consens à être précipitée dans la mer comme Jonas (2); que je ressente seule les châtiments de votre colère, que je périsse, j'y consens; mais épargnez la ville. » La prière de l'humble, accompagnée de la charité la plus sublime, pénétra les cieux (3) et la ville fut sauvée, grâce

(1) Holocaustum tuum pingue fiat. Omne consilium tuum confirmet. Hi in curribus et hi in equis... nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus; ipsi obligati sunt et ceciderunt, nos autem surreximus. Ps. xix, passim.

(2) Tollite me et mittite in mare. Jonas I, 12.

(3) Oratio humiliantis se penetrabit nubes. Eccl. xxxv, 21. Toujours l'humilité s'unit à la vaillance chez la guerrière du Christ; quand elle eut réuni son virginal bataillon au chœur: " Mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous amène vos servantes: qu'elles vous demandent ce que je désire, car, pour moi, je ne puis rien. ,,

à celle qui se comparait à Jonas par humilité, mais qui fut, à l'opposé de Jonas, une vraie sauvegarde par sa présence.

Un coup de vent subit attira l'attention de la sentinelle qui, se penchant au-dessus du fossé, aperçut les nocturnes navigateurs et donna l'alarme. L'ennemi se voyant découvert, jugea prudent de fuir au plus vite, abandonnant ses engins, pitoyables trophées de son entreprise manquée.

Sachant ce que valait pareil auxiliaire, le comte de Tilly, avant de livrer une formidable bataille aux hérétiques (1) vint demander le tout puissant renfort des prières d'Anne. Ce ne fut pas en vain; elle assista en esprit à la lutte d'un nouveau Josué, lutte furieuse et sur le champ de bataille et pour la vierge en prière; car le diable se mit en tête d'empêcher à tout prix une oraison plus terrible; une légion d'esprits infernaux s'évertua à la distraire. Peine perdue! Leur adversaire tint bon contre toutes leurs manœuvres et ne quitta pas le champ de bataille avant d'avoir reçu d'en haut l'assurance de la victoire. (2)

Avant de partir pour le siège de Bréda, l'infante Isabelle vint au Carmel solliciter la bénédiction de la guerrière du Seigneur. Massés dans l'étroite cour, les soldats de la foi, ses frères comme elle se plaisait à les nommer, présentèrent les armes comme devant un général quand, sur le seuil de la porte de clôture, elle leva la main pour

(1) Sans doute la bataille de la Montagne blanche près de Prague, en 1620.

(2) *Colluctatio contra spiritualia nequitiae in caelestibus.* Eph. vi, 12.

attirer sur eux les bénédictions du ciel. Il y avait de la sympathie entre les militaires et cette âme simple et forte de soldat du Christ, et l'on cite le cas d'un brave milicien qui portait sur lui, comme supplément à son armure, un autographe de la Bienheureuse ; bien lui en prit, car une balle de fusil qui aurait dû le tuer vint s'aplatir impuissante contre ce mystique bouclier.

Le parler qu'Anne n'aimait guère trouvait grâce à ses yeux quand elle espérait y apprendre des nouvelles touchant les intérêts de l'Église. Une de ses filles désirait-elle obtenir le régal de quelque pénitence extraordinaire, pour gagner sa cause, une charmante ruse filiale aboutissait toujours : il n'y avait qu'à dire que cette mortification serait offerte pour le triomphe de l'Église ; il est bon en affaires de connaître le petit faible de chacun.

Heureux donc les champions de l'Église qui ont, à l'exemple des Macchabées, une avocate près de Dieu et dont on peut dire comme de Jérémie : Voici celle qui a aimé ses frères et la nation d'Israël, voici celle qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la cité. (1)

(1) Hic est fratrum amator et populi Israël qui multum orat pro populo et universa sancta civitate. II Mach. xv, 14.



## LA CONTEMPLATIVE-MARTYRE

Ce serait peu comprendre l'œuvre du Paraclet au Cénaclé que de restreindre son action à la collation des grâces nécessaires à l'apostolat; les disciples du Christ furent sacrés non seulement apôtres (1) mais voyants et contemplatifs. A leur exemple, l'héroïne d'Anvers, la zélatrice du monde entier n'était telle, que grâce à la flamme de charité allumée dans son cœur au feu du buisson ardent, c'est-à-dire de l'oraison; et cette charité qui s'épanchait largement sur le prochain piquait surtout droit vers Dieu. L'amour opère l'union, et l'union c'est le bonheur; au ciel seulement ce bonheur sera consommé; ici-bas l'union est toujours susceptible d'accroissement et chaque degré d'accroissement n'est obtenu que par la souffrance. Non seulement le contemplatif souffre de ne pas encore pleinement posséder l'objet de son amour mais, à certaines heures, il le sent disparaître au point qu'il semble éloigné sans retour. La disparition n'est qu'apparente, mais pour la partie sensible cette apparence est une réalité, et le souvenir des illuminations

(1) A vrai dire, c'est à la Cène que les apôtres reçurent du Pontife éternel la consécration épiscopale, mais avec la recommandation de ne point commencer leur apostolat avant la venue de l'Esprit de force et de lumière. Luc. xxiv, 49, xxii, 19.



passées (1) ne font que rendre plus sombres les ténèbres présentes, jusqu'au moment où la clarté brille de nouveau. La colonne tour à tour nébuleuse et lumineuse (2) qui guide l'âme contemplative dans le désert d'ici-bas est toujours la même en réalité : c'est Dieu qui par des alternatives de joie et de douleur ne cesse de la conduire à Lui.

Ces alternatives qu'Anne a connues depuis son noviciat semblent s'accentuer pendant la dernière période de sa vie, alors que l'Esprit-Saint, la couvrant de son ombre comme l'explique si bien saint Jean de la Croix (3), la purifiait de plus en plus dans le creuset de mystérieuses ténèbres, pour l'illuminer ensuite de clartés toujours grandissantes. Tantôt il l'affligeait et la consolait, tantôt il la soulevait au-dessus d'elle-même et lui faisait sentir sa faiblesse ; mais dans tous ces états, l'humilité unie à une intrépide confiance, surnageait : « Je suis convaincue, écrit-elle, que je ne suis pas plus qu'une fourmi, et que plus on est dans l'abandon des créatures, plus Dieu nous donne du secours. »

Or ce n'était pas seulement là une belle sentence ; car

(1) S' Jean de la Croix (Nuit obscure, II, 7) décrit admirablement le surcroît de peine qu'apporte à l'âme ainsi éprouvée le souvenir des consolations passées. Il cite à ce sujet le texte de Job : *Ego illi quondam opulentus, repente contritus sum.*

(2) *Nunquam defecit columna nubis per diem neque columna nubis per noctem.* Ex. III, 22.

(3) Au II<sup>e</sup> livre de sa Nuit obscure, saint Jean de la Croix décrit longuement ces alternatives de consolation et de désolation. « L'âme, dit-il, quand ses afflictions reviennent, pense qu'elle n'en sera jamais délivrée, et quand elle se voit comblée de dons spirituels elle croit que ses maux ont absolument cessé. »

la Bienheureuse eut plus d'une fois l'occasion de pratiquer cette invincible confiance. Ainsi à Paris, pressée par les tracasseries du dehors et par les angoisses de la conscience, il lui fallait avouer que dans les moments de ferveur sensible l'âme se sent prête à tout, mais que si Dieu retire l'onction intérieure, elle est en danger de succomber, comme saint Pierre, dans l'abîme de sa misère. Humblement elle supplia Dieu pendant l'oraison de vouloir bien l'instruire, et soudain, sans forme ni figure une simple perception de Dieu présent lui inspira un abandon parfait à sa sainte volonté. Pas de discours; sans que rien fût dit, tout était compris, et il n'eût rien coûté à l'âme ainsi transformée d'être précipitée au fond de la mer ou au milieu des lions : nul ennemi ne pouvait lui nuire. Ne croirait-on pas entendre le psalmiste chanter : « Quand tout un camp adverse m'attaquerait, je n'aurais que plus d'espoir » (1). De telles grâces agissaient non seulement sur l'âme, mais sur le corps de la Bienheureuse qui, malgré son âge et sa frêle santé, soutenait sans faiblir les rigueurs de l'observance « quoique, dit-elle, si la main de Dieu ne l'eût soutenu, il lui eût été impossible de supporter la moindre fatigue. »

Une autre fois c'était une Croix terrible qui lui apparaissait. Sans en comprendre pleinement la signification, c'était assez de la voir pour l'embrasser, et le poids s'en fit bientôt sentir sous la forme d'une cruelle absence de Dieu et d'indicibles angoisses. « Dieu voulait me faire sentir le bras de sa justice pour que je m'humilie devant

(1) Si consistant adversum me castra... si exurgat adversum me prælium in hoc ego sperabo. Ps. xxvi, 3.

Lui. » Par moments, surtout dans la sainte Communion, Il lui donnait des grâces de paix, de force et de connaissance d'elle-même. Le démon avait beau forger des sujets de trouble et inventer toute une rhétorique pour lui prouver que, abandonnée du Seigneur, elle serait infailliblement damnée ; elle recourait à Dieu comme une enfant confiante, mais non prodigue quoi qu'elle en crût : puisque, fidèle quand même, elle voulait persévérer dans son service parmi les rebuts et les peines.

Dans un de ces moments d'abandon, Anne entra dans l'ermitage de sainte Térèse pour le balayer ; mais une force supérieure la contraignit à laisser le balai pour s'agenouiller. Sa Mère vénérée qu'elle servait encore la récompensait par une céleste consolation : entre son cœur et l'Esprit-saint une colonne lumineuse allait droit, en sorte que, depuis son âme jusqu'au ciel, ce n'était qu'une voie d'éblouissante clarté. Point d'obstacle entre cette âme pure et l'action de l'Esprit vivifiant qui l'instruisait et la fortifiait. Térèse ne semblait-elle pas répondre à sa prière de jadis : « Obtenez que le Saint-Esprit règne en moi », par cette sorte de confirmation renouvelée ? Oui, vraie confirmation, car l'athlète du Christ sentit son âme et même ses membres fortifiés suavement comme par une incomparable onction. *Tu spiritualis unctio, chante l'Église à l'Esprit-saint, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.* Sans paroles il lui fut enseigné que de la peine intérieure sort une joie surnaturelle comme le parfum sort du nard quand on le presse. « Et en moins de temps qu'il n'en faudrait pour mettre, dit-elle naïvement, une lumière devant quelqu'un et la retirer, de tels enseigne-

ments lui avaient été communiqués sur l'union de la joie et de la peine, qu'ils eussent suffi pour la faire mourir à tout selon le bon plaisir du Seigneur. » Tour à tour, sous la motion du divin Esprit, l'âme était passive ou active. Le premier état est ingénieusement comparé à celui de quelqu'un qui se trouverait pleinement rassasié sans avoir à prendre la peine de manger, tandis que dans le second, c'est comme s'il fallait chercher, préparer et mâcher les aliments pour s'en nourrir : état accompagné d'un zèle plus ardent mais exigeant plus de circonspection pour éviter les fautes. L'humble écrivain assure qu'elle n'oserait parler de matières si au-dessus de la portée de son esprit et si difficiles à expliquer, mais l'obéissance l'y contraignait. Il faut convenir que ses comparaisons, si frappantes dans leur simplicité, rendent ces hautes vérités intelligibles autant qu'il se peut.

Une comparaison du même genre nous donne l'idée d'une phase douloureuse et féconde de sa vie spirituelle qui survint peu après. Un convalescent n'ignore pas qu'un aliment à son goût lui ferait mal et il le veut quand même; ainsi dans un sublime entêtement, dans une héroïque avidité, l'amante du Christ, accablée de peines et faible — elle le croyait du moins — sous le poids de l'affliction, en voulait encore plus. Quelle force dans cette prétendue faiblesse, mais aussi quelle confiance en Dieu, quelle inébranlable assurance à croire que le Seigneur « ne l'abandonnait que pour le bien de son âme », et cela quand elle se croyait sur le point d'être damnée. (1) Sous

(1) Si ambulavero in medio umbræ mortis non timebo... quoniam tu mecum es. Ps. xxii, 4.

la pression des sentiments contradictoires de l'angoisse et de l'amour des douleurs, une élégie s'échappa de son cœur, véritable arôme de ce nard exquis trituré par la Croix, et Jésus se plut certainement à ces soupirs de l'amour.

L'Époux ne pouvait pas toujours rester caché. A Tours, où la sainte prieure, sachant peu de français, devait se confesser tant bien que mal à un prêtre qui ne savait point l'espagnol, ses faveurs remplacèrent avantageusement les consolations humaines; une simple vue de Dieu embrasait tellement son âme qu'elle défiait, avec saint Paul, (1) les travaux et les privations et tout ce qui existe, de la séparer de la charité du Christ; et les assauts de cette charité étaient si violents que, sans un secours particulier de la grâce, elle n'aurait pu les soutenir.

A Anvers, le lieu choisi pour l'épanouissement de son œuvre, sa vie spirituelle devint plus constamment sereine. En France, les consolations n'avaient été que des éclaircies, splendides il est vrai, au milieu d'une nuit obscure; tandis que dans son monastère, sa vraie fondation, s'il y eut encore des ombres, le sentiment de la présence de Dieu ne disparut plus que rarement, et parfois une onction intérieure la pénétrait suavement. Jésus, à certains jours, se faisait sentir si près, que pendant l'office, avec une charmante familiarité, la trop heureuse amante se croyait obligée de lui dire : « Ah ! mon Dieu, éloignez-vous, je vous en conjure ; si vous restez près de moi, je n'aurai assez de force, ni pour soutenir l'effort de votre amour,

(1) Quis nos separabit a caritate Christi. Rom. VIII, 35.

ni pour me rendre attentive à l'office. » Même au milieu des transports de l'amour, le grand devoir de l'attention à l'office n'est pas oublié; bien plus, il est mis au-dessus des délices du divin voisinage; c'est assez condamner l'illusion de ceux qui préfèrent leur attrait particuliers aux prières prescrites par les saintes lois de leur Ordre.

Il y eut bien des épreuves parmi ces intimités divines, et quelquefois si violentes que l'âme éperdue était tentée de prendre toutes les faveurs passées pour des illusions; mais cela ne durait guère. Une fois l'Époux lui adressa cette rassurante promesse : « Je serai toujours avec toi (1) et je t'emmènerai avec moi. » N'était-ce pas, à l'encontre des terreurs infernales, marquer à jamais son âme du sceau des élus ?

Par moments le souvenir de ces grâces lénitives était, non pas effacé mais voilé par des peines intérieures et, durant les dernières années, sans la vive conviction qu'elle conservait de la bonté divine, la tentation lui serait venue de tomber dans le découragement et de perdre confiance en la miséricorde du Seigneur. N'a-t-il pas raison, saint Jean de la Croix, le sage docteur, quand il nous offre la pure foi comme un indéfectible flambeau (2), puisque, parmi toutes les apparences contraires, quand toute lumière semble obnubilée par la fumée du puits de l'abîme (3), c'est-à-dire par les menaces de l'éternel désespoir, cette foi, nue comme le roc mais ferme comme lui, empêche l'âme, non de souffrir mais de succomber ?

(1) Ego ero tecum. Judic. vi, 16.

(2) Voir Vive flamme d'amour, III.

(3) Aperuit puteum abyssi et ascendit fumus. Apoc. ix, 2.

Quel amour vrai dans ce martyre intime et quelle gloire rendue à Dieu ! C'est un tel tourment que « l'âme est bouleversée au point que les cheveux se dressent sur la tête, et qu'on se croit sur le point d'expirer. » Et pourtant nul désir de soulagement : « On aimerait mieux mourir si Dieu l'agréait que de manquer à sa sainte volonté. » Ne dirait-on pas la paix et l'amour du ciel au milieu des tortures de l'enfer ? C'est un état de sublime abandon. « Cette peine, écrit-elle, occupe tellement toutes mes puissances que je suis en moi-même comme si je n'y étais pas ; tout est calme, et l'âme jouit sans savoir comment d'une parfaite liberté ; et pourtant, c'est comme un exil d'où toute satisfaction est bannie ; une seule joie demeure : c'est la suppression des légèretés du passé, l'indifférence absolue à la mort et à la vie, et une parfaite conformité à la volonté divine en union avec le Christ agonisant ».

Il était des temps de recrudescence dans les peines (1), mais alors l'Époux, qui n'éprouvait son épouse que pour la rendre digne d'une plus parfaite union, finissait par s'attendrir ; le chirurgien déposait le scalpel pour mettre un peu de baume sur les plaies. Un soir de détresse, devant le Saint Sacrement, il lui sembla que, dans l'obscurité demeure de son âme ainsi que par une petite fente, un rayon de soleil pénétrait et, comme si Jésus se repentait

(1) Son Époux alors se cachait d'elle, la laissant comme dans un désert avec autant d'aridité que si elle n'avait pas connu Dieu, remplie de crainte, prenant toutes les faveurs passées pour des illusions et sentant son cœur oppressé comme s'il eût été serré entre deux fers. La Nuit obscure de saint Jean de la Croix offre de semblables descriptions.

amoureuusement d'être obligé de la torturer, une voix lui dit par une sorte de douce indiscretion : « L'Époux vous aime et Il se lasse de vous voir parmi les souffrances ». Quand on est au courant de si consolants secrets toute peine devient supportable ; aussi Anne s'écriait-elle : « Béni soit le Dieu qui ne peut nous voir dans les afflictions sans qu'Il nous donne du secours ; Il est digne que nous l'aimions de l'amour le plus pur. » (1)

(1) Dans un temps de grande affliction, elle reçut à Anvers une lettre de son ancienne compagne, S. Catherine du Christ, écrite presque sous la dictée du divin Maître. L'Époux lui faisait un résumé de sa propre vie passée dans les douleurs, de la crèche à la Croix, et lui rappelait les épreuves de Marie, la Reine des martyrs, et de ses apôtres voués à la souffrance parce qu'ils étaient ses amis. Donc si Anne, sa bien-aimée, souffrait, c'est que Jésus, après avoir fait resplendir sa patience comme celle de Job dans la tribulation, lui réservait une gloire incomparable au ciel ; Il promettait de la faire asseoir à sa table là-haut et de lui donner, dans une fête splendide, tout ce qu'il possède.

La S<sup>te</sup> Vierge et sainte Térése apparurent ensuite à sœur Catherine et confirmèrent les splendides promesses du Christ, en y joignant l'assurance de leur maternelle assistance jusqu'au bout.

Après la sainte Communion, l'heureuse messagère fut encore chargée d'assurer à la B. Anne que l'Époux travaillait à orner son cœur, et qu'en son divin Cœur il gardait ses mérites écrits en lettres d'or ; Lui-même certifiait qu'Il lui réservait la couronne des martyrs parce qu'elle avait été telle par la volonté. A l'heure suprême, nous verrons la pieuse sœur Catherine constater la réalisation de cette promesse.





## CONTEMPLATION ET PERFECTION

Dans la sainte liturgie, à l'octave de la Pentecôte succède immédiatement la fête de la Sainte Trinité, comme pour nous donner à entendre que l'Esprit de lumière en s'emparant des âmes, les conduit au seuil du Temple inaccessible mais rayonnant de ce sublime mystère. Or la présence des trois divines Personnes dont Anne avait été favorisée dès ses plus jeunes années, se fit plus fréquente et plus intensive durant le règne de l'Esprit-Saint en son âme. A ce qu'elle écrit dans le récit du scabreux voyage d'Espagne en France, les périls et les affronts la laissaient également indifférente, par suite de la continuelle présence de la Ste Trinité.

A Pontoise, ce n'était pas la vision des divines Personnes, c'était le sentiment de leur présence en son âme qui la recueillait et l'illuminait, au point que ses puissances semblaient n'avoir plus d'autre être que celui qui leur venait de cette lumière. Ne peut-on pas dire qu'une âme, à ce degré d'union, est divinisée? Point d'image, mais un sentiment intérieur qui la pénétrait d'un profond respect pour la majesté du Seigneur : cela rappelle la nuée divine qui envahit le temple de Salomon à l'heure solennelle de la dédicace. (1) La comparaison du ver à

(1) *Majestas Domini implevit templum.* 2 Par. vii, 1.

soie qui s'épuise à filer son cocon et finit par y mourir insensiblement, lui sert à peindre l'état de son âme qui se sent arrachée à elle-même pour mourir au créé et ne plus vivre qu'à Dieu. « C'est l'amour qui opère insensiblement cette mort mystique » qui est la véritable vie de l'âme. Désormais plus de consolation en cette vie sinon « de pouvoir donner cette vie pour l'unique objet de son amour. » Et c'est mille vies que, dans sa folle et sainte prodigalité, l'amante voudrait posséder, non pour en jouir mais pour en faire le sacrifice à Dieu. Peut-on douter que le parfum (1) de ce vase précieux, qu'elle eût voulu briser à profusion aux pieds de son Époux, ait ravi le cœur de Dieu ?

A Anvers la vision de la divine Trinité prit un caractère plus consolant encore. Sainte Tèreise, pendant l'oraison du matin, se fit comme le précurseur de l'intime théophanie ; sa tendre familiarité fut telle que son heureuse fille prit la liberté de l'embrasser. Cette visite bénie laissa l'âme dans un calme céleste, et Jésus et sa Mère firent doucement sentir leur présence. N'était-ce pas assez de bonheur ? Non, une nouvelle grâce vint couronner ces saintes joies. Au-dessus du Christ apparut le Père éternel et aussi le Saint-Esprit sous la forme d'une nuée : c'était comme un tableau de la théophanie sacrée à l'instant du baptême de Notre-Seigneur. Cette vision qui semblait apporter le ciel dans son âme fut de courte durée, mais la laissa si imprégnée de Dieu qu'elle put dire avec saint Paul : « Ce n'est

(1) Fracto alabastro. Marc, xiv, 3.

plus moi qui vis mais le Christ vit en moi, » et dès lors la pensée du divin Fils et de sa Mère demeurèrent gravées en son esprit. Ce n'était donc pas un simple souvenir, mais c'était l'estampille d'un cachet sacré ; son âme était marquée à l'effigie de Jésus et de Marie ; en même temps c'était, ainsi qu'elle le vit un peu plus tard, un Tabernacle où la sainte Trinité reposait, et des mystères lui furent révélés, si hauts et si incompréhensibles, « qu'on les peut, dit-elle, croire, mais non exprimer ». O altitudo ! (1)

Si la Sainte Trinité habitait en l'âme de la Bienheureuse, celle-ci soupirait après le moment d'aller habiter là-haut dans le temple de cette divine Trinité. Un jour le moment parut arrivé. Les trois Personnes divines étaient venues sous la forme de personnages d'une beauté sans pareille et revêtus d'habits sacerdotaux ; le prêtre est Dieu, parce que Dieu est le prêtre par excellence.

(1) Au sortir d'un magnifique sermon sur la Sainte Trinité, la Bienheureuse s'écriait : « Oh ! que ce Père a bien prêché ; il a doctement expliqué ce respect que nous devons à une souveraine essence en trois adorables Personnes. Il a lu dans mon cœur ce que Dieu me découvrit sur ce divin mystère il y a quelques années. » Par la science infuse, sans connaître peut-être les termes de la théologie pour l'expliquer, Anne possédait la synthèse des mystères sublimes que le savant orateur analysait avec précision ; elle possédait l'idée claire, il développait l'idée distincte. O atitudo, o profondeur ! s'écriait saint Paul. Rom. xi, 32. Ne trouve-t-on pas sous la plume de l'humble vierge un écho d'enthousiaste étonnement du grand apôtre ?

Le prédicateur était le R. P. Bernard, cistercien, surnommé par ses contemporains « le nouveau saint Bernard », à cause de ses vertus, de son zèle pour le salut des âmes et des grâces extraordinaires dont il était comblé. La B. Anne trouva en lui une âme vraiment sœur de la sienne, et sainte Tèrese lui apparut pour approuver la confiance qu'elle lui témoignait. Il mourut en odeur de sainteté, et des miracles furent obtenus par son intercession.

La voyante était alors atteinte d'une maladie qui devait amener la mort à bref délai : les divines Personnes, avec ces ornements sacerdotaux, ne venaient-elles pas célébrer son entrée au ciel?... Mais non ; tandis qu'elle croyait les suivre la vision disparut. La santé était subitement revenue, mais que ce miracle était contraire à ses souhaits ! Elle désirait mieux que cela et, dans cette circonstance, elle craignit d'avoir manqué d'abandon. Deux jours de lutte lui furent nécessaires pour faire pleinement, non le sacrifice de sa vie, mais le sacrifice du prolongement de sa vie. Enfin, et c'est par là qu'elle clôt dignement son autobiographie, elle « se soumit à tout ce que le Seigneur disposerait d'elle, soit pour la vie soit pour la mort. » La déception avait été cruelle, mais elle tâcha désormais « d'étouffer même le désir de la mort, et de se résigner au bon plaisir de Dieu. »

Dans ce parfait abandon consiste la parfaite union et le comble de la sainteté ; chez Anne il devint si entier qu'elle pouvait dire à ses filles : « Béni soit le Seigneur ; je suis tellement morte à toute chose que rien ne peut me donner de la satisfaction ni me causer de la peine ; mon cœur ne vit qu'à Dieu seul. » Un ingénieux apologue lui servit un jour à représenter avec plus de relief l'état de son âme. Montrant la laine qu'elle était en train de filer : « Je pense, dit-elle, que mon cœur et mon esprit sont pareils à cette laine ; comme elle est suspendue entre le ciel et la terre, de même je suis tellement dégagée de tout, qu'il me semble vivre en un autre séjour. »

Les vertus pratiquées à un degré sublime, puisque

l'abandon parfait renferme la synthèse de toutes les vertus, voilà donc le fruit et le contrôle du règne du Saint-Esprit dans l'âme de la Bienheureuse ; voilà aussi le secret d'un nouveau genre de martyre ; car les vertus surnaturelles ne vivent que par l'immolation de la nature. Déjà, au début de sa vie religieuse, l'Époux, en lui livrant le secret de sa soif mystérieuse, lui avait montré toutes les vertus dans leur laborieuse perfection, laquelle ne se consomme que par la Croix ; mais la leçon divine n'avait pas reçu son entier développement ; une vision céleste compléta plus tard cet enseignement : l'élève du Saint-Esprit était passée en classe supérieure.

Après un jour de jeûne de la présence de son Dieu, la sainte Communion lui rendit cette présence tant désirée. Un grand linceul lui apparut, tout constellé de petites croix, avec invitation à s'en charger ; aussitôt dit, aussitôt fait par l'amante intrépide, et voilà toute cette légion de croix qui s'incorporent à tous ses membres et s'identifient à tout son être comme des microbes sacrés. Tout en elle était crucifié pour être sanctifié, et désormais la leçon était entrée dans l'esprit : les vertus doivent être incorporées avec la Croix, sans quoi toute leur beauté est ternie. Développant ce principe, la Bienheureuse explique comme quoi l'âme trouve tant de joie dans la Croix qu'elle n'a plus d'autre désir que de s'y voir attachée. Logique serrée dans cette folie de la Croix : « l'amour veut servir l'objet qu'il aime, et c'est ce qu'il peut faire surtout par la mort à soi-même dans les moindres choses. Le juste donc court après la Croix comme l'avare après les trésors » ; et remarquons cette éner-

gique sentence : « il ne compte ses progrès que d'après le nombre de ses souffrances. L'athlète qui veut courir dans la lice se serre le corps afin que rien n'entrave sa course (1); ainsi pour courir et avancer dans le service du Seigneur, la Croix doit nous resserrer en nous-mêmes en sorte que les puissances de notre âme ne s'égareront point parmi les objets du siècle. » La parabole est vivante et juste ; car ce qui nous retarde dans le service de Dieu peut varier de nom et de forme, mais au fond c'est toujours quelque chose, attrait ou répugnance, qui n'est pas crucifié en nous. Serrée par le mystique baudrier Anne était agile.

La course aux vertus avait commencé pour elle dès l'aube et, loin de se ralentir, elle devenait plus alerte sur le soir ; les vertus d'humilité et d'obéissance, si remarquables au début, jetaient avec l'âge un éclat de plus en plus vif. Quelques traits en donneront une idée. « La cuisine est mon lieu, » disait l'humble prieure toujours converse par le cœur, toujours empressée à se faire la servante de toutes, toujours désireuse d'éviter, même au prix des plus grandes fatigues, de se faire servir par autrui ; en sorte que, pour prévenir ses besoins, ses filles devaient veiller de très près. Pendant les derniers jours de sa vie, ne demanda-t-elle pas à l'une d'entre elles dont la simplicité lui était connue, de prier Dieu afin qu'il la retirât de ce monde pour mettre fin à l'embarras que son état d'infirmité causait à la communauté ? Celle qui avait tant servi les autres ne croyait pas mériter de l'être.

(1) Réminiscence évidente de la parole de saint Paul : *Omnis quidem qui in agone contendit ab omnibus se abstinet.* I Cor. IX, 25.

Un jour une lettre d'un style assez grincheux lui parvint, blâmant son gouvernement ; point d'émotion ni d'étonnement : ne s'était-elle pas toujours crue impropre au gouvernement ? Aussi ce fut sincèrement et non pour réciter une belle formule qu'elle s'en fut au chœur dire à Jésus : « Je ne souhaite que vous et votre honneur. » Jésus seul elle souhaitait et Jésus elle eut ; car l'Époux se montra soudain tout radieux à son épouse et l'impression lénitive de l'ineffable visite dura plusieurs jours. Une autre fois c'est sa bienheureuse Mère Térése que le Seigneur lui montre glorieuse parmi les saints ; pas d'orgueil d'avoir été la compagne d'une telle princesse de la cour céleste, mais l'étonnement d'une humilité convaincue : « Se peut-il qu'une pécheresse comme moi ait eu le bonheur de vivre avec une sainte si élevée en gloire ? »

Quant à son obéissance durant la dernière période de sa vie, alors que l'exercice de l'autorité était devenue un devoir d'état, la charge de prieure la laissa entière en son âme. Point de manières tranchantes, point d'esprit d'indépendance chez celle qui ne commandait que par obéissance. Un frère convers qui se croyait architecte, et qui s'entendait sans doute en bâtiment comme le frère Jean de la Misère en peinture (1) avait, avec l'approbation du P. Provincial, tracé un plan pour la construction du Carmel d'Anvers. Un architecte de talent jugea le chef-

(1) On sait que le frère Jean de la Misère, l'un des premiers convers de la réforme, exécuta un portrait de sainte Térése dont la Sainte elle-même a ri et pour cause.

d'œuvre à sa juste valeur et engagea la prieure à le rejeter ; mais, malgré tous les inconvénients qui devaient résulter d'une bâtisse incohérente, au risque de passer aux yeux des gens de la terre pour manquer d'idée, la Bienheureuse voulut l'exécution du plan biscornu : « C'est le plan de l'obéissance, » disait-elle. Mot sacré, presque magique pour elle. La preuve en est que, souffrant de se voir à charge aux autres par suite d'une paralysie des jambes, elle pria le Père Provincial de lui commander de marcher. Certes, ce n'était plus là sa bien-aimée Mère Térèse qui autrefois lui commandait des miracles, mais c'était toujours l'autorité, c'est-à-dire Dieu. Sa foi était grande et il fut fait selon son désir (1). Pas d'objection à faire, si bonnes que parussent les raisons, quand l'obéissance avait parlé : « Mieux vaut, disait-elle carrément, tout perdre en obéissant que de ne pas obéir. » Ses filles balançaient-elles à exécuter un ordre des supérieurs, c'était la terrible menace de n'être plus considérées comme ses enfants, et qui aurait voulu encourir une telle excommunication ?

L'amour de la pénitence se développa aussi dans l'âme de la Bienheureuse avec le règne du Saint-Esprit. Dès sa jeunesse, porter le cilice, faire manœuvrer la discipline sanglante, se rouler dans les épines, avaient été choses habituelles pour cette âme crucifiée, et plus tard, épuisée qu'elle était par l'âge et les labeurs, il lui semblait ne pas faire assez. Le divin Maître dut, pour la rassurer, lui faire ce petit cours de perfection : « C'est bien peu

(1) O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis. Matt. xv, 28.



de chose de faire des actions qui éclatent aux yeux du monde, et ce que Dieu agrée le plus c'est la bonne disposition du cœur. » Ce n'était pas ce qui lui manquait; et ses infirmités croissantes lui donnaient le moyen de se dédommager soit en souffrant soit en supportant la croix de l'inaction. « Hélas ! que vous êtes heureuses, disait-elle alors à ses filles, de pouvoir travailler pour Dieu tandis que je vis comme une bête. » Mais se ravisant aussitôt : « Je le souffre pourtant pour son amour, puisque tel est son bon plaisir. » Et puis que d'ingénieuses industries pour se mortifier quand même. L'Espagnole, si tendrement maternelle pour le prochain, retrouvait toute l'énergie âpre et impitoyable de sa race quand il s'agissait d'être son propre bourreau; vraiment elle avait alors des instincts d'inquisiteur, et de tortionnaire; ses bras étaient bleus à force d'être pincés, au point que son nom a été donné, dans son Ordre, à ce genre de mortification essentiellement portatif, et par conséquent fort commode. Aucun bruit et pas besoin d'instruments; mêler de la cendre et de l'absynthe à sa nourriture et, ce qui est plus, se contenter de tout en fait d'aliments pour l'excellente raison qu'elle se contentait de rien, ne cherchant jamais de satisfaction à table; faire jeûner les sens de tout plaisir même permis, tel était le régime perpétuellement quadragésimal imposé à la nature. Avec tout cela, si courte lui semblait encore la vie pour servir Dieu qu'elle n'aimait pas à l'abrèger par la mort transitoire qu'est le sommeil; mieux valait, à ce qu'elle disait, l'employer à louer le Seigneur qu'à rester « couchés comme les bêtes. » N'y a-t-il pas une haute philosophie dans cette conception de l'em-

ploi du temps et de la domination de l'esprit sur la matière? Ajoutons que ses filles apprenaient d'elle l'adresse à se mortifier dans les petites choses; ce qui prouve combien la Bienheureuse comprenait justement l'essence de la mortification.



## CONTEMPLATION ET LITURGIE

Comme sa sainte Mère Térése, (1) la Bienheureuse Anne aimait à se dire, avec une sainte fierté, fille de l'Église et, par conséquent, si elle en embrassait tous les intérêts avec l'héroïsme d'un cœur d'enfant et de soldat, elle devait, dans le plus intime de son être, vivre de sa vie, prier et agir selon son esprit. Dès son enfance, ses parents si foncièrement chrétiens, lui avaient donné l'exemple et l'enseignement de la vie liturgique; la contemplation, c'est-à-dire le règne du Saint-Esprit en son âme, ne pouvait que développer et surélever cette disposition : n'était-elle pas à l'école du Maître qui Lui-même guide et inspire l'Église, son épouse ? Contemplation et liturgie, voilà deux chandeliers allumés par le même feu, deux oliviers du même plant. (2)

Et si nous recherchons dans Anne les manifestations de cet esprit liturgique, nous constaterons d'abord son amour du bréviaire, le livre de prière familiale que l'Église met aux mains de ses enfants. L'humilité, amie du dernier

(1) On sait que pendant sa lumineuse agonie, sainte Térése se plaisait à répéter : « Je suis fille de l'Église » ; animée d'un même esprit, la Bienheureuse disait avec une noble humilité : « Seigneur, je reconnais que je n'ai rien de bon en moi ; mais d'une chose je vous donne mille louanges, c'est que vous m'avez faite fille de votre Église. »

(2) *Hi sunt duæ olivæ et duo candelabra. Apoc. XI, 4.*

rang, n'avait jamais permis à la pieuse converse d'aspirer à la faveur de réciter le bréviaire ; son bon sens lui eût d'ailleurs fait aisément comprendre les difficultés humainement insurmontables qu'y opposait son ignorance. Mais une fois contrainte par l'obéissance d'accepter les devoirs de choriste, ce fut avec une inlassable énergie qu'elle se mit à l'œuvre pour se former à la récitation de l'office ; elle s'aida et le ciel l'aida au point que, le temps ardu de la formation étant passé, son âme s'embrasa d'amour pour la sacrée psalmodie. S'il avait fallu d'abord suer à grosses gouttes pour s'initier aux rubriques, le temps vint où, d'après le témoignage de ses filles, il était facile de juger au changement de son visage combien forts étaient les transports intérieurs de son cœur pendant l'office.

L'estime qu'elle faisait des cérémonies de l'Église et le respect qu'elle leur portait étaient telles, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on en parlât tant soit peu légèrement, même par manière de récréation. Toutes, jusqu'aux plus petites, lui étaient tellement chères qu'elle les appelait ses trésors ;... bien trouvé ce nom, en vérité : trésors, car elles viennent de Dieu, le souverain donateur ; trésors, car elles renferment des mines de grâces..... « Ah ! que nous sommes heureuses, s'écriait-elle, de posséder ces trésors de l'Église et que les hérétiques qui se privent de ce bien sont malheureux. » Riche charitable, la vue de sa fortune la rendait plus sensible à la misère des indigents. L'usage de l'eau bénite n'était pas le moins apprécié ; et, comme sa sainte Mère Tèreise, elle y puisait force et consolation ; la lutteuse savait la valeur de cette arme, dans le combat contre les puissances de l'enfer.

On pourrait composer une sorte d'année liturgique avec le récit des grâces reçues par la Bienheureuse aux jours de fête, tant l'Esprit-Saint accommodait artistement ses dons à l'office du temps. Si l'âme de la grande mystique était le temple de la Sainte Trinité, le décor était toujours conforme aux rubriques.

La fête de Noël apporte au Carmel une exubérance de sainte joie, et l'on connaît l'expansive ferveur de sainte Térèse en cette douce solennité ; sa fille préférée ne lui cédait en rien sur ce point et, rajeunie par l'amour, la sainte espagnole composait et faisait composer par ses filles des chants joyeux (1) qu'elle rehaussait d'un alerte accompagnement de castagnettes. (2) Mais il advint une année que la fête parut assombrie : la Bienheureuse était retenue loin du chœur par la maladie. Ce n'était pourtant qu'un artifice du divin amour pour embellir plus que jamais la solennité ; car l'Enfant Jésus se montra lui-même à la malade et l'on fit joyeuse vie ensemble. L'Épiphanie, fête si chère à sa piété, fut signalée une fois par une faveur semblable : pendant qu'elle méditait sur ce mystère, la Sainte Vierge lui apparut avec l'Enfant Jésus dans les bras, lui donnant à entendre qu'ainsi elle le possédait dans son cœur.

Remarquons-le, c'est après avoir cherché en méditant

(1) Cette joie expansive et presque enfantine dans la célébration de la naissance d'un Dieu fait enfant, est un trait du caractère espagnol ; on voit encore en Espagne les fidèles se rendre à la messe de minuit en dansant dans les rues.

(2) Tout Espagnol connaît presque d'instinct le maniement des castagnettes. (Espagne Térésienne, par M. Hye Hoys).

qu'elle trouve en contemplant (1) et, dans quelques avis tracés par elle, on peut constater à quel point elle a étudié les mystères de Notre-Seigneur et en particulier ceux de son enfance. (2) Ce qu'elle admire en l'Incarnation, c'est l'amour de Dieu qui nous donne son Fils unique pour frère, et la pureté de Marie qui en concevant le Verbe devient le reliquaire de la Sainte Trinité. Dans la Visitation, ce qui l'émeut, c'est la charité du Verbe qui, sitôt incarné, ne peut se contenir et s'empresse de sanctifier le Précurseur. Près de la crèche, son attention ne s'arrête pas exclusivement aux tendresses de Marie envers le divin nouveau-né mais, montant plus haut, elle voit la Vierge embrasée d'amour par la connaissance de la divinité, et s'unissant au Dieu qu'elle adore pour se transformer entièrement en Lui; puis elle s'attendrit en voyant Jésus si pauvre qu'Il n'a sur terre d'autre refuge que le sein maternel.

Avec son âme d'apôtre, elle comprend l'allégresse de Marie lors de l'adoration des Mages; car, dit-elle, « les rayons de la lumière du Verbe incarné resplendissaient déjà dans le monde, attirant vers Lui la gentilité » (3); et, si elle compâtit à la douleur de la divine Mère en entendant la terrible prophétie de Siméon, elle n'a garde d'oublier sa joie apostolique à ces mots: « *Lumen ad revelationem* ». L'anéantissement de Jésus et de sa Mère à l'époque de la fuite en Égypte l'a touché autant que

(1) Cette expression est de saint Jean de la Croix. (Avis).

(2) Les détails suivant sont empruntés à un écrit de la Bienheureuse publié pour la première fois par le Carmel de la Rue d'enfer. (Paris).

(3) *Ambulabunt gentes in lumine tuo*. Isaïe, lx, 3.

leurs fatigues : « ne semblaient-ils pas alors être rien en ce monde et n'y jouir d'aucun pouvoir ? » L'anxiété de la Sainte Vierge à la recherche de son divin Fils ne lui inspire pas une compassion purement sentimentale ; son âme énergique y trouve un stimulant pour condamner notre paresse à chercher Jésus, le vrai trésor de nos âmes.

Un Jeudi Saint le transport fut tel que la trop heureuse favorite du Christ en faillit mourir. Elle aurait voulu, plus charitable et plus apôtre que jamais, en cette fête triomphale de la divine charité, avoir toutes les créatures en son cœur pour leur faire part de ce qu'elle avait appris : c'est que Jésus lui avait montré le mystère de ce jour tout en lui révélant le sens intime de ce mystère, l'excès de son amour. Penser seulement une fois le jour aux souffrances du Christ et à l'amour qui lui fit endurer ces souffrances, lui semble suffisant pour assurer le salut. Elle comprend combien Celui qui a tant enduré pour nous est ébranlé quand on y pense. Ah certes ! elle y pensait, et la semaine sainte était vraiment telle pour son âme.

Après les douleurs de la Passion, les joies de la Pâque. Jésus ressuscité lui fit délicieusement sentir sa divine présence pendant tout le temps pascal. Or, d'après les rubriques, cette agréable intimité devait cesser à l'Ascension, ce qui ne put s'opérer sans douleur ; on eût dit que l'Époux lui arrachait le cœur ; toutefois ne la plaignons pas trop, car le divin Larron emporta ce cœur avec lui au ciel. Cette grâce alluma en son âme le foyer d'un ardent amour, et de cette fournaise intérieure elle

vit, peu après, une flamme subtile mais très éclatante sortir et s'envoler vers l'éternel séjour. « Corda sursum subleva. Ad te superna gratia, » chante la sainte Église dans l'Office de l'Ascension.

La Pentecôte amenait à son tour des embrasements et des illuminations ; parfois aussi des lumières pratiques pour la direction de sa communauté, parfois des grâces plus relevées. Un jour ce fut une connaissance de l'Être de Dieu, si sublime que les expressions lui manquent pour en donner une idée ; l'amour s'intensifia en son cœur devenu un buisson ardent sur un nouvel Horeb, et toutes ses puissances semblèrent converties en langues, dans un harmonieux concert de son être tout entier pour louer le Seigneur. (1) Que tout ce qui est en moi célèbre son saint Nom, chantait, sous une semblable impression, le psalmiste.

Quand l'âme a suivi Jésus pas à pas jusqu'à l'Ascension, quand la venue du Saint-Esprit l'a introduite dans l'intimité de ses mystères et l'a menée, le jour de la Sainte Trinité, (2) au seuil de la vision béatifique, il lui faut une compensation pour consentir à rester sur la terre, et la solennité du Saint Sacrement lui rappelle qu'un Dieu partage son exil. Cette belle fête apportait aussi à la Bienheureuse des rayonnements de joie et d'amour. Une fois, en particulier, un profond enseigne-

(1) Omnia que intra me sunt nomini sancto ejus. Ps. cii, 1.

(2) L'aspirante au ciel soupirait fréquemment, répondant à qui s'en étonnait : « Il n'y a aucun sujet d'être surpris si nous soupirons tandis que nous sommes étrangers et pèlerins en cette vie. Je soupire du désir que j'ai d'être en mon pays et de voir mon Dieu, mon seul désir. » Aussi, croit-on, que la céleste nostalgie abrégée les jours de son exil.



ment lui a été donné au sujet de la Sainte Eucharistie considérée comme aliment ; il lui fut montré comment, par cette divine nourriture, l'âme avance et se soutient. A côté des avantages substantiels et pratiques de l'aliment sacré, la connaissance enflammante de l'amour qui le donne lui fut conférée. La mère allaite son enfant, et le lait maternel, c'est la nourriture par excellence de l'amour, le don de soi tiré de sa propre substance, et c'est ainsi, lui fut-il révélé, que Jésus nourrit l'âme au sacrement d'amour. (1)

Les fêtes de la Sainte Vierge ne pouvaient manquer d'être chères au cœur de sa fille bien-aimée. L'ordre du Carmel s'est toujours fait gloire de professer hautement sa croyance à la Conception Immaculée de Marie, et Anne était trop foncièrement enfant du Carmel pour ne pas honorer ce glorieux privilège de Marie. Une année, le jour de la Conception et aussi le jour octaval, la Sainte Vierge lui apparut brillante de lumière et lui donna une haute connaissance de ce mystère.

Et si du propre du temps nous passons au propre des saints, l'esprit liturgique de la contemplative ne se révèle pas moins. Souvent, le jour de la Toussaint et le jour des Morts, le Seigneur semblait lui donner une anticipation du bonheur des élus, la traitant avec une familiarité qui sentait plus le ciel que la terre. Il la faisait reposer quelque temps sur son Cœur : n'était-ce pas un coin du

(1) Cette pensée est plusieurs fois exprimée par saint Jean Chrysostome (Voir diverses leçons de l'octave du S.Sacrement). Sur les peintures des catacombes, la Sainte Eucharistie est souvent représentée sous la forme symbolique d'un vase de lait.

Paradis ? Rien d'étonnant si, jouissant de sa douce présence, elle trouvait tout facile en fait de vertu ; quant aux épreuves, elles passaient en pareil cas sur son âme « sans plus la pénétrer, disait-elle, que l'eau coulant sur une pierre. »

Familière était à la Bienheureuse, dès sa jeunesse, la réconfortante dévotion du saint du jour, qui place chaque étape du pèlerinage terrestre sous le patronage d'un pèlerin du ciel parvenu au terme. Pour signaler une date, c'est toujours la chronologie liturgique qu'elle emploie en citant la fête du jour. Dans les peines et les difficultés, c'est au patron du jour qu'elle a recours et le secours vient sans retard. Se trouve-t-elle engagée dans un périlleux voyage, et cela pour une entreprise qui lui paraît désastreuse, elle entre avec foi dans une chapelle consacrée aux saints Philippe et Jacques dont on solennisait la fête, et à sa fervente invocation répond une assurante promesse : « Ne crains rien, ce dessein échouera. » S'agit-il des peines intérieures, ses amis du ciel sont à sa disposition ; elle invoque dans une grande difficulté saint Martin pape et martyr, le jour de sa fête, et il promet son assistance. Une autre fois c'est saint Denys l'Aréopagite qui, au jour à lui consacré, la comble des plus consolantes faveurs ; la vierge contemplative devait attirer les sympathies du grand docteur mystique. Même en dehors des heures plus difficiles, la pensée du saint du jour l'occupe et l'inspire. A sa fille bien-aimée, Marie-Marguerite des Anges, qui entre au Carmel le 17 novembre, la sainte prieure fait remarquer que ce jour est celui de saint Grégoire le Thaumaturge, et qu'elle

doit, en souvenir de cette coïncidence, imiter sa foi vive.

Enfin, pour dire un dernier mot de ses rapports avec l'au-delà, un jour il lui survint cette anxiété qui étreignait l'auteur de l'Imitation : Serai-je au nombre des élus ? Hélas ! qui ne s'est posé la troublante question. Humblement, filialement, elle eut recours à sa Mère du ciel, et la divine Consolatrice lui donna une telle assurance de son salut que rien au monde désormais n'aurait pu l'ébranler. Saint Joseph vint aussi apporter sa part à l'instruction surnaturelle de l'élève du Saint-Esprit. A son réveil, un matin, pour l'exciter à la perfection, il lui montra, en une consolante synthèse, toutes les bontés dont le Seigneur l'avait comblée.

Telle était donc la contemplative à la fois martyre et bienheureuse, toujours vraie dans sa doctrine, toujours fidèle dans sa conduite, livrée à l'action quand Dieu le voulait, mais toujours recueillie au centre de son âme, temple vivant de la Trinité et par là même profondément marquée du sceau de la Croix. C'est la compatiente qu'Il nous reste à considérer en la Bienheureuse, avant de la suivre en son vol de colombe quand l'Époux l'invitera à quitter le trou de la pierre.

## LA COMPATIENTE

Si le martyr doit nécessairement accompagner l'apostolat, et plus encore peut-être le don de contemplation, il est parmi les contemplatifs une garde d'honneur, une classe spécialement marquée du sceau de la Croix. Cette Croix, elle n'est pas seulement, pour ces intimes du Christ, le glaive qui sépare de toute attache terrestre capable de nous retarder dans la marche vers l'union divine. En même temps qu'elle est le prix de la rançon de leurs âmes, elle est pour elles encore le sceau d'une plus spéciale union avec la divine Victime, l'initiation à son amour immolé, à tous les détails de ses douleurs. Avides qu'elles sont de comprendre et de partager sa Crucifixion pour s'identifier avec le Dieu crucifié (1), leur attrait est surtout la contemplation de la Passion. Heureuses sont ces âmes de s'en parler à elles-mêmes, plus heureuses quand le Christ leur en parle, triomphantes quand Il daigne les associer à cette Passion. Et s'il est vrai que toute souffrance est une participation plus ou moins directe au sacrifice de Jésus-Christ, il en est, parmi les âmes éprises du Calvaire, qui sont appelées à reproduire, au moins dans une certaine mesure, d'une manière directe la Passion du

(1) Cruci confixus sum cum Christo. Galat. II, 19.

Sauveur calquée en elles par l'Artiste divin. Par suite d'un dessein du Seigneur dont le mystère reste souvent inconnu, les unes portent visiblement les estampilles sacrées des divines blessures, ce sont les stigmatisées; mais, comme l'explique si bien saint Jean de la Croix, la plaie en pareil cas s'ouvre extérieurement à proportion de la blessure faite intérieurement; car Dieu n'accorde jamais ses dons au corps qu'Il ne les ait conférés auparavant à l'âme. Il en est d'autres chez qui la blessure ne paraît pas au dehors et dont le Calvaire est tout intérieur: l'âme et le corps souffrent ce que l'âme et le corps du Christ ont souffert, mais sous son seul regard; c'est le lot des compatientes, ce fut celui de la Bienheureuse.

La vie de l'épouse intime du Verbe fut un Stabat vécu. Sa constante aspiration ce fut une place au Calvaire pour contempler son Dieu souffrant, ce fut l'intime confiance de ses angoisses; voir et compâtrer, non seulement par la pitié mais par le douloureux honneur de souffrir, de pâtir avec Lui, *condolère*, la vraie condoléance en un mot, telle était son ambition. L'aurore de sa vie fut empourpré par les précoces lumières du Calvaire (1); le divin maître l'instruisit à l'école de sa Croix; toute sa vie, il alterna les révélations du Golgotha et celles de l'essence divine, et le crépuscule de cette sainte existence fut teint, plus encore que l'aurore, des reflets du mont sanglant, par une participation directe

(1) Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis. Ps. LXXV. — N'est-il pas permis de considérer le Calvaire non moins que le Thabor (le Ps. LXXV étant inscrit dans l'office de la Transfiguration) comme une des montagnes d'où le Christ éclaire nos âmes?

aux souffrances du Christ. Après avoir admiré la structure d'un si beau sanctuaire, il convient de retourner en arrière pour considérer en détail les croix de la Via Crucis qui n'en forment pas le moindre ornement.

Aux petits enfants il est assez facile d'apprendre à connaître et à aimer le petit Jésus, si grand au ciel, si petit pour se mettre à leur portée. Cependant tout en baisant volontiers les plaies du Crucifix, ils préfèrent la crèche, le lit du divin nouveau-né souriant, au lit dur et sanglant du Dieu agonisant; la dévotion au saint Enfant Jésus se mêle si facilement aux jeux innocents de l'enfance! Mais, initiée aux mystères de la vie éternelle avant même d'être en âge de connaître les réalités de la vie passagère, Anne, tout en se réjouissant de la compagnie du divin Enfant, sut de bonne heure entrer dans ses peines; tout doit être en commun dans l'intimité, et le petit Jésus ne cachait pas ses sublimes secrets à sa petite amie. Aussi la vue des images de la Passion, en ravivant le souvenir de ces amoureuses confidences, faisait-elle couler les larmes de l'amante et point de larmes stériles. Car ce jeune cœur faisait des rêves de pauvreté et d'humiliation, rêves qui se concrétiaient en macérations et en privations volontaires. « Je ne faisais rien, dit-elle expressivement, qu'en vue de la passion de mon Sauveur. » Ce mot révèle toute une vie d'amour et d'immolation. La Croix attirait cette jeune âme comme l'aimant fascine le fer.

Or, un certain Vendredi Saint, il advint qu'au village un prédicateur en renom fut invité à prêcher. Anne et ses sœurs accourent au sermon, comptant sur un régal

spirituel. De quoi l'orateur allait-il parler, pensaient-elles, sinon de « l'amour excessif qui porta cet aimable Dieu à tant souffrir. » La synthèse du sermon était déjà écrite dans le cœur de ces femmes à l'esprit fruste mais droit, à la foi vive et sincère; c'était le développement qu'elles en attendaient. Or, des belles phrases elles obtinrent sans doute de ce beau parleur, plus fort en l'art de rhéteur qu'en celui d'apôtre de Jésus-Christ, mais rien pour répondre à leur légitime désir. « Il fit voir, dit Enriquez, qu'il avait bien feuilleté tous les Pères et docteurs de l'Église, ce dont chacun était fort satisfait et en admiration. Je crois néanmoins, ajoute l'historien avec un bon sens quelque peu malicieux, qu'ils (les auditeurs) n'y firent pas grand profit, ayant traité des points qu'ils n'entendaient pas. »

Et déçue, la petite Anne pleura au sortir de l'église. Or, le chagrin de la pieuse enfant n'était pas un chagrin d'enfant; l'orateur s'était prêché lui-même au lieu de lui prêcher son Jésus. (1) A ses sœurs qui s'informaient de la cause de ses larmes: « Le Père n'a pas bien parlé, » répondit-elle. Et les grandes jeunes filles de dire à la petite: « Qu'en sais-tu? » En réalité la petite jugeait en connaisseur, et la vraie notion de l'éloquence sacrée existait dans sa jeune intelligence. Aussi repartit-elle sans façon: « Si je pouvais prêcher en suivant les sentiments que j'ai dans l'âme, je le ferais mieux que lui. » L'enfant avait raison; comme Cicéron elle était d'avis que l'éloquence vraie vient du cœur, (2) et dans son cœur

(1) Non enim nosmetipsos prædicamus sed Jesum Christum. 1 Cor. IV, 15.

(2) Pectus est quod disertos facit.

l'Esprit-Saint avait écrit des secrets d'amour et de douleur. Comme saint Paul elle savait Jésus Crucifié.... (1) ; éminente science en vérité, et volontiers nous lui dirions : O vierge apôtre, ce sermon qui bouillonnait dans votre cœur et que vos lèvres devaient retenir, ne le refusez pas à nos âmes qui désirent l'entendre ; dites-nous ce que le divin Crucifié vous a dit ; répétez-nous ses confidences ; apprenez-nous ses douleurs pour nous apprendre son amour.

Au Carmel les révélations de l'amour Crucifié s'intensifièrent. Dès les premiers temps, nous avons assisté au mystérieux épanchement du Dieu souffrant et altéré des âmes, et aux généreux efforts de l'épouse désireuse d'épancher cette soif ineffable. Plus tard nous avons écouté le divin Maître ranimant le courage abattu de sa servante par le rappel de la terrible scène de l'Ecce Homo. Ces visions de Jésus souffrant se renouvelèrent plus d'une fois. Un mercredi saint, l'Époux lui apparut sous l'aspect d'un fuyard qui, se voyant sur le point d'être saisi, entre brusquement dans la maison d'un ami. Oui, le cœur de son épouse était bien cette demeure amie où l'on entre comme chez soi ; là les ennemis n'ont pas d'accès et les plaies trouvent un pansement. Jésus, persécuté par les péchés des hommes, pouvait chercher asile (2) dans cette âme hospitalière où le mal n'avait pas le pouvoir d'entrer pour poursuivre l'amour méprisé. « Mon cœur

(1) Non enim judicavi me scire aliquid nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. 1 Cor. II, 2. — Eminentem scientiam Jesu Christi. Phillip. III, 8.

(2) Notre-Seigneur dit un jour à la B. Marguerite-Marie : « Veux-tu donner asile à mon amour souffrant que tout le monde méprise ? »



est ouvert, Seigneur, entrez-y, » s'écria-t-elle, et pourtant, chose étonnante, Il parut s'éloigner en silence, laissant l'épouse fidèle dans l'affliction. Ah ! croyons-le, ce départ était une feinte destinée sans doute à immoler ce cœur hospitalier en union avec le sien ; en réalité, il était entré, et Anne désolée souffrait de sa souffrance.

Après avoir raconté la vision du linceul constellé de croix, la Bienheureuse entra dans des explications lumineuses sur l'utilité des croix pour aider au progrès dans la vertu ; puis, montant plus haut, de la vie illuminative à la vie unitive, elle commente la parole de l'Épouse du Cantique : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, » (1) et de ce texte elle tire la conclusion que le mariage spirituel ne peut s'opérer que sur la Croix : la compagne se révèle dans l'interprète de l'épithalame divin. A son avis, et c'est logique, jamais l'épouse n'aurait osé solliciter de l'Époux le baiser sans être revêtue d'un habit de noces pareil au sien, c'est-à-dire empourpré du sang de sa Passion. « Montant à la Croix dans ce sanglant équipage de son amour, écrit-elle, Il y invite l'Épouse ; car Il semble offrir le baiser de paix comme récompense d'un calice d'amertume, lui disant : Ne m'approchez qu'en portant l'image de mes douleurs. » De là elle passe à la comparaison de deux espèces de morts mystiques : l'une par les consolations et l'autre par la Croix. « L'âme meurt à elle-même par les consolations, puisque dans cet état elle est détachée de toutes les choses d'ici-bas, sans pouvoir posséder pleinement Dieu,

(1) *Osculetur me osculo oris ejus. Cant. 1, 1.*

l'unique objet de ses désirs ; mais que de douceurs dans cette mort, alors que l'Époux l'accompagne, la protège, la rassure et veille sur son repos. Mais, en pareil cas, on n'est pas sans courir quelque péril : n'est-il pas dangereux de recevoir toujours sans rien donner ? Hélas ! on risque de s'accoutumer à l'inaction, tandis que Dieu veut que nous agissions continuellement ; d'où vient qu'Il permet des tentations pour exercer l'âme (1) et que parfois Il la laisse dans les ténèbres, sans consolation, ni du ciel ni de la terre. Pourtant elle embrasse cette mort, étant fortement persuadée par la lumière de la foi que « bien qu'elle ne connaisse pas son état, elle ne peut mieux plaire à son Époux que par les souffrances, pour lui donner des marques plus certaines de son amour, si éloigné d'elle qu'Il paraisse. »

« Rien à craindre au contraire dans la mort de la Croix ; là Il invite sa chère épouse à s'unir à Lui parmi les clous et les épines ; Il lui découvre son ardeur pour le salut des âmes ; Il la prie d'apaiser cette soif en aimant, à son exemple, les souffrances, et l'assistant à répandre ses grâces. » Émouvant tableau de la vraie union ! L'épouse ne trouve l'Époux que sur la Croix, mais comme elle l'y trouve bien ! Là elle reçoit les confidences et les désirs intimes lui sont manifestés ; c'est la servante d'amour, l'infirmière du divin Blessé ; ce qu'il faut pour le désaltérer, elle le sait, et sur la Croix elle a le moyen de le donner ; en souffrant elle peut coopérer à l'œuvre de la Rédemption ; ainsi est donné au Dieu fait homme,

(1) Necessè fuit ut tentatio probaret te. Tob. xii, 13.

en la personne de l'épouse crucifiée, une aide semblable à Lui. (1) « Aussi, continue l'amante, Il se montre environné de fruits pour l'en rassasier et prêt à l'enivrer du vin de son cellier. (2) Que cette conversation entre l'Époux et l'épouse est heureuse ; ô heureuse mort de l'âme ! heureuse mille fois l'âme qui arrive à cet état. » La privilégiée du Christ en savait quelque chose par expérience ; cet état était le sien ; à cette conversation elle était admise ; crucifiée avec le Christ, identifiée à Lui, elle était compatiente en esprit et en vérité, vraiment blessée de ses plaies et enivrée de sa Croix. (3)

Ce que la Bienheureuse écrit de l'amour persévérant au milieu des abandons, nous avons constaté à quel point l'occasion lui fut donnée de le mettre en pratique. Il est édifiant de voir en pareil cas un mâle courage accompagné, chez la contemplative, d'humbles et simples pratiques de piété, que certaines soi-disant grandes âmes trouvent parfois au-dessous d'elles mais qui, accomplies avec une sincère bonne volonté, ravissent le Cœur de notre grand Dieu.

Une statue en pierre de l'Ecce Homo, placée dans la salle capitulaire à Paris, inspirait à l'amante de la Passion une dévotion particulière ; c'est à ses pieds qu'elle aimait à se réfugier pendant un état d'abandon qui dura deux longues années. Son amour, en apparence rebuté, ne se lassa pas ; chaque matin avec la délicate prévenance d'une épouse attentionnée, Anne allait cueillir un petit bouquet

(1) *Faciemus ei adiutorium simile sibi.* Gen. II, 10.

(2) *Stipate me malis.* Cant. II, 5. — *Introduxit me in cellaria sua.* Cant. I, 3.

(3) *Fac me plagis vulnerari.* — *Fac me cruce inebriari.*

pour l'Époux souffrant. Les fleurs ornent bien l'autel paré pour célébrer les triomphes du Christ et de ses saints ; mais plus touchantes sont-elles près de l'image du Christ douloureux comme pour consoler sa peine. Que son regard dut reposer doucement sur ces bouquets, expression d'un amour qui ne se sentait pas lui-même mais que Lui ne sentait que mieux !

Après avoir déposé les fleurs, l'âme en peine priait, et sa prière semblait n'être qu'un cri qui se perdait dans la solitude « d'un vaste désert », un appel auquel répondait un silence mort. Un jour l'angoisse atteignit une telle acuité que, défaillante, Anne dut s'appuyer sur la muraille et se crut près d'expirer. Alors Celui qui a voulu être triste jusqu'à la mort (1) lui apparut, nu et sanglant, assis sur une pierre, la couronne d'épines sur la tête, les mains liées comme au moment où on les détacha de la colonne, et Il lui révéla l'intensité de son agonie : « Vois, dit-Il, avec une expression de tendresse capable de faire oublier ses apparentes froideurs, en quel état je suis réduit pour ton amour ; mes mains sont liées ; je suis prêt à tout ce qu'on voudra faire de moi et je veux, ma bien-aimée, que tu sois de même. » Oh ! alors, les peines et les traverses ne sont plus que des moyens pour mieux s'unir au Bien-aimé, oui, pour tout accepter avec Celui qui se soumit à tout !... Et l'épouse, tout à l'heure défaillante, se sentit forte d'amour pour souffrir toutes les épreuves.

Plus l'amante approchait de la suprême rencontre, plus

(1) *Tristis est anima mea usque ad mortem. Matt. xxvi, 38.*

l'Amant divin l'invitait à contempler ses douleurs. Au beau jour de Noël, Il sembla mettre de côté les rubriques. En cette fête de joie débordante, la Sainte Vierge apporta, il est vrai, l'Enfant Jésus : ainsi le voulait l'esprit liturgique ; mais quelques gouttes de sang apparaissaient sur ses petits pieds « comme pour marquer le lieu des plaies et des clous qu'il devait y recevoir un jour. » L'Agneau de Dieu nouveau-né était déjà marqué pour le sacrifice ; les indications sanglantes étaient d'une effrayante précision. L'amante frissonna : n'était-ce pas bien tôt commencer ? n'aurait-on pas le temps de jouir des charmes de l'aurore sans l'entrevoir teintée de pourpre ? « Hé quoi, Seigneur, s'écria-t-elle, vous ne faites que de naître et déjà je vous vois sur la Croix ! O Enfant divin, serez-vous toujours dans ce triste état ? » Mais la Mère des douleurs déclara à l'amante du Dieu Sauveur « qu'elle devait s'attacher à ses plaies, dans quelque état qu'il fût. » C'était là une année liturgique à l'usage des intimes ; sans s'arrêter à la surface parfois rayonnante des mystères, leur devoir est de pénétrer jusqu'au fond, et ce fond c'est la Croix, attendue, embrassée ou triomphante, mais toujours la Croix. Aux compatientes l'honneur de contempler et d'adoucir les plaies, alors qu'elles échappent à des regards moins clairvoyants ; à elles de partager les douleurs du corps et plus encore celles de l'âme du Bien-aimé.

Pour les douleurs intérieures du Christ, Anne reçut un rare don de pénétration. Plongée un jour dans la détresse, elle s'en fut à l'oraison et se mit à considérer l'abandon, la pauvreté et les humiliations du Sauveur

pendant sa vie. Alors des lumières lui furent communiquées, vraies confidences dépassant tout ce qu'elle avait connu jusque-là et impossibles à exprimer « quand elle aurait, dit-elle, passé sa vie à essayer de les décrire. » Ailleurs elle parle d'un état d'abandon où l'âme participe à celui du Sauveur sur la Croix, « sentiment inexprimable qui fait souvent place à un autre non moins sensible, lequel fait expérimenter les douleurs excessives endurées par le Sauveur, dans chaque plaie, jusqu'à son dernier soupir. » N'est-ce pas la preuve que la Bienheureuse est une fleur crucifère, stigmatisée réellement bien qu'invisiblement ?

Recueillons, comme une émanation de cette fleur qui en renferma sans doute beaucoup, ce trait instructif. Comme le Séraphin d'Assise, avide de contenter l'unique objet de ses affections : « Que faire Seigneur, dit-elle un jour, pour vous être agréable ? » Et la voilà transportée en esprit au berceau de sa vie religieuse, devant une image du Christ à la colonne. (1) Soudain l'image s'anime ; un regard, mais un de ces regards vainqueurs comme l'Évangile en a buriné le souvenir (2), va comme un trait du cœur de l'Époux au cœur de l'épouse ; trois mots commentent ce regard en un langage surhumain, tracent tout un programme de perfection : patience, humilité, amour. Oui, patience pour porter la Croix, humilité pour compléter la Croix, amour pour aimer la patience et l'humilité ; on ne souffrira pas uniquement

(1) Il se trouve, au Carmel d'Avila, une émouvante image du Christ à la colonne qui joua aussi un rôle dans la vie de la Vén. Anne de Jésus.

(2) Respexit Petrum. Luc. xxii, 61.

pour se faire de nécessité vertu ; on souffrira sans que la nécessité l'impose, on veut souffrir par amour pour Celui qui a tant souffert pour nous, et ce avec humilité, car la Croix est un instrument non seulement de souffrance mais d'humiliation.

Si ce programme a été rempli, toute la vie de la Bienheureuse nous l'a manifesté, et ces lignes brûlantes échappées à sa plume nous le disent aussi : « Dieu écrit-elle, montre à l'âme que le coup de la mort reçu pour nous sur la Croix, c'est l'amour qui le Lui donna. » Quand l'âme arrive à ce sentiment, elle ne peut le supporter ; aussi elle sort d'elle-même et s'écrie : « Seigneur, enlevez-moi le cœur ; je désire me consumer et m'immoler tout entière pour vous, et si le sacrifice de ma vie est nécessaire pour que vous soyez de plus en plus exalté et pour que toutes les créatures vous connaissent, oui, que je demeure immolée. — Je ne sais exprimer de quelle manière l'âme se consume en la présence de Dieu et dit : « Seigneur, si c'est nécessaire à votre gloire, soyez exalté et moi sacrifiée. » Véritablement, quand l'amour est quelque part, il déraisonne ; il s'oublie, il a des effets qui tiennent du délire. C'est bien la mort à soi-même, mais quelle vie dans cette mort ! car c'est le triomphe de l'amour et l'amour c'est la vie. La Bienheureuse ne parle-t-elle pas dans le même sens que l'auteur de l'Imitation : « L'amour ne connaît pas de bornes, mais son ardeur l'emporte au delà de toute mesure. » (Imit. III, 5-4).

---

## LA COURONNE DE DOULEUR ET DE GLOIRE

« Venez, épouse du Christ, pour recevoir la couronne préparée de toute éternité » chante l'Église aux vierges consacrées. (1) Cette couronne, on le sait bien, c'est le diadème sanglant ici-bas, c'est l'auréole des élus au ciel. La Bienheureuse avait, dès sa jeunesse et à travers une longue vie, partagé la couronne douloureuse de l'Époux ; la participation à la Passion devait encore s'accroître durant les derniers jours qu'elle passa sur la terre, avant d'aller recevoir la lumineuse couronne des noces éternelles.

Plus l'heure suprême approchait, plus l'épouse du Dieu crucifié s'abaissait dans l'humilité et s'élevait par l'amour. A qui lui demandait si elle était assurée de son salut : « Personne ne peut s'en flatter, répondait-elle, et moi moins que tout autre ; Dieu seul connaît mon sort ; quant à moi, je l'ignore. » Parlait-on de l'intérêt que l'Infante portait à sa santé, lui envoyait-elle des médecins avec ordre de ne rien épargner, en cas de maladie, pour son

(1) *Veni sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.* Antienne de l'Office des Vierges, insérée dans le cérémonial de la prise de voile au Carmel. Réminiscence du texte : *Veni sponsa, coronaberis.* Cant. IV, 8.





*u ya de fin  
boz to to me*

(Signature de la Bienheureuse)



rétablissement, elle en était vivement contrariée ; aussi elle demanda à Dieu et obtint de lui la grâce de mourir sans bruit, ce qui arriva grâce à la promptitude de son décès.

Tous les vendredis, surtout pendant le Carême, son visage prenait une expression de sereine mais' indicible douleur. C'est qu'au jour sanctifié par l'immolation de son Dieu, l'écho de toutes les angoisses de la Passion se répercutait dans son âme ; elle s'appropriait les souffrances de la divine Victime, et ses traits subissaient la transfiguration, non du Thabor mais du Calvaire ; la face agonisante du Christ se reflétait en elle comme en un fidèle miroir, tant la Passion était dans son cœur vivante et actuelle. Tous les ans, le Vendredi Saint, c'était avec une voix entrecoupée par les larmes qu'elle exhortait ses filles à l'amour envers le divin Crucifié et à la charité mutuelle ; son émotion se communiquait et toutes devenaient compaïentes avec leur mère. A Gethsémani, le Sauveur qui pleura tant l'indifférence de ses rachetés, fut consolé en contemplant d'avance un oasis au milieu du monde oublieux ; c'était la salle capitulaire où, dans la demi-obscurité mystérieuse d'un froid matin d'hiver, quelques carmélites pleuraient en se remémorant son amour crucifié.

Or il vint un jour de Grand Vendredi, le dernier qu'elle devait passer sur la terre, où la Bienheureuse ne put descendre au chapitre. Depuis plusieurs mois son dépérissement était visible et les remèdes ne faisaient qu'aggraver son état ; l'âme seule demeurait vaillante en son corps exténué de souffrances. Il n'était qu'une priva-

tion capable de l'attrister — c'était celle de la Sainte Communion — occasionnée par ses grandes faiblesses : « Vous ai-je offensé, disait-elle à l'Époux avec une douloureuse naïveté, pour me priver ainsi de l'unique consolation de mon âme ? » Et, touché de cette humble plainte, vrai cri du cœur, le Seigneur lui enjoignit de communier le plus souvent possible. Dominant alors, avec l'énergie de la foi et la vigueur de l'amour, les défaillances d'un corps épuisé, le soldat du Christ se traîna à la sainte Table pour se conformer à la consigne de la sainte dilection. « Allons obéir au Seigneur » disait-elle en se levant non sans peine, mais sans hésitation.

L'obéissance fut son inséparable compagne jusqu'à la mort. Sur l'ordre, en effet, de son confesseur, elle consentit à prier Dieu de différer son trépas de quelques jours, et le Seigneur acquiesça à une demande si exempte de personnalité. Car, surtout vers la fin de sa vie, elle se plaisait à répéter : « Que ce corps me pèse, je m'ennuie de le traîner ; tout mon plaisir serait de briser ces chaînes. » (1) Et ces soupirs redoublaient quand il lui fallait s'habiller ou donner à son corps quelque soin.

Unie au Christ par une inlassable patience et une héroïque obéissance, Anne recevait de l'Époux les plus sublimes confidences. Le dernier Vendredi Saint, alors qu'il lui fut impossible de descendre au chapitre, au moins voulut-elle réunir ses filles près de son lit de douleur, pour leur faire entendre ce testament digne de l'apôtre bien-aimé : « Le Seigneur m'a fait la grâce

(1) Quis me liberabit de corpore mortis hujus ? Rom. vii, 24.

de m'apparaître sous le pesant fardeau de la Croix, et de me découvrir l'immensité de ses cruels tourments : j'en suis restée plus morte que vive ! Je vous conjure par la Passion de votre Époux, d'être de vraies filles de notre sainte Mère, d'observer ses Règles et Statuts, d'être promptes à obéir à vos supérieurs, et de bien veiller pour ne point tomber dans les pièges du démon qui s'efforce de diviser les cœurs ; aimez-vous donc mutuellement en Jésus-Christ. » (1) Y a-t-il rien de plus évangélique que ces sages conseils ?

Mais essayons d'en approfondir les premières paroles. Jésus chargé de sa Croix s'est donc montré à son épouse ; elle a pu Le contempler dans la sanglante parure de ses noces d'amour. (2) Or l'a-t-elle seulement vu, ce qui suffirait à toucher à jamais le cœur ? Non, la douleur effrayante de la Passion lui a été révélée, et quelle idée pourrait-on avoir d'une douleur sans l'avoir au moins quelque peu ressentie. (3) Certes, ce flot d'inénarrable angoisse pénétrant dans son être a failli le submerger, car il s'en fallut peu que la vie succombât... Et, dès lors, le souvenir à la fois déchirant et ravissant de cette communion au calice de l'Époux occupa ses pensées et nourrit son âme ; désormais elle ne quitta plus les pieds transpercés du divin Crucifié que son humble amour étreignait de préférence ; là elle trouvait, assurait-elle, une particulière consolation et un refuge dans ses labeurs et ses peines.

(1) Hæc mando vobis ut diligatis invicem. Joann. xv, 17.

(2) Regem Salomonem in diademate... in die desponsationis ejus. Cant. iii, 11.

(3) Imit. II, 12-4.

Trois jours avant le suprême départ, l'épouse reçut une glorieuse et terrible confiance de l'Époux qui l'attendait : une douleur atroce la saisit à l'épaule, douleur telle que, de son propre aveu, il lui eût été impossible de la supporter sans un secours particulier du ciel ; mais le Seigneur avait animé son courage, en lui faisant comprendre que c'était à peine l'ombre des tortures endurées par Lui sur la Croix. Il savait bien, Celui qui lisait dans son cœur, ce qu'il fallait dire pour l'encourager à souffrir, cette épouse avide de sa Croix, saintement curieuse de ses douloureux secrets, saintement jalouse de partager sa Passion. Cet amour de la souffrance n'était pas de l'insensibilité, sans quoi où donc aurait été le mérite ? « Que je bois un calice amer ! » s'écria-t-elle, un instant débordée par l'angoisse. « N'est-il pas tout avalé ? » repartit une de ses filles effrayée. « Bien loin de l'avoir épuisé, il m'en reste encore un bien plus amer. » Et, en effet, les douleurs redoublèrent, compliquées de cruelles afflictions intérieures.

La vie se prolongeait dans un long martyre. Le vendredi avant la Trinité, l'amante se leva pour se traîner une dernière fois à la Sainte Table ; proche était le jour où l'Époux devait Lui-même venir la chercher pour l'introduire dans la salle de l'éternel festin. (1) Une confession générale donna un lustre plus éclatant à sa robe nuptiale que, d'après son propre aveu, le péché mortel n'avait jamais ternie ; et deux journées de souffrance ajoutèrent de nouveaux ornements à sa parure. Enfin se

(1) Matt. xxii.

leva l'aube du grand jour consacré à la Sainte Trinité ; le large signe de Croix d'une vie consacrée au mystère d'un Dieu en trois personnes et passée dans l'intimité du Verbe fait chair et crucifié, allait s'achever dans l'éternel Amen de l'éternelle louange ; le souhait que la sainte liturgie nous fait prononcer en l'hymne de ce beau jour : *Digneris ut te supplices — Laudemus inter cœlites*, était près de s'accomplir pour celle qui n'avait jamais eu d'autre aspiration. N'aurait-elle pas pu dire : *Cadunt tenebræ noctium, lux sancta nos illuminet* ; car ils n'étaient plus les temps d'épreuve où, pour mieux exciter son amour, Celui qu'elle désirait uniquement paraissait sourd à son appel. L'année liturgique de sa vie touchait à son terme ; il convenait de finir au ciel la fête de la Trinité, adorée dans l'obscurité de la foi ici-bas et lumineuse là-haut. Déjà sur son lit de douleur, la contemplative avait l'aspect radieux d'un ange, ses yeux, dit un témoin, brillaient comme des étincelles, et sa parole animée se colorait d'une éloquence surhumaine pour parler du mystère de la Trinité. O beata Trinitas ! Puis la souffrance reparut, et la mourante prononça le nom de Jésus avec un doux gémissement, demandant l'application d'une relique sur son épaule endolorie par le poids mystérieux de la Croix, gage d'union avec le verbe Crucifié. Impuissante à parler par suite d'une apoplexie, l'agonisante, en pleine connaissance, traça le signe de la Croix sur sa langue, résumant dans ce geste suprême sa sainte et belle vie. Ce signe tant aimé, ainsi que l'huile versée dans une lampe, sembla ranimer la joie en son cœur ; ses traits devinrent radieux, ses yeux s'élevèrent douce-

ment vers le ciel dont les portes s'ouvraient pour elle (1). et, le regard fixé en haut comme l'avait toujours été son cœur, au soir de la Trinité et dans l'étreinte de la Croix, la pure colombe s'envola pour aller contempler sans fin le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, pour bénir et exalter à jamais le vrai Dieu, un dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, pour chanter avec les Séraphins : Sanctus, Sanctus, Sanctus. (2)

Pendant que son âme se préparait au dernier départ, un magnifique cortège se formait là-haut pour la conduire en la salle des noces. Un groupe radieux de vierges s'avancait au-devant de l'heureuse épouse : Sainte Térèse, est-il besoin de le dire, était là. Le temps n'était plus où, pour l'accomplissement des desseins du Seigneur, elle avait dû refuser aux impatients désirs de sa fille bien-aimée le bonheur de la suivre ; c'était le moment de donner la vraie récompense à son généreux dévouement. La Sainte Vierge et saint Joseph, tant honorés par la Carmélite pendant sa vie, marchaient en tête de la procession qui devait la conduire au ciel ; il convenait que la Mère et le Père adoptif de l'Époux fissent fête à l'épouse. Les trois Personnes divines étaient présentes, et Jésus disait avec une indicible tendresse : « Venez, ma bien-aimée, venez cueillir les palmes dues à vos victoires ; elles couronneront votre patience et votre persévérance ; l'hiver de vos travaux

(1) Elevamini portæ æternales. Ps. xxiii, 7.

(2) Benedicamus Patrem et Filium cum sancto Spiritu, laudemus et super-  
 emus eum in sæcula. — Deum verum in Trinitate et Trinitatem in unitate  
 veneremur. (Office de la S<sup>te</sup> Trinité)



est fini, (1) vous m'avez servi en épouse fidèle ; comme une ferme colonne de l'Église, vous avez soutenu les intérêts de ma gloire par vos prières et par votre humilité ; venez jouir des beautés du ciel, venez recevoir la couronne de vierge et de martyr. » (2)

C'était le discours de félicitation du maître de l'Évangile donnant part, au serviteur intelligent et laborieux, à son propre bonheur, (3) c'était le roi décorant un vaillant guerrier, c'était surtout l'Époux ouvrant son Cœur à l'épouse bien-aimée et l'introduisant à jamais dans son intimité.

Au service glorieux de ses funérailles les princes assistèrent ; les officiers rendaient les honneurs militaires à la gardienne de l'État, d'Anvers surtout. Le peuple accourait pour rendre hommage à celle qui, sortie d'un humble rang, se voyait maintenant élevée si haut dans la cité de Dieu. (4) Ses filles mêlaient à leurs larmes les transports d'une sainte joie et, aux chants funèbres,

(1) Jam hiems transiit. Cant. II, 11.

(2) Cette magnifique relation de la sainte mort de la B. Anne est tirée, presque textuellement, d'une première lettre de S<sup>te</sup> Catherine du Christ à la prieure d'Anvers. De son monastère d'Avila, cette sainte religieuse assista dans une extase, aux derniers moments de son ancienne compagne ; car, reçue comme converse au Carmel d'Avila, elle partagea quelque temps les labeurs de la B. Anne dont ses vertus lui méritèrent d'être la confidente. Souvent elle l'entendit exprimer ses désirs du martyr, inassouvis en apparence, réalisés en vérité par une vie de croix et de traverses ; en sorte qu'il lui fut révélé que la Bienheureuse a reçu la triple couronne de vierge, de pénitente et de martyr. (2<sup>e</sup> lettre de S<sup>te</sup> Catherine du Christ à la sous-prieure d'Anvers.)

(3) Intra in gaudium domini tui. Matt. XXV, 21.

(4) Collocet eum cum principibus populi sui. Ps. CXXII, 8.

elles unissaient tout bas une prière pour obtenir une grande part à l'héritage de sa sainteté.

Un service solennel fut célébré à Bruxelles, en présence de la cour, pour le repos de l'âme de la servante de Dieu ; mais on aurait dit « un jour de fête et de canonisation plutôt que jour d'obit, » d'après le témoignage du R. P. Barthélemy des Rivières, augustin, prédicateur de l'Infante et qui prononça l'oraison funèbre de la B. Mère Anne, aux funérailles à Anvers et au service à Bruxelles.

Que lui demanderons-nous le cœur tourné vers son tombeau déjà illustré par de nombreux miracles ? Avant tout et surtout la grâce d'aller, ici-bas et plus tard, dans la patrie, aux intimités du Seigneur.

15 Juin 1915, en l'octave du Sacré-Cœur dont la Bienheureuse, sans professer extérieurement son culte, fut l'épouse fidèle, l'intime confidente et la vraie consolatrice.



## TABLEAU CHRONOLOGIQUE\*

SITUANT LA VIE DE LA

### BIENHEUREUSE ANNE DE ST-BARTHÉLEMY

1549, 1 Octobre

Naissance à Almendral, à deux lieues de Gualde, près Avila, territoire de Naval Morevende (Vieille Castille), sous le règne de Philippe II. — Parents : Fernand Garcia et Maria Mancanas, cultivateurs aisés. — Famille de trois fils et quatre filles ; la Bienheureuse Anne était la cadette.

Vers 1559

Mort des parents de la Bienheureuse Anne, âgée alors de 10 ans. Ses frères lui confient la garde des troupeaux. Comme, jusqu'alors, Anne et ses sœurs ne sortaient que pour aller à l'église, Enriquez (I, 3) attribue ce changement à des revers de fortune, supposition toute gratuite. Tout fait présumer au contraire la continuation de l'aisance dans la famille : Anne donna 20000 maravédís (300 frs) en aumône lors de sa profession, somme très forte à cette époque, surtout à la campagne. (1)

(\*) L'ordre chronologique n'ayant pas été rigoureusement suivi au cours de cette étude, l'auteur a cru faire œuvre utile en dressant ce tableau ; les quelques renseignements qui l'accompagnent aideront à mieux se représenter le cadre historique dans lequel s'est déroulée la vie de la Bienheureuse.

(1) Enriquez se contredit en assurant plus loin (II, 2) que « c'est la coutume du pays que garçons et filles des meilleurs laboureurs vont garder les troupeaux. » Il est donc probable que les fils ne partageaient pas les idées de leurs parents sur cette vie trop claustrale pour leurs sœurs ; puis, autre est la situation chez ses parents, autre celle de la sœur orpheline dont on se charge.

Entre 1567 et 1569

Vision du Carmel, de fondation récente. (1562)  
Anne reconnut plus tard la réalité de tous les détails de cette vision; pauvreté du bâtiment qui la charma, piété des religieuses qui lui paraissent des anges, même un vase où, sur sa demande, on lui offrit à boire; mais elle ne dit pas avoir vu sainte Térése; la vision eut donc lieu après le départ de la sainte pour Médina et autres fondations successives. (1567)

Vers 1569

Un an avant son entrée en religion, — ses frères la retinrent un an dans le monde — Anne se présente au Carmel de St-Joseph d'Avila, où elle est admise; mais elle doit retourner chez elle pour régler ses affaires. Sainte Térése n'avait, au début, pas voulu de sœurs converses dans sa réforme, chaque sœur choriste devant tour à tour en remplir les fonctions. Mais 5 ans d'expérience lui firent constater les inconvénients de cette organisation, et, à son départ pour Médine, elle chargea la Mère Marie de St-Jérôme, prieure à sa place, de chercher le sujet d'élite qu'elle voulait expressément comme première sœur converse. Le curé d'Almendral, enthousiasmé par ce qu'il apprit du nouveau monastère, fit parler de sa pénitente à la Mère Marie de Saint-Jérôme, par un clerc de ses amis; la Mère Marie voulut la voir avant de rien décider. Elle fut satisfaite de l'entrevue, et dut certainement en parler à sainte Térése lors de son court séjour à Avila, entre les fondations de Tolède et de Salamanca. (Août-Octobre, 1570)

1570, 1 Novembre

Entrée au Carmel de St-Joseph d'Avila. Ste Térése était alors occupée à la fondation de Salamanca.

3 Novembre

Prise d'habit des mains de Mère Marie de St-Jérôme, en qualité de sœur converse.

1571, 1 Janvier

Ste Térése revient d'Albe et fait un court séjour à Avila. (Toutes les fois que sainte Térése séjournait à Avila, elle y remplissait les fonctions de prieure et de maîtresse des novices). Elle apprécie Anne et elle reçoit ses services; car Anne dit l'avoir soignée dès sa vèture. — Ste Térése fait un voyage à Médine, pour affaires, puis revient

pour peu de temps à St-Joseph d'Avila, avant de se rendre au monastère de l'Incarnation de cette même ville pour y exercer la charge de prieure. (Octobre 1571-1574)

1572, 15 Août

Profession entre les mains de la Mère Marie de St-Jérôme, avec l'autorisation écrite de sainte Térèse. (Pendant son priorat de l'Incarnation, rien ne se faisait à St-Joseph sans son avis). Le noviciat, durant les premiers temps de la réforme, était souvent prolongé au delà de l'année réglementaire; d'après Ribeira, sainte Térèse trouvait que c'était peu d'une année pour connaître un sujet; les récentes décisions du Saint Siège lui ont donné raison.

La Mère Marie a laissé une relation des vertus d'Anne au temps qu'elles vécurent ensemble.

Peu après la profession, miracle du doigt mis dans le feu par ordre du confesseur et divinement épargné.

Pour faire contrepoids aux assauts de l'amour divin, on charge la B. Anne du soin des malades. C'est pendant le priorat de sainte Térèse à l'Incarnation qu'elle se dévoua pour soigner une lépreuse. (Sœur Anne de St-Pierre)

1574, Octobre

Retour de sainte Térèse à St-Joseph d'Avila. Anne tombe malade par suite des transports de l'amour divin, au point que sainte Térèse, qui part pour les fondations successives de Véas et de Séville, (Mars 1575) ne peut l'emmener; elle demeure malade jusqu'à son retour.

A Séville, sainte Térèse reçoit de Notre-Seigneur l'assurance qu'Anne sera désormais en état de l'assister dans ses voyages. Anne, vers le même temps, reçoit de Notre-Seigneur semblable promesse.

1576

Par suite d'une tempête suscitée contre la réforme, sainte Térèse reçoit ordre de quitter Séville et de se rendre, en disgrâce, à Tolède, avec permission d'un bref séjour préalable à Avila; elle y arrive fin juin 1576. — Anne, encore malade, est guérie miraculeusement par un ordre de la sainte et par elle est chargée du soin des malades. Notre-

	Seigneur l'assiste dans le soin des malades, qui sont guéries. — Peu après, guérison miraculeuse de sœur Pétronille - Baptiste par saint Élie et saint Élisée, qui se monrent à la B. Anne.
1576, 9 Août	Départ de sainte Térése et de la Bienheureuse pour Tolède.
1577, 1 Juillet	Retour de sainte Térése et de la B. Anne à Avila.
1577, 24 Décembre	Ste Térése se casse le bras et en demeure estropiée; elle a dès lors besoin de l'aide continuelle d'Anne. Pour la soulager en cette surcharge, sainte Térése reçoit une deuxième converse, fausse mystique, qui indispose le confesseur contre Anne en lui faisant croire qu'elle se confesse à Térése. Ste Térése, rappelée à Tolède, emmena Anne pour la délivrer des « fâcheries de cette fille* » dit la Bienheureuse, ignorant sans doute ce que sainte Térése avait appris de Notre-Seigneur a ce sujet.
1578, 24 Décembre	Ste Térése, affligée par un coup qui semblait devoir anéantir la réforme, ne se décide à venir au réfectoire que sur les instances de la Bienheureuse Anne; celle-ci voit Notre-Seigneur qui aidait la sainte Mère à manger.
1579	Ste Térése, emmène Anne à Tolède (v. plus haut); c'est désormais sa compagne inséparable.
1579, Avril	Retour de sainte Térése et d'Anne à Avila, (avec sa compagne, sur l'ordre du provincial) pour visiter plusieurs monastères. Itinéraire : Médina, Valladolid — où Anne, malade au moment de partir, est guérie miraculeusement par la sainte — de nouveau Médina, Albe, Salamanque — où Anne apprend à écrire, par miracle — et Malagon, d'où l'on part pour la fondation de Villeneuve de la Xara. En route, à Villa de Robledo, sainte Térése reçoit une ovation qui, tout en affligeant son humilité, réjouit le cœur d'Anne.
1580, 1 Février	Fondation de Villeneuve de la Xara; de là, sainte Térése est appelée à Valladolid pour organiser la

(\*) Ne pas confondre avec un type du même genre qui occasionna des difficultés à sainte Térése avec l'Inquisition, à Séville.

- fondation de Palencia, avec l'évêque de cette ville, Mgr. Alvaro de Mendoza, alors à Valladolid. Itinéraire : Tolède — Ségovie — Avila — Médina — Valladolid, d'où l'on se rend à Palencia.
- 1580, 29 Décembre Fondation de Palencia. — C'est de la B. Anne que sainte Térèse dit que l'une des 5 religieuses qu'elle emmenait à Palencia était une converse, mais si pieuse et si discrète, qu'elle en tirait plus d'assistance qu'elle n'eût pu faire d'aucune sœur du chœur. (Fondations, 28)
- 1581, 14 Juin Fondation de Soria. Ste Térèse est appelée pour affaires à Avila. Itinéraire : Osma — Ségovie — Avila; d'Avila on part pour la fondation de Burgos, par Médina et Valladolid.
- 1582, 19 Avril Fondation de Burgos. Peu après, départ de Burgos pour retourner à Avila, par Palencia; puis stations pénibles à Valladolid et à Médina. Détour par Albe sur l'ordre du provincial. Ste Térèse arrive malade à Albe. (20 Septembre)
- 1582, 4 Octobre Bienheureuse mort de sainte Térèse, entre les bras d'Anne de St-Barthélemy.
- Peu après Anne revient à Avila, accompagnée de Térésita, nièce de sainte Térèse. — Elle était novice à Avila quand sainte Térèse crut devoir l'emmener à la fondation de Burgos; elle la ramenait à Avila quand la mort l'arrêta à Albe. Térésita fit profession à Avila, où elle se lia intimement avec Anne; elle a laissé une relation de ses vertus. Un autre Carmel disputait à Avila la possession de Térésita; sur l'ordre des supérieurs, Anne consulte Dieu sur le tombeau de sainte Térèse (dont le corps demeura à Avila du 24 novembre 1585 au 23 août 1596); elle reçut l'assurance que Térésita ne quitterait pas Avila. — Entre la mort de sainte Térèse et la translation de son corps à Avila, Anne avait eu une vision de son corps incorrupt dans son tombeau à Albe.
- 1588, 18 Avril Anne voit en esprit saint Élie qui préside au chapitre des Carmes déchaussés tenu à Valladolid.
- Elle assiste aussi en vision au désastre de l'Invincible Armada, équipée contre l'Angleterre

- par Philippe II, sur les conseils d'une visionnaire. (1)
- Vers 1588 Ste Térése apparaît à Anne emmenant au ciel sœur Marie de la Croix et sœur Marie de St-Joseph qui moururent peu après. A la Bienheureuse qui désirait les suivre, la sainte Mère dit qu'elle doit demeurer encore sur la terre pour continuer son œuvre en propageant la réforme. (2)
- Vers 1590 Apparition de sainte Térése : annonce de grands troubles. Visions des démons qui s'efforcent d'en profiter pour agiter le monastère d'Avila, mais ils sont vaincus par saint Joseph, saint Jean, saint Jacques et saint Barthélemy.
- 1591 La Bienh. Anne accompagne la Mère Marie de St-Jérôme à Madrid; les professes font un noviciat sous sa conduite. Deux apparitions surnaturelles confirment ses avis. — Elle obtient la guérison d'une religieuse devenue folle par suite d'excès de pénitences, et aussi la cessation d'une grande sécheresse. — La Bienheureuse apprend par une lumière surnaturelle qu'on la désirait pour une fondation à Luesca (ou Huesca), mais ne veut pas abandonner Mère Marie de St-Jérôme.
- 1594 Retour à Avila.
- 1595 La B. Anne accompagne la Mère Marie de St-Jérôme envoyée comme prieure à la fondation d'Ocagna, ville située au S.-E. de Madrid, district de Tolède, Nouvelle Castille. — La B. Anne, étant malade, reçoit providentiellement des oranges et des

(1) Cette religieuse, dont Enriquez fait l'Ordre « fort considéré dans l'Église » dit-il, demeurait à Lisbonne; le Portugal appartenait alors à l'Espagne. Elle avait excité un tel engouement dans toute la péninsule qu'on venait de loin pour la voir; on vendait son portrait et on coupait ses habits pour en faire des reliques: « Heureux, dit Enriquez, qui pouvait en attraper. » Cette malheureuse avait fait un pacte avec le diable et, par son entremise, communiquait au loin avec d'autres personnes de son espèce. Enriquez s'efforce naïvement d'excuser « le sage et prudent Philippe II » d'avoir suivi les avis de « cette pieuse », en disant que « les rois, ne pouvant tout voir par eux-mêmes, doivent souvent s'en rapporter au témoignage d'autrui. »

(2) D'après Enriquez, 1<sup>er</sup> témoignage de sainte Térése en faveur de la B. Anne comme continuatrice de son œuvre.



	douceurs. — Vision symbolique d'une tempête, figure prophétique du voyage en France. — Liaison avec la sous-prieure, Isabelle de la Croix. Celle-ci est nommée prieure à Madrid; elle y fait appeler la Bienheureuse pour conférer de la fondation d'un désert (12 novembre 1596): assurance surnaturelle que le projet ne réussira pas. (1 mai, 1598) — Grâce reçue en route dans une chapelle dédiée aux S.S. Philippe et Jacques. Assistance surnaturelle au passage de Manzanarès. A Madrid, la Bienheureuse fait opposition au projet et obtient de ne pas accompagner la fondatrice. (1)
1598 — Règne de Philippe III	Son triennat étant fini à Ocagna, la Mère Marie de St-Jérôme passe à Madrid pour revenir à Avila, et prend la B. Anne au passage.
1600	Jubilé séculaire sous Clément VIII. La B. Anne obtient à cette occasion des grâces pour tous les habitants d'Avila.
1602, 6 Avril	Mort de Mère Marie de St-Jérôme entre les bras de la B. Anne.
1604, 24 Août	Réunion à Avila des religieuses destinées à fonder le Carmel en France: Mère Anne de Jésus, prieure, Isabelle des Anges, sous-prieure, et Béatrix de la Conception venues de Salamanque, Léonor de St-Bernard de Luesca (2), et Isabelle de St-Paul de Burgos.
	Origine du Carmel français. M. de Brétigny, qui plus tard embrassa le sacerdoce, appartenait à une famille espagnole établie en France. Il dut faire plusieurs voyages en Espagne, où il eut l'occasion de connaître les monastères de la réforme et, par suite, les écrits de sainte Térése; de là le projet de fonder en France une maison du Carmel réformé. M. Gallemant, son directeur, entra dans ses vues; la traduction des Œuvres de sainte Térése

(1) On entend par « déserts » certains couvents des Carmes déchaussés, où les religieux se livrent exclusivement à l'oraison et à la pénitence, alors que dans les autres maisons ils s'adonnent au saint ministère; on comprend l'inutilité des déserts pour les Carmélites qui ne se livrent nulle part à des œuvres extérieures; la Bienheureuse jugeait avec raison que les austérités en usage dans ces maisons dépassaient les forces des femmes.

(2) On plus probablement Huesca (Aragon).

- publiée par ses soins, inspira les mêmes désirs à plusieurs âmes pieuses. Un exemplaire tomba entre les mains de Madame Acarie qui d'abord ne s'en émut pas; mais bientôt sainte Térèse lui apparut et lui enjoignit de s'employer à la fondation du Carmel en France. Cet ordre du ciel fut examiné et reconnu vrai par M<sup>r</sup> de Bérulle, le confident de toutes ses bonnes œuvres, et par son directeur, dom Beau cousin, cisterciaux, qui la mit en rapport avec M. de Brétigny; après de longs tâtonnements, on s'arrêta au projet d'aller en Espagne chercher pour fondatrices des filles de sainte Térèse. — M<sup>rs</sup> de Bérulle et de Brétigny firent le voyage avec M. Gauthier, conseiller d'État, et trois aspirantes au Carmel. Les fatigues et les dangers de la route ainsi que les longues difficultés des négociations, peuvent servir de circonstances atténuantes au désir qui vint à M. de Bérulle de faire sienne une œuvre qui lui avait tant coûté. — Eniretemps, Madame Acarie s'occupait de la formation des futures postulantes, ce qui explique, sans le justifier, pourquoi on voulut qu'elle dirigeât les novices pendant le priorat de la B. Anne à Paris.
- 1604, 29 Août      Départ pour la France. — 20 Septembre, arrivée en France, à Bayonne, sous le règne d'Henri IV.
- 1604, 18 Octobre    Arrivée à Paris. Fondation du premier Carmel en France.
- 1605, 6 Janvier     Prise du voile noir par la Bienheureuse.
- 1605, 14 Janvier    Départ de Paris comme prieure pour Pontoise.
- 15 Janvier        Station et communion à St-Denys.
- 16 Janvier        Fondation du Carmel de Pontoise sous le vocable de St-Joseph.
- 1605, Septembre    Retour à Paris, et priorat pénible pour remplacer la Mère Anne de Jésus, prieure de Paris, envoyée à la fondation de Dijon.
- 1608, 10 Mai        Fondation et priorat à Tours. — Carmel placé sous le vocable de V.-D. des Anges.
- La B. Anne obtient une sainte mort à l'abbaye de Fontevrault.
- 1610, Septembre    La B. Anne voit sainte Térèse conduisant au ciel sa nièce Térésita, morte à Avila.
- 1610 — Règne  
de Louis XIII

1611	Mort chrétienne obtenue par les prières de la B <sup>ne</sup> , à Antoine Pérez, ministre disgracié de Philippe II.
1611, Mai	Retour à Paris. Lettres patentes obtenues par Mère Léonor de St-Bernard pour le départ de la B <sup>ne</sup> .
1611, 3 Octobre	Apparition de sainte Térèse avec ses filles en possession de la gloire céleste, la veille de sa fête. (1) Ste Térèse refusa d'emmener Anne avec elles, disant : « Il faut qu'elle fasse ce que je dois faire. » (2)
5 Octobre	Départ de la B <sup>ne</sup> Anne pour les Pays-Bas, accompagnée d'une converse, sœur Florentine de la Mère de Dieu, et conduite par le P. Sébastien de St-François, prieur de Bruxelles. Quatre d'entre les fondatrices du Carmel en France l'avaient précédée en Belgique; une seule d'entre elles, Mère Isabelle des Anges, resta en France. — Arrivée et séjour d'une année à Mons, où Mère Isabelle de St-Paul était prieure.
1612, Octobre	Départ pour la fondation d'Anvers; passage au palais de l'infante, à Marimont. Les Pays-Bas étaient alors gouvernés par l'archiduc Albert (marié à l'infante Isabelle), au nom du roi d'Espagne Philippe III; — puis chez les chanoinesses de Nivelles; station et communion à N.-D. de Hal; passage au Carmel de Bruxelles, gouverné par la Mère Anne de Jésus qui lui donne la Mère Léonor de St-Bernard pour sous-prieure.
1612, 29 Octobre	Départ de Bruxelles. — Arrivée à Anvers; séjour chez le gouverneur de la ville, don Inigo de Borgia.
1612, Novembre	Le Saint Sacrement est placé dans la chapelle d'une maison provisoire, près de l'église St-Jacques.
1613, Septembre	Posa de la première pierre du Carmel définitif, par l'archiduc et l'infante, au jour de la prise d'habit de M <sup>lle</sup> de Vertain. (Sœur Antoinette-Claire du St-Sacrement, demoiselle d'honneur de l'infante.)

(1) On considérait alors le 4 octobre, anniversaire de sa mort, comme la fête de Ste Térèse. La réforme du calendrier par Grégoire XIII a fixé sa fête au 13 octobre.

(2) 1<sup>er</sup> témoignage donné par sainte Térèse que la B<sup>ne</sup> Anne était la continuatrice de son œuvre.

- 1615, 27 Septembre | Signature des lettres patentes pour la fondation du nouveau monastère, sous le vocable de St-Joseph et Ste-Térèse.
1621. | Visite au Carmel du Père Dominique de Jésus-Maria, venu à Anvers pour assister l'archiduc mourant. L'infante lui succède pour gouverner les Pays-Bas. Avènement de Philippe IV.
- 1622, Décembre | Anvers sauvée une première fois. — Une tempête obtenue par les prières de la B<sup>se</sup> Anne, disperse la flotte de Maurice de Nassau.
- 1624, 12 Octobre | 2<sup>d</sup> sauvetage d'Anvers contre une surprise de Maurice de Nassau. Philippe IV se déclare redevable à la B<sup>se</sup> de la conservation d'Anvers. Cette attaque avait eu pour but de faire lever le siège de Bréda auquel l'infante prit part.
- 1626, 19 Février | Mort et apparition de sœur Françoise de Jésus, cousine de la B<sup>se</sup> Anne, qui lui annonce sa fin prochaine.
- 1626, 7 Juin | Dimanche de la Sainte Trinité. — Départ pour le Ciel.
- Le corps de la B. Anne fut déposé sous la grille du chœur provisoire, appelé le « petit chœur », depuis la construction de l'église définitive, en 1639. Lors de la suppression des ordres religieux par Joseph II, sur la demande de M<sup>me</sup> Louise de France, carmélite à St-Denys près Paris, le saint corps fut exhumé (26 Mai 1788), transporté à Bruxelles (6 Juin) d'où les Carmélites de Bruxelles, qui devaient trouver asile à St-Denys, l'emportèrent (10 Juin) avec celui de la vénérable Anne de Jésus; on arriva à St-Denys le 14. — Entretemps les Carmélites d'Anvers durent quitter leur monastère le 30 juin. — Chassées de St-Denys par la révolution Française, les religieuses de Bruxelles revinrent dans leurs couvents; la persécution s'étant calmée en Belgique, on ramena le saint corps (17 Octobre 1790); les carmélites d'Anvers rentrèrent dans leur monastère où le saint corps fut réintégré. De nouveau expulsées le 7 décembre 1794, elles ne purent retourner dans leur couvent que le 13 octobre 1801. Dans l'inter valle, le saint corps avait été confié à un pieux séculier, nommé Gérard le Grelle.

1735, 29 Juin	Décret de Clément XIII constatant l'héroïcité des vertus de la servante de Dieu déclarée Vénérable.
1917, 30 Janvier	Dernière séance préparatoire.
1917, 6 Mai	Béatification par S.S. <i>Benoit XV</i> .

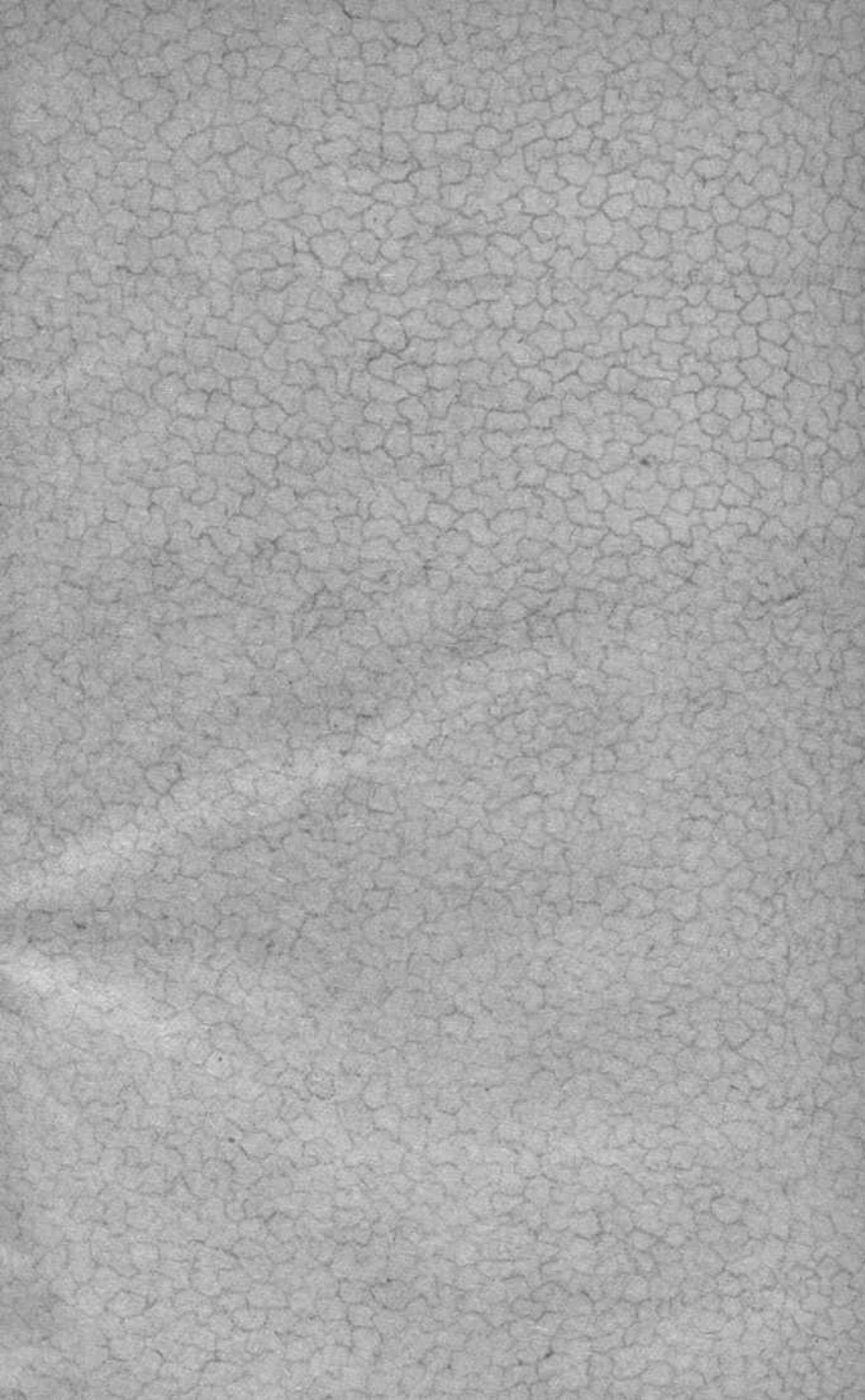
---

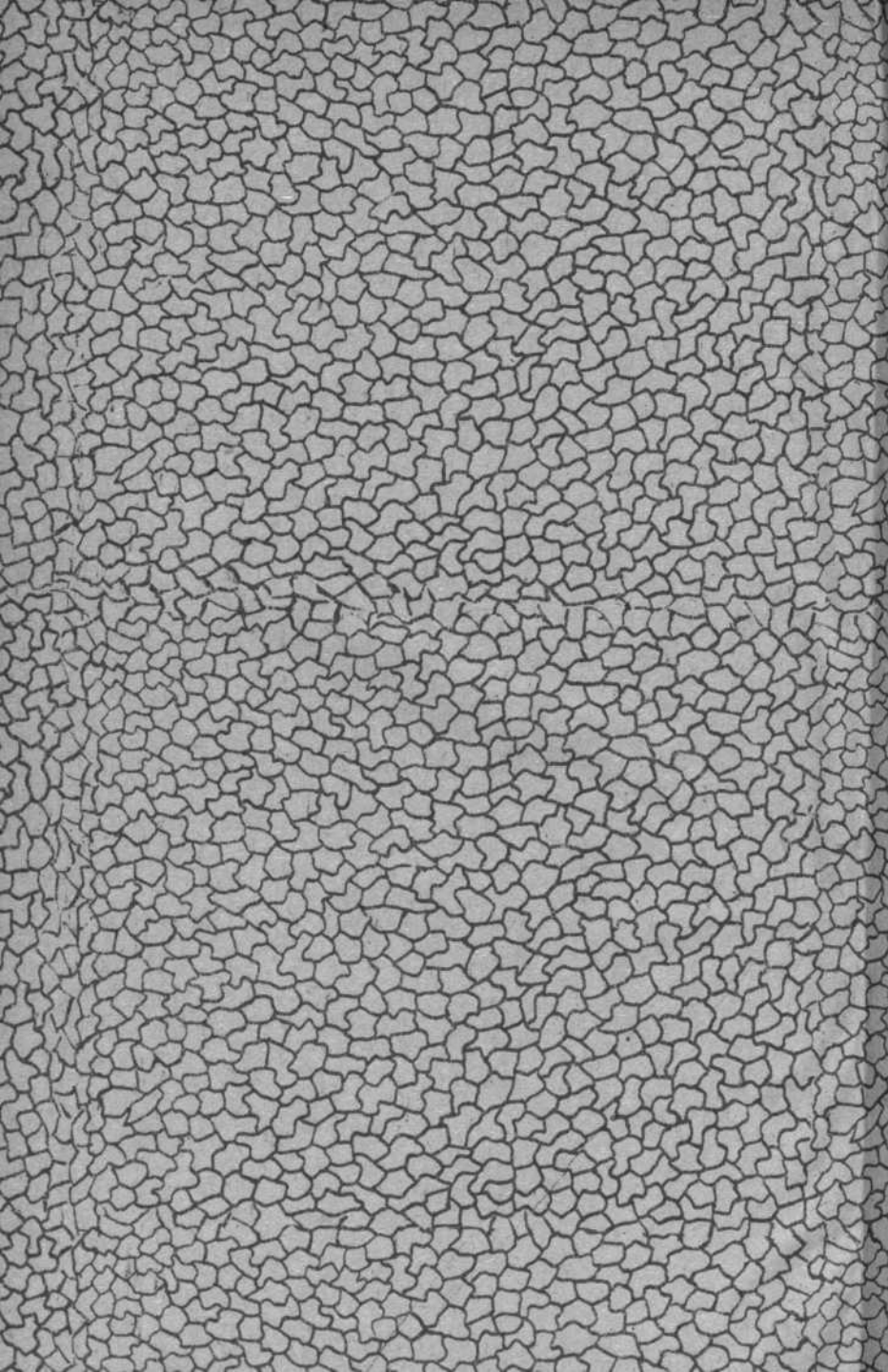
Pa 35











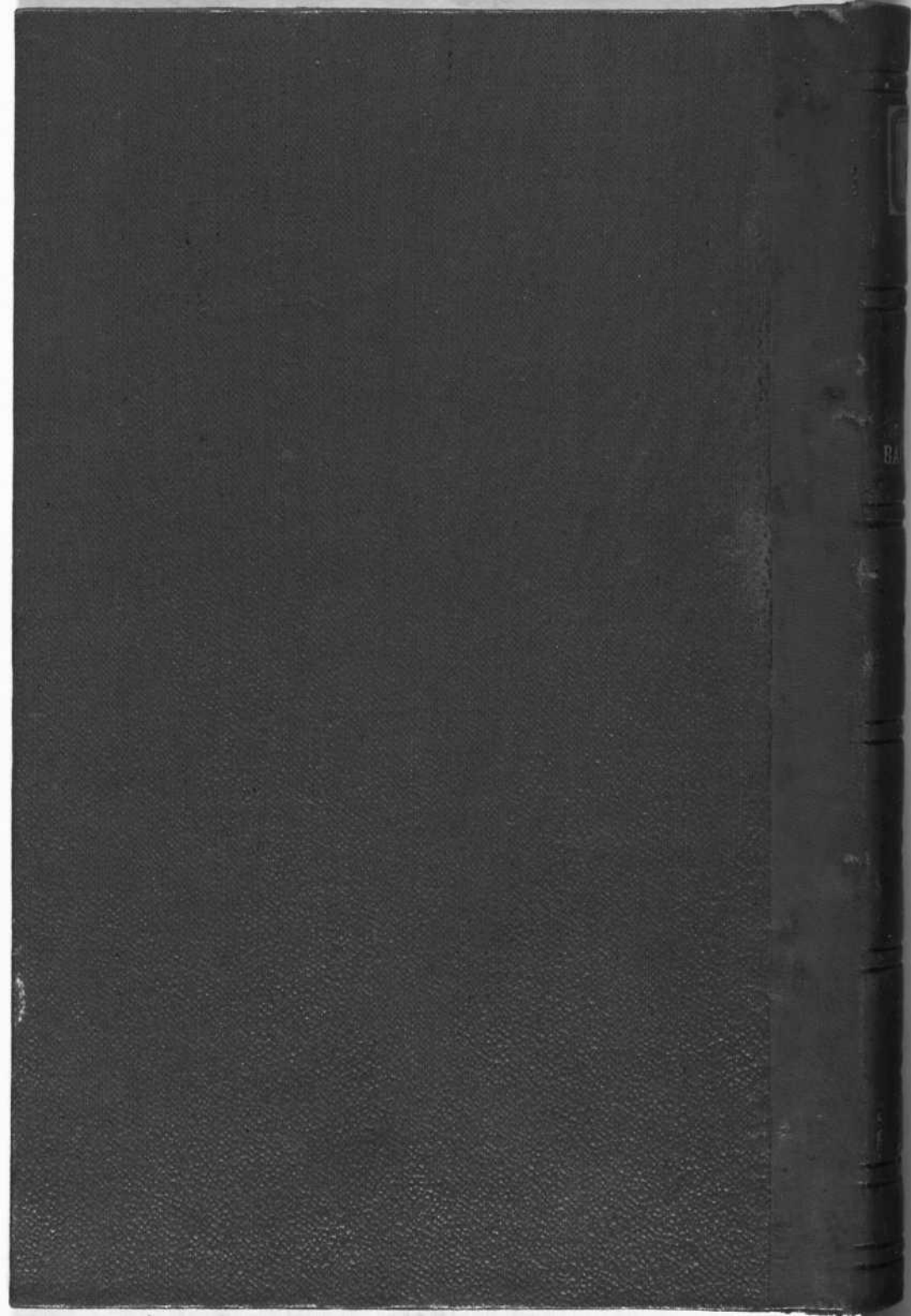
# MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

## BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

### SECCIÓN X

#### Libros escritos sobre Carmelitas de la Reforma Teresiana.

Número.....	153	Precio de la obra.....	Ptas. ....
Estante.....	1	Precio de adquisición.....	» .....
Tabla.....	4	Valoración actual.....	» .....



153.

ANNE  
SAINT-  
BARTHELEMY

